



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

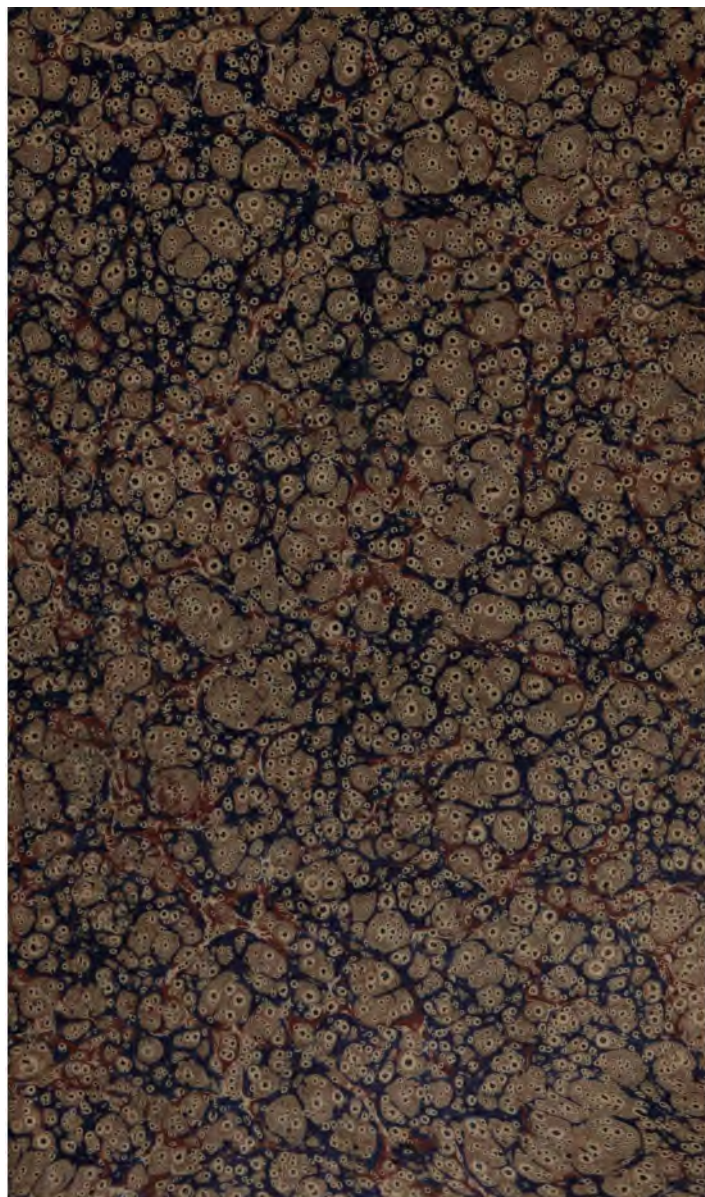
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 460312

DUPL







1370/2

ABRÉGÉ
DU
VÉRITABLE ESPRIT
DE
ST. FRANÇOIS DE SALES.

TOME II.



ABRÉGÉ
DU
VÉRITABLE ESPRIT

DE
ST. FRANÇOIS DE SALES,

PAR
L'ABBÉ DE BAUDRY, *Louis Joseph*

—•••—
TOME SECOND.
—•••—



LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES,
LYON, | **PARIS,**
GRANDE RUE MERCIÈRE, 33. | RUE POT-DE-FER-ST.-SULPICE, 8.
1844.

	§ 2. Suite de la prudence par rapport aux mortifications extérieures.	page 103
ART. III.	Du jeûne.	106
	§ 1. Avantages du jeûne.	107
	§ 2. Première condition pour bien jeûner.	<i>ibid.</i>
	§ 3. Seconde condition pour bien jeûner.	111
	§ 4. Troisième condition pour bien jeûner.	114
ART. IV.	De la sobriété.	115
ART. V.	Histoire de Vespasien Grimaldi, archevêque de Vienne.	118
CHAP. XVIII.	Des paroles.	120
ART. I.	Comment il faut parler de Dieu.	<i>ibid.</i>
ART. II.	Des railleries.	121
ART. III.	§ 1. Des jugemens téméraires.	122
	§ 2. Des interprétations défavorables.	125
ART. IV.	Des paroles contre la réputation du prochain.	128
	§ 1. Différence entre médire et dire du mal.	<i>ib.</i>
	§ 2. Conduite de saint François de Sales quand on parlait mal du prochain.	130
	§ 3. Chasteté de la charité.	<i>ibid.</i>
CHAP. XIX.	Divers avis concernant les conversations.	134
ART. I.	Du silence.	<i>ibid.</i>
ART. II.	Multiplicité des paroles.	135
CHAP. XX.	De la fidélité aux petites choses.	136
ART. I.	Exécution ponctuelle de la volonté de Dieu.	<i>ibid.</i>
ART. II.	Il ne faut pas mépriser les fautes légères.	139
CHAP. XXI.	De la prudence, de la simplicité et du zèle.	140
ART. I.	De la véritable prudence.	<i>ibid.</i>
ART. II.	Accord entre la simplicité et la prudence.	142
ART. III.	De la prudence mondaine.	147

TABLE.

ix

ART. IV.	Opposition entre les maximes de Jésus-Christ et celles du monde. p.	168
ART. V.	Interprétations que la prudence humaine donne aux maximes de Jésus-Christ.	152
ART. VI.	En quoi consiste le véritable zèle.	154
ART. VII.	Avis sur la pratique du zèle.	157
ART. VIII.	Avis sur les désirs de la sanctification du prochain.	164
CHAP. XXII.	Avis aux vierges.	165
ART. I.	Pudeur des vierges.	<i>ibid.</i>
ART. II.	Humilité des vierges.	166

QUATRIÈME PARTIE.

MOYENS DE SURMONTER LES OBSTACLES QUI S'OPPOSENT
A LA PRATIQUE DES VERTUS.

169

CHAP. I.	Des tentations et de leurs remèdes.	<i>ibid.</i>
ART. I.	§ 1. Avis concernant la vaillance spirituelle.	<i>ib.</i>
	§ 2. Suite des avis concernant la vaillance spirituelle.	173
ART. II.	Des tentations en général.	176
ART. III.	La vie de l'homme sur la terre est un combat continuel.	179
ART. IV.	Combat entre le vieil homme et l'homme nouveau.	181
ART. V.	Nécessité de combattre les mauvais penchants.	183
ART. VI.	Courage avec lequel il faut combattre les mauvais penchants.	185
ART. VII.	Des occasions de péché.	187
ART. VIII.	Fuite des occasions de péché.	188
ART. IX.	La foi est un bouclier contre les tentations.	190

ART. X.	Il faut naviguer toujours entre l'espérance et la crainte.	page 193
ART. XI.	Des craintes nocturnes.	195
	§ 1. De la crainte des paresseux.	<i>ibid.</i>
	§ 2. De la crainte des enfants.	199
	§ 3. De la crainte des délicats.	203
CHAP. II.	De la conformité à la volonté de Dieu.	205
ART. I.	Rien ne nous arrive que par la volonté de Dieu.	<i>ibid.</i>
ART. II.	Il faut se conformer humblement à l'ordre que Dieu a établi.	207
ART. III.	Nécessité d'une pleine soumission à la volonté de Dieu.	211
ART. IV.	Il faut être content en quelque sauce que Dieu nous mette.	213
ART. V.	Vivre de la volonté de Dieu.	215
ART. VI.	Regarder Dieu comme son unique trésor.	216
ART. VII.	Importance de l'abandon de soi-même entre les mains de Dieu.	217
ART. VIII.	Exercice de l'abandon de soi-même entre les mains de Dieu.	219
ART. IX.	Égalité d'esprit dans l'adversité et la prospérité.	222
ART. X.	Amour de la volonté de Dieu dans l'adversité et la prospérité.	223
ART. XI.	Mélange d'adversité et de prospérité en ce monde.	226
ART. XII.	§ 1. Soin de conserver la paix du cœur dans le tracas des affaires.	233
	§ 2. Suite du soin de conserver la paix du cœur dans le tracas des affaires.	235
ART. XIII.	§ 1. Avis pour conserver la paix de l'âme.	236
	§ 2. Suite des avis pour conserver la paix de l'âme.	238
ART. XIV.	Crainte du tonnerre.	244

TABLE.

		xj
ART. XV.	Des plaintes.	page 246
	§ 1. La douleur est ordinairement impo- rune et indiscrete dans ses plaintes.	<i>ib.</i>
	§ 2. Des plaintes justes et injustes.	248
	§ 3. Histoire d'une personne qui regardait les plaintes comme une infidelite.	250
	§ 4. Difference entre la faiblesse naturelle et la tendresse sur soi-meme.	-253
ART. XVI.	§ 1. Avantage des maladies.	254
	§ 2. Premiere suite de l'avantage des ma- ladies.	255
	§ 3. Seconde suite de l'avantage des ma- ladies.	257
ART. XVII.	§ 1. Resignation dans les maladies.	259
	§ 2. Suite de la resignation dans les mala- dies.	260
ART. XVIII.	Exemple remarquable de patience dans la maladie.	262
ART. XIX.	Patience de saint Francois de Sales dans ses maladies.	264
ART. XX.	Conformite de saint Francois de Sales à la volonte de Dieu dans une grave maladie.	266
ART. XXI.	Resignation de saint Francois de Sales dans une maladie de sainte Chantal.	268
ART. XXII.	Avis à une mere dont le fils etait ma- lade.	269
ART. XXIII.	Resignation de saint Francois de Sales à la mort de sa belle-sœur.	270
ART. XXIV.	Du service des malades.	272
ART. XXV.	Conduite de saint Francois de Sales envers les malades.	274
CHAP. III.	De l'inquietude et de l'empressement.	277
ART. I.	Il faut eviter l'empressement.	<i>ibid.</i>
ART. II.	Remedes contre l'empressement.	282
ART. III.	Mauvais effets de l'inquietude.	286

PROPRIÉTÉ.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR, QUI SE TROUVENT CHEZ
LES MÊMES LIBRAIRES :

La Religion du Cœur, considérée dans ses rapports avec les confessions de foi, l'institution du saint ministère et l'infaillibilité de l'Eglise, en réponse à M. le professeur Alexandre VINET et à quelques autres ministres du canton de Vaud : 1 vol. in-8°.

Gémissements d'un Cœur catholique sur les préjugés d'un ministre de Genève, pour servir de Supplément à l'ouvrage intitulé : *La Religion du cœur considérée etc.* : 1 vol. in-12.

Vie de saint François de Sales, par le P. Nicolas Talon, de la Société de Jésus : 1 vol. in-18.

Abrégé de la Vie de saint François de Sales, par la sœur Madeleine de Changy, religieuse de la Visitation, secrétaire de sainte Chantal ; sixième édition, mise en style moderne : 1 vol. in-18.

Relation abrégée des travaux de l'Apôtre du Chablais, extraite d'un ouvrage intitulé : *Triomphe de la Croix en Chablais par les travaux apostoliques de saint François de Sales*, suivie d'un Appel de Mgr. Rey, évêque d'Annecy, au pèlerinage de la chapelle des Allinges : 2 vol. in-32.

Divers Suppléments aux Œuvres de saint François de Sales, recueillis par l'abbé de Baudry : 1 vol. in-8°.

VÉRITABLE ESPRIT

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA DÉFIANCE DE SOI-MÊME ET DE LA CONFIANCE EN DIEU.

ARTICLE PREMIER.

§ I.

La défiance de soi-même doit être accompagnée de confiance en Dieu.

Le livre du Combat spirituel met pour fondement de la milice chrétienne, la défiance de soi-même et la confiance en Dieu. Sur ce sujet on demanda un jour à saint François de Sales ce qu'il fallait faire pour arriver à une parfaite défiance de soi-même. Il répondit : « Se confier parfaitement en Dieu. » On lui répliqua qu'on n'ignorait pas que les contraires se guérissent par les contraires ; mais qu'on voulait savoir comment il fallait arriver à la parfaite défiance de nous-mêmes, et à la pleine confiance en Dieu.

II.

1

Il répondit que ces deux choses étaient comme les deux bassins d'une balance, dont l'un s'élève quand l'autre s'abaisse ; plus nous avons de défiance de nous-mêmes, plus aussi nous avons de confiance en Dieu ; moins nous avons de confiance en Dieu ; moins aussi de défiance de nous-mêmes.

Mais ne peut-on pas, lui repartit-on, se défier de soi-même par une claire connaissance de sa misère et de son impuissance, sans mettre cependant sa confiance en Dieu ? « Non, dit-il, si l'on est fondé et enraciné dans la charité, et si l'on agit par cette vertu ; autrement ce ne serait pas une défiance de soi-même, chrétienne et surnaturelle ; mais une autre défiance qui ne serait propre qu'à produire du chagrin, du découragement et de la lâcheté. La vraie défiance chrétienne de soi-même est une défiance gaie, courageuse, généreuse, qui nous fait dire : *Ce n'est pas moi qui agis, mais la grâce de Dieu qui agit avec moi. Sans elle je ne puis rien, pas seulement avoir une bonne pensée ; mais je puis tout en celui qui me fortifie, sachant que ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu.* C'est pour cela que Jésus-Christ disait à ses apôtres : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde.* »

§ II.

Suite du même sujet.

Saint François de Sales, écrivant à une âme désolée par la considération de son intérieur, lui di-

sait : « Vos misères et vos infirmités ne doivent pas vous étonner ; Dieu en a bien vu d'autres ; sa miséricorde ne rejette pas les misérables ; mais s'exerce à leur faire du bien , plaçant sur leur abjection le trône de sa gloire. »

On demande d'où procède la défiance de nous-mêmes et la confiance en Dieu. La réponse est que la défiance de nous-mêmes prend sa source dans la connaissance de notre misère et de notre néant , de notre faiblesse et de notre impuissance , de nos passions et de notre inconstance , et que la confiance en Dieu a sa racine dans la connaissance que la foi nous donne de son infinie bonté , et de la richesse de ses miséricordes sur ceux qui l'invoquent.

Si l'on dit que la défiance de soi-même paraît incompatible avec la confiance en Dieu , le saint évêque répondra lui-même dans son second entretien :

« Non-seulement l'âme qui a la connaissance de sa misère peut avoir une grande confiance en Dieu ; mais elle ne peut pas avoir une vraie confiance sans avoir la connaissance de sa misère ; car cette connaissance et cette confession de notre misère nous introduit devant Dieu. Ainsi tous les grands saints , comme Job , David et les autres , commençaient leurs prières par la confession de leur misère et de leur indignité , en sorte que c'est une très-bonne chose de se reconnaître pauvre , vil , abject et indigne de paraître en la présence de Dieu.

» **Eu effet , plus nous nous connaissons misé-
 » rables , plus aussi nous nous confierons en la bonté
 » et en la miséricorde de Dieu ; car entre la misé-
 » ricorde et la misère, il y a une certaine liaison si
 » grande, que l'une ne peut s'exercer sans l'autre.
 » Quand même Dieu n'aurait pas créé l'homme , il
 » aurait été vraiment tout bon ; mais il n'aurait pas
 » été actuellement miséricordieux , parce que la
 » miséricorde ne s'exerce qu'envers les misérables.
 » Vous voyez donc que plus nous nous connaissons
 » misérables, plus nous avons occasion de nous con-
 » fier en Dieu, puisque nous n'avons rien qui puisse
 » nous donner lieu de nous confier en nous-mê-
 » mes....**

» **Il est très-bon de se défier de soi-même ; mais
 » de quoi nous servirait-il de le faire , si ce n'était
 » pour jeter toute notre confiance en Dieu et espé-
 » rer en sa miséricorde ? Les fautes et les infidélités
 » que nous commettons tous les jours doivent à la
 » vérité nous causer de la honte et de la confusion
 » lorsque nous nous approchons de notre Seigneur ;
 » aussi lisons-nous qu'il y a de grandes âmes ,
 » comme sainte Catherine de Sienne et sainte Té-
 » rèse, qui, lorsqu'elles étaient tombées en quelque
 » faute, avaient une grande confusion ; et effective-
 » ment il est bien raisonnable qu'ayant offensé Dieu,
 » nous nous retirions un peu à l'écart par humilité
 » et nous demeurions confus ; car quand seulement
 » nous avons offensé un ami , nous avons honte de
 » l'aborder. Mais il ne faut pas en demeurer là ; car**

• ces vertus d'humilité, d'abjection et de confusion,
 • sont des vertus moyennes par lesquelles nous
 • devons monter à l'union de notre âme avec son
 • Dieu. Ce serait peu de s'être dépouillé et anéanti
 • soi-même ; ce qui se fait par ces actes de con-
 • fusion , si on ne le faisait pour se donner tout à
 • Dieu , ainsi que saint Paul nous l'enseigne quand
 • il nous dit : *dépouillez-vous du vieil homme , et*
 • *revêtez-vous du nouveau ;* car il ne faut pas de-
 • meurer nu , mais se revêtir de Dieu....

• J'ai coutume de dire que notre misère est le
 • trône de la miséricorde de Dieu. Il faut donc à
 • proportion que notre misère sera plus grande ,
 • avoir aussi une plus grande confiance. »

Ne voyons-nous pas que les pauvres estropiés ,
 ulcérés , incurables ont d'autant plus de hardiesse
 à demander , que leurs maux sont plus grands ? Il
 en doit être de même de nous à l'égard de Dieu.

Le saint évêque enseigne dans le même entretien
 que le fondement de notre confiance doit être uni-
 quement en Dieu et en sa bonté , et que nous ne de-
 vons point nous confier en nous-mêmes ; car nous
 ne pouvons faire aucun bien surnaturel que par la
 grâce de Dieu , et nous ne sommes de nous-mêmes
 capables de faire aucun acte , et d'avoir même au-
 cune pensée qui puisse être méritoire de la vie éter-
 nelle.

ARTICLE SECOND.

La défiance de soi-même doit être courageuse.

Saint François de Sales haïssait une fausse humilité qui, sous prétexte de défiance de soi-même, produit le dépit et la lâcheté, et il avait coutume de dire que l'humilité qui ôte le courage, n'est pas une humilité véritable. Voici comment il en parle dans une de ses lettres : « Animez continuellement » votre courage d'humilité, et animez votre humilité et votre désir d'être humble, de confiance en Dieu ; en sorte que votre courage soit humble, et votre humilité courageuse. »

Cet excellent directeur disait souvent, conformément à la doctrine de son cher livre *le Combat spirituel*, que la défiance de soi-même était la base de l'édifice de la perfection intérieure. C'est en effet une maxime généralement reçue que la défiance est mère de la sûreté, parce qu'elle fait qu'on se tient continuellement sur ses gardes ; mais la vérité de cette maxime se reconnaît spécialement dans la vie spirituelle ; aussi la sainte Ecriture nous avertit souvent de faire attention sur nous-mêmes, et d'examiner soigneusement toutes nos démarches. Le souvenir de nos fautes passées doit nous apprendre combien nous sommes fragiles et que sans la grâce divine nous retomberions bien vite dans notre premier bourbier.

L'homme doit ne jamais mettre sa confiance en

ses vertus passées , ni dans la multitude des richesses spirituelles et des bonnes habitudes qu'il croit avoir acquises ; car notre infirmité est si grande , qu'il ne faut qu'un moment pour perdre ce que l'on a mis long-temps à acquérir , comme il ne faut qu'un quart d'heure pour consumer par un incendie une maison que l'on aura remplie de richesses par la peine et le travail de plusieurs années. Je confirmerai ceci par une histoire que raconte notre saint dans son seizième entretien :

« Nous avons besoin , dit-il , de pratiquer à toute
• heure l'amour de notre abjection , quelque avan-
• cés que nous soyons dans la perfection , parce
• que nos passions renaissent quelquefois même
• après que nous avons long-temps vécu dans l'état
• religieux , et que nous avons fait un grand pro-
• grès dans la perfection , ainsi qu'il arriva à un
• moine du monastère de saint Pacôme , nommé
• Silvain , qui , pendant qu'il était dans le monde ,
• avait exercé la profession de comédien , et qui ,
• s'étant converti , avait embrassé l'état religieux.
• Il passa l'année de noviciat et plusieurs années
• suivantes dans l'exercice d'une mortification fort
• exemplaire , sans qu'on lui vît faire une seule
• action qui ressentît son premier métier ; vingt
• ans s'écoulèrent de la sorte , après lesquels il
• pensa qu'il pouvait bien faire quelque badinage
• pour récréer les frères , croyant que ses passions
• étaient tellement mortifiées , qu'elles ne pour-
• raient pas le faire passer au-delà d'une simple ré-

• création. Mais il se trompa ; car la passion d'une
 • fille gâtée se ranima tellement en lui , qu'après
 • les badinages , il en vint à des actions peu décent-
 • es , de sorte qu'on résolut de le chasser du mo-
 • nastère ; et on l'aurait fait, sans un autre religieux
 • qui se rendit caution pour lui , promettant qu'il
 • se corrigerait. Il se corrigea effectivement , et il
 • est devenu un grand saint. •

ARTICLE TROISIÈME.

Moyen de vivre content.

• Oh ! dit saint François de Salés dans une de
 • ses lettres , que c'est une leçon digne d'être bien
 • méditée que celle-ci : *La vie présente ne nous est*
 • *donnée que pour acquérir l'éternelle.* C'est faute
 • d'en être bien persuadés que nous établissons
 • nos affections dans les choses de ce monde , en
 • sorte que , quand il faut le quitter , nous sommes
 • tout étonnés et tout effrayés.

• Pour vivre content dans les jours de notre pé-
 • lerinage , il faut tenir présente à nos yeux l'espé-
 • rance d'arriver en notre patrie où éternellement
 • nous fixerons notre demeure , et en attendant
 • il faut croire fermement que Dieu qui nous ap-
 • pelle à lui , nous fournira les moyens d'y aller ;
 • il sait qui nous sommes , il nous tendra sa main
 • paternelle dans les mauvais pas , afin que rien ne
 • nous arrête.

• Mais pour bien jouir de cette grâce , il faut

» avoir une entière confiance en lui. Ne prévenez
 » point les accidents de cette vie par de vaines ap-
 » préhensions , mais prévenez-les par une parfaite
 » espérance, qu'à mesure qu'ils arriveront, Dieu, à
 » qui vous appartenez , vous délivrera ; il vous a
 » gardé jusqu'à présent , tenez-vous seulement bien
 » à la main de sa providence , et il vous assistera
 » en toutes occasions ; et là où vous ne pourrez
 » pas marcher , il vous portera. Que devez-vous
 » craindre étant à Dieu , qui vous a si fortement
 » assuré que tout contribue au bien de ceux qui
 » l'aiment ? Ne pensez point à ce qui vous arrivera
 » demain ; car le même Père céleste qui a soin au-
 » jourd'hui de vous , en aura soin demain et tou-
 » jours. Ou il ne permettra pas qu'il vous arrive
 » de mal , ou s'il le permet , il vous donnera le
 » courage pour le supporter.

» Demeurez en paix , ôtez de votre imagination
 » ce qui peut vous troubler , et dites souvent à no-
 » tre Seigneur : *O Dieu , vous êtes mon Dieu et je*
 » *me confierai en vous ; vous m'assisterez et serez*
 » *mon refuge , et je ne craindrai rien ; car non-*
 » *seulement vous êtes avec moi , mais vous êtes*
 » *en moi et moi en vous.* Que peut craindre l'en-
 » fant entre les bras d'un tel père ? Soyez bien un
 » enfant ; vous savez que les enfants ne pensent pas
 » à tant d'affaires ; ils ont qui y pense pour eux ; ils
 » se tiennent pour assez forts, s'ils demeurent avec
 » leur père. Faites donc bien cela , et vous serez en
 » paix. *Amen !*

ARTICLE QUATRIÈME.

Voyage de saint François de Sales sur le lac de Genève.

Voici ce que raconte saint François de Sales dans une lettre à sainte Chantal :

« Hier j'allai sur le lac , dans une petite barque ,
 » visiter à Evian l'archevêque de Vienne , et j'étais
 • bien aise de n'avoir d'autre appui sur lequel je
 • pusse m'assurer qu'une planche de trois doigts ,
 • me jetant entre les bras de la sainte Providence ;
 • j'étais encore bien aise d'être là sous l'obéissance
 • du batelier qui nous faisait asseoir et nous défen-
 • dait de remuer quand bon lui semblait ; et vrai-
 • ment je lui obéissais et ne remuais point.

• Mais , ma fille , ne prenez pas ce que je vous
 • dis pour des actions de grand prix ; non , ce ne
 • sont que de petites imaginations de vertu que
 • mon cœur fait pour se récréer ; car quand il s'a-
 • git de choses considérables , je ne suis pas si
 • brave. »

On lit de même dans la vie de sainte Térèse , qu'elle n'était jamais plus contente que lorsqu'elle se voyait en quelque péril qui lui faisait avoir recours à Dieu , parce qu'il lui semblait qu'elle s'unissait davantage à sa sainte présence , et qu'elle lui disait comme Jacob à l'Ange : *Je ne vous quitterai point que vous ne m'ayez donné votre bénédiction.*

ARTICLE CINQUIÈME.

Saint François de Sales passe par Genève pour aller à Gex.

Le baron de Luz , lieutenant du roi Henri IV , en Bourgogne , vint , par le commandement de ce monarque , dans le bailliage de Gex , qui est voisin de la ville de Genève. Ce bailliage était du diocèse de Genève , et le saint évêque avait des affaires à traiter avec le baron de Luz concernant l'état de la religion catholique dans cette contrée. Il fallait qu'il passât le Rhône pour se rendre à la ville de Gex ; et son chemin était de le passer sur le pont qui est dans la ville de Genève. Il s'abandonna à la Providence et se mit en route. On lui demanda à la porte de la ville qui il était. Il fit répondre par un des siens qu'il était l'évêque du diocèse , qui ne demandait qu'à passer.

Peu de temps après qu'il fut sorti de la ville , le bruit de son passage se répandit ; ce qui donna occasion à certains insolents de menacer qu'ils le maltraiteraient s'il y remettait jamais les pieds. Quelques députés de Genève que cette ville avait envoyés au baron de Luz , dirent à ce lieutenant que l'évêque s'était exposé au hasard d'exciter une sédition , et que les plus modérés eussent eu bien de la peine à retenir la violence de la populace.

CHAPITRE SECOND.

AMOUR DU PROCHAIN.

ARTICLE PREMIER.

Aimer le prochain d'un amour de charité.

L'amour de Dieu et du prochain consistent dans la soumission de notre volonté à celle de Dieu et à celle du prochain pour l'amour de Dieu ; car un même vouloir et un même non-vouloir forment la parfaite amitié. C'est pourquoi , lorsque nous soumettons entièrement notre volonté à celle de Dieu , qui peut douter que nous ne l'aimions en la manière qu'il veut être aimé ? Et quand , pour son amour , nous nous assujettissons à celle de notre prochain , n'est-ce pas une grande marque de la charité que nous avons pour nos frères , selon ce conseil sacré : *Soyez sujets à toute créature humaine en vue de Dieu.*

Ecoutez ce que dit sur cet objet le saint évêque de Genève , dans son dixième entretien : « La douceur et la condescendance à la volonté du prochain est une vertu de grand prix , elle est le symbole de l'oraison d'union ; car cette oraison n'est autre chose qu'un renoncement de nous-

- mêmes en Dieu, qui fait que l'âme dit avec vérité :
- *Je n'ai plus de volonté que la vôtre, Seigneur,*
- et qu'elle est par conséquent toute unie à Dieu.
- De même, lorsque nous renonçons à notre vo-
- lonté, pour faire toujours celle du prochain,
- nous avons la véritable union avec le prochain ;
- et il faut faire tout cela pour l'amour de Dieu. •

Mais est-ce malfait d'aimer le prochain pour l'amour de lui-même ? Non, sans doute, et c'est en ce degré que consiste le plus haut point de l'amour naturel qu'on appelle amour d'amitié, et qui est une vertu morale très-aimable et très-estimable.

Au reste, s'il est difficile de tellement épurer de tout intérêt l'amour naturel d'amitié, que nous n'aimions encore notre ami à cause du contentement que nous retirons de son amitié ou de sa conversation ; il est bien plus difficile encore de purifier pleinement l'amour surnaturel d'amitié, en sorte que nous n'aimions rien du tout dans le prochain que Dieu et sa très-sainte volonté. C'est en ce degré que se rencontre l'amour des ennemis et de ceux qui, au lieu de nous être un sujet de plaisir et de consolation, nous sont à charge et nous importunent ; car d'aimer ceux qui nous plaisent et qui nous font du bien, c'est une chose facile, et à laquelle la nature nous porte d'elle-même ; mais de chérir ceux qui nous font du mal, ou qui nous sont à charge, tellement que nous n'ayons d'autre motif de notre amour, sinon que cela plait à Dieu ; c'est le haut point de l'amour surnaturel du pro-

chain ; c'est l'aimer véritablement en Dieu et pour Dieu.

« Il nous faut , dit le saint évêque de Genève ,
 » avoir un cœur bon, doux et plein d'amour pour le
 » prochain , particulièrement quand il nous est à
 » charge et à dégoût ; car alors nous ne voyons
 » rien en lui pour l'aimer , que la considération du
 » Sauveur , et cette considération rend certaine-
 » ment l'amour plus digne et plus excellent , parce
 » qu'elle le rend plus pur et plus net des conditions
 » caduques. »

ARTICLE SECOND.

§ I.

Recommandation de n'aimer que Dieu dans le prochain.

Pratiquons avec soin la droiture de cœur qui n'a que Dieu pour souverain but de toutes ses pensées , et qui le regarde toujours invariablement. Soyons attentifs à ne donner au prochain nos affections , et ensuite nos bons offices et nos services qu'en vue de Dieu , c'est-à-dire en Dieu , pour Dieu et selon Dieu ; car c'est en cela que consiste la véritable charité envers le prochain.

« Il faut , disait saint François de Sales , voir le
 » prochain dans la poitrine du Sauveur. Hélas !
 » quiconque regarde le prochain hors de là , court
 » risque de ne l'aimer ni purement , ni constam-
 » ment , ni également. Mais là , qui ne l'aimerait ?
 » qui ne le supporterait ? qui ne souffrirait ses im-

» perfections ? qui le trouverait de mauvaise grâce ?
 » qui le trouverait ennuyeux ? Or , il y est ce pro-
 » chain dans la poitrine du Sauveur, il est là comme
 » très-aimé et si aimable , que l'époux céleste meurt
 » d'amour pour lui. »

Le grand-prêtre des Hébreux portait sur la poi-
 trine un rational où étaient enchâssées douze pier-
 res précieuses sur lesquelles étaient gravés les noms
 des douze tribus d'Israel , qui formaient le peuple
 de Dieu ; de même le saint évêque regardait tous
 les enfants de Dieu gravés sur la poitrine de Jésus-
 Christ , le prince des pasteurs. Oh ! combien en ce
 lieu-là ils lui paraissaient beaux et aimables !

On dit qu'en Béotie il y a un fleuve dans les eaux
 duquel les poissons paraissent avoir des écailles
 d'or ; mais hors de cette eau , elles sont comme cel-
 les des autres poissons ; de même le prochain ,
 quoique imparfait , semblait à notre saint tout d'or
 dans les ondes sacrées qui coulaient des blessures
 de notre Sauveur.

Si nous aimions ainsi notre prochain , et que
 nous le considérassions toujours dans ses rapports
 avec Jésus-Christ , nous commencerions sur la
 terre à l'aimer de la même manière que nous l'ai-
 merons éternellement dans le ciel.

§ II.

Suite de la recommandation de n'aimer que Dieu dans le pro-
 chain.

Voici une parole mémorable de saint François de
 Sales :

« Désormais, moyennant la grâce de Dieu, je ne veux plus rien être à personne, ni que personne me soit rien, sinon en Dieu et pour Dieu seul. J'espère accomplir cela après que je me serai véritablement humilié devant lui. Vive Dieu ! Il me semble que tout ne m'est plus rien qu'en Dieu, en qui maintenant et pour qui j'aime plus tendrement les âmes. »

Il peut paraître au premier abord que ces mots : *Je ne veux plus rien être à personne*, sont opposés au commandement d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, et de nous faire tout à tous ; mais il faut faire attention que ces paroles sont modifiées par celles-ci qui les suivent : *sinon en Dieu et pour Dieu* ; car aimer le prochain en Dieu, c'est l'aimer d'une manière si parfaite, qu'une étincelle de cet amour divin, surnaturel, vaut mieux que toutes les fournaises de l'amour naturel et humain.

Il y a cependant des personnes qui ignorent si fort la nature de la vraie charité, ou qui sont si éloignées de l'esprit chrétien, que quand on leur témoigne de les aimer en Dieu, et de ne les aimer qu'en Dieu, elles dédaignent cette sorte de sainte amitié, quoiqu'elle soit semblable à celle que les saints ont les uns pour les autres dans le ciel. Ces personnes sont tellement orgueilleuses et amoureuses d'elles-mêmes, qu'elles veulent être aimées pour leur propre mérite, et non pas en Dieu et pour Dieu. Il est aisé de sentir combien cette prétention

est absurde et contraire aux véritables principes du christianisme.

Revenons à l'explication des paroles de saint François de Sales : *J'espère d'accomplir cela, etc.*, est un acte d'humilité par lequel notre saint reconnaît franchement, courageusement et noblement que nous ne pouvons rien sans un secours surnaturel de Dieu, pas même avoir une bonne pensée, beaucoup moins n'aimer le prochain qu'en Dieu et pour Dieu, et ne nous point arrêter au penchant naturel qui nous porte à nous occuper des bonnes qualités des créatures sans remonter jusqu'au créateur.

Quand notre saint termine par cette pieuse déclaration qu'en Dieu et pour Dieu il aime plus tendrement les âmes, c'est sans doute un sentiment tout surnaturel, puisqu'il participe aux tendres entrailles de miséricorde que Jésus-Christ a pour nous ; aussi cette tendresse plus que naturelle a été comparée en Jésus-Christ à l'abondance d'un lait de douceur et de bonté, et à la sollicitude d'une poule qui a pour ses poussins la plus touchante affection. L'amour de notre Sauveur pour nous est si tendre que quiconque frappe ses bien-aimés, le blesse dans la prunelle de l'œil. C'est à cet amour de notre divin rédempteur, que participait saint François de Sales dans son zèle ardent pour le salut des âmes.

ARTICLE TROISIÈME.

Aimer dans le prochain l'image de Jésus-Christ.

Saint François de Sales nous donne , dans un de ses sermons , une instruction bien importante concernant l'amour du prochain.

• Le fils de Dieu , dit-il , en se faisant homme ,
 » a pris notre ressemblance pour nous donner la
 » sienne. Combien donc devons-nous relever notre
 » courage pour vivre selon ce que nous sommes
 » devenus par la grâce de Jésus-Christ ! Mais qu'est-
 » ce que vivre selon ce que nous sommes en Jésus-
 » Christ ? C'est imiter ce divin Maître le plus par-
 » faitement qu'il nous est possible , et suivre exac-
 » tement ses instructions , puisqu'il est venu en ce
 » monde pour nous enseigner par ses exemples et
 » par ses paroles , ce que nous devons faire pour
 » conserver et perfectionner en notre âme la beauté
 » et la divine ressemblance qu'il a si parfaitement
 » réparée et embellie en se faisant semblable à nous
 » par son incarnation.

• Combien donc l'amour cordial que nous de-
 » vons nous porter les uns aux autres , doit-il être
 » parfait , puisque , par le saint baptême notre
 » Seigneur nous a tous rendus semblables à lui ,
 » sans en excepter aucun ? Il faut néanmoins en-
 » tendre toujours qu'on ne doit pas aimer ce qui
 » dans le prochain est contraire à la divine ressem-
 » blance , et qui peut ternir ce portrait sacré ; c'est-

» à-dire ses péchés et ses imperfections. Mais hors
 » de là ne devons-nous pas aimer chèrement celui
 » qui nous représente si vivement la personne sa-
 » crée de notre divin Maître ? N'est-ce pas l'un des
 » plus puissants motifs que nous puissions avoir
 » pour nous aimer tous d'un amour sincère et cor-
 » dial ?

• Ne devrions-nous pas faire , quand nous
 » voyons notre prochain , comme fit Raguel quand
 » il vit entrer chez lui le jeune Tobie ? *Eh !* dit-il
 » à son épouse , *que ce jeune homme ressemble bien*
 » *à notre cousin Tobie !* Ensuite lui ayant de-
 » mandé d'où il était , et s'il ne connaissait point
 » Tobie , l'ange qui l'accompagnait répondit qu'il
 » le connaissait bien ; et que celui à qui il parlait
 » était son fils. Alors Raguel , tout transporté de
 » joie , l'embrassa , et les yeux mouillés de larmes ,
 » lui dit : *O mon enfant , que tu es fils d'un bon*
 » *et excellent père !* Et après lui avoir donné mille
 » bénédictions , il lui fit un grand festin à cause de
 » l'affection qu'il portait à son père Tobie.

• Eh bien ! ne devrions-nous pas faire de même
 » quand nous nous rencontrons les uns les autres ?
 » Oh ! devrions-nous dire , que vous ressemblez à
 » votre bon et excellent père ; car vous me repré-
 » sentez mon Sauveur et mon Maître ! Et par ce
 » motif quelles preuves d'affection ne devrions-
 » nous pas lui donner, honorant en lui cette divine
 » ressemblance ; renouant toujours ce doux lien
 » de charité que saint Paul appelle le lien de per-

- » fection , qui nous tient liés , serrés et unis les
- » uns aux autres. »

ARTICLE QUATRIÈME.

Il faut nous aimer les uns les autres comme Jésus-Christ nous a aimés.

Voici une excellente instruction de saint François de Sales sur l'amour du prochain.

- « Marchez en la route de la dilection comme
- » de très-chers enfants de Dieu , ainsi que vous y
- » exhorte le grand Apôtre. *Mais marchez* , dit-il ,
- » *de même que notre Seigneur Jésus-Christ* , qui
- » *a donné sa vie pour nous* , et s'est offert à son
- » *Père comme holocauste et victime en odeur de*
- » *suavité*. Paroles qui nous font bien voir le degré
- » auquel doit parvenir l'amour que nous devons
- » avoir les uns envers les autres et la perfection à
- » laquelle il doit monter , qui est de donner vie
- » pour vie , et en un mot tout ce que nous avons ,
- » excepté notre salut ; car Dieu veut que cela seul
- » soit réservé. Notre Seigneur a donné sa vie pour
- » chacun de nous , il a donné son cœur , il a donné
- » son corps et n'a rien réservé ; et il ne veut pas
- » aussi que nous fassions aucune réserve à l'égard
- » de notre prochain , excepté celle de notre salut
- » éternel.
- » Notre Seigneur nous a donné sa vie non-seu-
- » lement en l'employant à guérir les malades et à
- » nous enseigner les vérités du salut , tant par ses

» exemples que par ses paroles , mais encore en
» portant sa croix tout le temps de sa vie, souffrant
» mille et mille persécutions de ceux mêmes pour
» lesquels il était venu souffrir la mort , et auxquels
» il faisait tant de bien. Or, c'est en cela qu'il veut
» que nous l'imitions ; il veut que nous portions
» notre croix en souffrant les uns pour les autres ,
» ainsi qu'il l'a fait , et que nous soyons prêts à
» donner notre vie pour ceux mêmes qui vou-
» draient nous l'ôter , nous employant pour le pro-
» chain, non-seulement dans les choses agréables ,
» mais encore dans les plus pénibles et les plus dé-
» sagrables , comme de supporter amoureusement
» les persécutions qu'il nous fait éprouver et tout
» ce qui pourrait , en façon quelconque , refroidir
» notre cœur envers lui.

» Il y a des personnes qui disent : *j'aime beau-*
» *coup mon prochain , et je voudrais bien lui ren-*
» *dre service ;* cela est bon , dit saint Bernard ;
» mais cela n'est pas assez , il faut passer plus
» avant ; *je l'aime tellement , que je voudrais em-*
» *ployer de bon cœur mes biens pour lui ;* cela est
» davantage et meilleur , mais ce n'est pas encore
» assez ; *je l'aime , je vous assure , tellement , que*
» *j'emploierais volontiers ma personne pour lui.*
» Voilà certes un très-bon signe de votre amour ;
» mais il faut aller encore un peu plus loin ; car il
» y a un degré plus haut , ainsi que nous l'apprend
» saint Paul , qui , écrivant aux Corinthiens , leur
» disait : *soyez mes imitateurs comme je le suis de*

• *Jésus-Christ*, voulant dire : je suis prêt à donner ma vie pour vous, comme il l'a fait, et à m'employer entièrement pour votre salut, sans faire aucune réserve, afin de vous témoigner combien je vous aime chèrement et tendrement ;

• oui, même je suis prêt à laisser faire pour vous tout ce qu'on voudra de moi. En quoi il nous apprend que de s'employer jusqu'à donner sa vie pour le prochain, n'est pas tant que de se laisser employer pour lui au gré des autres, ou par eux, ou pour eux ; c'est là ce qu'il avait appris de notre Seigneur qui s'étant employé lui-même pour notre salut et notre rédemption, se laissa employer lui-même ensuite pour consommer cette même rédemption et nous acquérir le salut, se laissant attacher sur la croix par ceux-là mêmes pour qui il mourait. Il s'était employé lui-même pour nous pendant toute sa vie ; mais à sa mort il se laissa employer, laissant faire de lui tout ce qu'on voulut, non par ses amis, mais par ses ennemis qui lui donnèrent la mort avec une rage et une fureur inconcevable, sans qu'il y résistât en aucune manière, ni s'excusât, se laissant conduire et tourner à toute main selon que la cruauté de ses malicieux bourreaux le leur suggérait, regardant en cela la volonté de son Père céleste, qui était qu'il mourût pour les hommes ; et s'y soumettant avec un amour si grand, qu'il est plus digne d'être admiré, que capable d'être imaginé ou compris. •

ARTICLE CINQUIÈME.

§ I.

Avis sur les témoignages de bienveillance.

On demande si les témoignages de bienveillance que nous rendons à ceux pour qui nous avons une aversion naturelle , ne sont pas des trahisons et des duplicités , vu que nous leur faisons paraître tout autre chose que ce que nous avons dans le cœur.

La réponse est aisée si nous savons distinguer la partie inférieure de notre âme , et la partie supérieure ; car cette aversion n'est que dans la partie inférieure. Ce n'est donc point une duplicité de témoigner de l'affection selon la partie raisonnable, qui est la principale et la supérieure ; et bien loin que ces signes de bienveillance soient une duplicité et une finesse , ils sont au contraire d'autant meilleurs et plus excellents , qu'on se fait plus de violence pour cela , parce qu'ils témoignent l'empire de la raison sur les sens.

Mais si ceux à qui nous donnons ces témoignages d'affection savaient les combats des deux parties de notre âme , l'inférieure et la supérieure , que pourraient-ils penser de nous ? Je réponds qu'il ne faut pas se soucier du jugement des hommes , mais de celui de Dieu. J'ajoute que si les hommes jugent selon la chair , ils doivent avoir pitié de notre misère et de la rébellion de notre partie inférieure

contre la partie raisonnable. Mais s'ils jugent selon l'esprit de Dieu , ils ne peuvent porter qu'un jugement favorable de nous , puisqu'il sera conforme à celui de Dieu même.

Une once de l'amour divin , fort et raisonnable , vaut mieux que cent livres du tendre et sensible. Plus ce que nous faisons pour Dieu est accompagné de répugnance de la part de la nature , plus aussi nos œuvres sont parfaites et tournent à la gloire de la grâce divine dont nous suivons les mouvements.

Ce que nous faisons pour Dieu avec plaisir doit en quelque sorte nous être suspect et nous faire tenir sur nos gardes , crainte d'y être trompé , principalement en l'amour du prochain , où il y a tant d'embuscades à craindre. La sympathie , la complaisance , l'intérêt attendent l'amour de Dieu sur le chemin, pour lui disputer une partie de notre cœur. Les sens sont comme une Dalila qui endort la raison et la surprend lorsqu'elle sommeille. Ce n'est pas mal fait sans doute d'aimer en Dieu quelqu'un qui nous est agréable ; mais il faut bien prendre garde que nous ne l'aimions davantage à cause de lui-même , qu'à cause de Dieu.

§ II.

Suite des avis sur les témoignages de bienveillance.

Saint François de Sales nous donne , dans un de ses entretiens , des avis importants sur les témoignages de bienveillance.

« C'est une chose, dit-il, fort difficile de rencontrer toujours le blanc auquel on vise ; il est vrai que nous devons tous avoir la prétention d'atteindre et de donner droit dans le blanc de la vertu, et nous devons le désirer ardemment ; mais pourtant nous ne devons pas perdre courage ni nous étonner quand nous ne rencontrons pas droit dans le point précis de la vertu, pourvu que nous donnions dans le rond, c'est-à-dire le plus près que nous pourrons ; car cette perfection que nous désirons est une chose que les saints mêmes n'ont pas su atteindre en toutes les vertus, n'y ayant que notre Seigneur et Notre-Dame qui l'aient fait.

Les saints ont pratiqué les vertus avec une différence très-grande. Quelle différence, par exemple, n'y a-t-il pas entre l'esprit de saint Augustin et celui de saint Jérôme ! On peut le remarquer dans leurs écrits. Il n'y a rien de plus doux que saint Augustin, ses écrits sont la douceur et la suavité même ; au contraire saint Jérôme était extrêmement austère ; voyez-le dans ses épîtres, il se courrouce presque toujours. Néanmoins tous deux étaient fort vertueux ; mais l'un avait plus de douceur, l'autre une plus grande austérité de vie, et tous deux ont été de grands saints. Il ne faut donc pas nous étonner si nous ne sommes pas tous également doux et suaves, pourvu que nous aimions notre prochain de l'amour du cœur selon toute son étendue, et

» comme notre Seigneur nous a aimés, le préfé-
 » rant toujours à nous en toutes choses dans l'or-
 » dre de la sainte charité, et ne lui refusant jamais
 » rien de ce qui peut contribuer à son utilité, à
 » moins que ce ne soit une chose mauvaise.

» Il faut pourtant tâcher de lui rendre, autant
 » que nous pourrons, les témoignages extérieurs
 » de notre affection, conformément à la raison,
 » nous réjouir avec ceux qui sont dans la joie, pleu-
 » rer avec ceux qui pleurent. Je dis qu'il faut témoi-
 » gner que nous aimons notre prochain, sans user
 » néanmoins de familiarité inconvenante. Il faut
 » que la sainteté paraisse en notre familiarité et
 » dans nos témoignages d'amitié, ainsi que le dit
 » saint Paul en l'une de ses épîtres : *Saluez-vous*
 » (dit-il), *avec le baiser saint*. C'était la coutume
 » des premiers chrétiens de s'embrasser quand ils
 » se rencontraient. Notre Seigneur usait aussi en-
 » vers ses Apôtres de cette forme de salutation,
 » ainsi que nous le voyons en la trahison de Judas.
 » Autrefois les saints religieux, lorsqu'ils se ren-
 » contraient, disaient : *Deo gratias*, pour preuve
 » du grand contentement qu'ils recevaient en se
 » voyant l'un l'autre; comme s'ils eussent dit : Je
 » rends grâces à Dieu, mon cher frère, de la con-
 » solation qu'il me donne de nous voir. Ainsi il
 » faut témoigner que nous aimons notre prochain,
 » et que nous nous plaisons avec lui, pourvu que la
 » sainteté accompagne toujours les témoignages
 » que nous lui rendons de notre affection, et que

» Dieu non-seulement n'en puisse pas être offensé,
 » mais qu'il puisse en être glorifié et loué. Le même
 » saint Paul qui nous enseigne à témoigner saintement nos affections, nous enseigne aussi à le faire gracieusement, nous en donnant l'exemple :
 » *Saluez, dit-il, Epanetus qui sait bien que je l'aime de cœur, et Rufus qui doit être assuré que je l'aime comme mon frère, et en particulier sa mère qui sait bien qu'elle est aussi la mienne.* »

ARTICLE SIXIÈME.

Désir de se rendre, même après la mort, utile au prochain.

Il arrive assez ordinairement que ceux que Dieu destine à une grande et sublime perfection, en donnent des témoignages signalés dès leur jeunesse. Ce sont comme des étincelles qui précèdent une grande flamme.

Saint Martin, n'étant encore que catéchumène, donna à un pauvre la moitié de son manteau, et annonça par cette action remarquable, qu'il parviendrait à une vertu fort éminente. Sainte Thérèse, allant chercher le martyr dans un âge voisin de l'enfance, fit connaître que son cœur était destiné à brûler d'un amour séraphique.

De même ce ne fut pas une médiocre marque de la haute sainteté où devait parvenir saint François de Sales, que le mépris de son corps qu'il fit paraître durant ses études à Padoue, lorsque se trou-

vant malade à l'extrémité, et abandonné des médecins, il pria son gouverneur de livrer après sa mort son corps aux élèves de chirurgie pour y exercer l'apprentissage de l'anatomie. Mais Dieu se contenta de sa bonne volonté, et lui rendit la santé. Si saint François de Sales eut cet amour du prochain en son adolescence, on peut juger de là avec quel zèle il exposa ce même corps aux fatigues quand il fut pasteur des âmes, et avec quel courage il l'eût livré à la mort, si l'occasion s'en fût offerte, pour le salut des brebis confiées à ses soins.

Peut-être demandera-t-on quel fut le motif qui le porta à un désir si extraordinaire. Vraiment ce motif mérite bien d'être considéré. Notre saint avait remarqué qu'à Padoue où la faculté de médecine est fort célèbre, il arrivait de grandes querelles au sujet des corps que l'on demandait à la justice pour être disséqués. On éprouvait quelquefois des oppositions si fortes de la part des parents de ceux dont les corps avaient été donnés, qu'il en résultait des batailles et des meurtres. D'autrefois même les jeunes chirurgiens et les élèves en médecine allaient de nuit sans permission dans les cimetières et les églises déterrer les corps nouvellement ensevelis ; ce qui causait de grands scandales. Ce fut donc pour diminuer ce désordre, et aussi pour s'humilier, que François de Sales offrit volontairement son corps pour être disséqué, « afin, dit-il, qu'ayant été si inutile au prochain durant ma vie, je puisse lui rendre quelque petit service après ma mort. »

Il fit donc en cela une belle action de charité et de mépris de soi-même. Vous savez combien dans la suite il a excellé dans l'amour du prochain et dans l'humilité. Ne vous en étonnez pas ; car Dieu répand toujours une affluence de grâces dans le sein de ceux qui se donnent à lui de grand cœur ; l'homme moisonne à proportion de ce qu'il a semé ; s'il a semé peu , il recueillera peu ; s'il a semé beaucoup, il recueillera une abondante moisson.

ARTICLE SEPTIÈME.

Réponse ingénieuse faite à un aubergiste.

Saint François de Sales avait une particulière affection pour ceux des aubergistes qui remplissaient bien les devoirs de leur état , et il répétait souvent cette parole de l'Apôtre : *N'oubliez point l'hospitalité et le soin du prochain ; car ce sont des sacrifices fort agréables à Dieu.*

Mais y en a-t-il beaucoup qui remplissent bien les devoirs de leur état ? C'est ce que plusieurs voyageurs nient ; car , disent-ils , dans le siècle où nous sommes , l'expérience fait connaître que ce n'est pas la charité du prochain qui porte les aubergistes à ce pénible métier , mais le désir de se rendre riches aux dépens d'autrui, et souvent par des moyens que la conscience réprouve. Combien y a-t-il de ces lieux où l'on écorche les passants ! Combien de ces terres de Canaan qui dévorent ceux qui y mettent le pied !

Notre saint regardait les aubergistes d'un autre œil, et leur appliquait ce que Virgile disait des gens de la campagne :

Fortunatos nimium sua si bona norint !

Il disait qu'il ne voyait pas de condition en laquelle on eût plus de moyens de servir Dieu dans le prochain, et de faire des œuvres dignes du ciel, parce que c'était un état qui a pour objet de pratiquer des œuvres de miséricorde, quoiqu'on y reçoive le salaire de son travail, ainsi que font les médecins. Il faisait remarquer que les aubergistes renoncent à leur repos pour procurer celui d'autrui, qu'ils ne sont que comme des valets ou des esclaves dans leurs propres maisons, qu'ils ont à endurer les inégalités, les insolences, les chagrins, les emportements d'une foule de personnes d'humeur différente; qu'il leur faut souffrir des mépris et des injures, veiller tandis que les autres dorment, donner souvent leur lit aux étrangers, être attachés à leur maison comme des statues à leurs niches, n'avoir aucune heure à eux ni de nuit, ni de jour, être à tous moments sur pied, au milieu du bruit et du tracas, dans l'impossibilité de contenter tout le monde, quelque désir qu'ils en aient.

Il est à croire que si ce saint, qui avait des mœurs si douces, eût exercé un tel état, il l'eût pratiqué avec une grande perfection. Aussi disait-il quelquefois que l'hospitalité était une qualité que saint Paul recommande aux évêques.

Une fois qu'on s'entretenait par récréation après le repas, on mit les aubergistes sur le tapis; et chacun disant librement son avis sur eux, il y en eut un qui avança que les auberges étaient de vraies cavernes de brigands, et que la plupart des aubergistes étaient des larrons tolérés.

Ce discours déplut à notre saint, comme on le remarqua au changement de son visage; mais parce que le lieu et le temps n'étaient pas convenables pour une correction, il se borna à en faire une indirecte en racontant l'histoire suivante.

« Un pèlerin espagnol, dont la bourse n'était » pas fort pesante, arriva dans une auberge où, » après avoir été traité assez mal, on lui demanda » si cher pour le peu qu'il avait pris, qu'il ap- » pelait le ciel et la terre à témoin du tort qui lui » était fait. Il fallut néanmoins payer tout ce qu'on » lui demandait, parce qu'il était le plus faible. Il » sortit de l'auberge fort en colère, et ayant re- » marqué qu'il y en avait une autre vis-à-vis, et » qu'au milieu de la place qui était entre les deux » il y avait une croix, il s'écria : *Vraiment cette » place est un calvaire où l'on a mis notre Sei- » gneur crucifié entre deux larrons.*

» Le maître de l'auberge où il n'avait pas logé se » trouvait alors sur sa porte; il s'approcha et de- » manda à ce pèlerin quel tort il lui avait fait pour » mériter d'être qualifié d'un titre si injurieux. Le » pèlerin lui répondit sans se déconcerter. *Taisez- » vous, taisez-vous, vous serez le bon larron.* »

Après avoir raconté cette histoire , notre saint en prit occasion de dire que ce pèlerin avait fait une ingénieuse repartie qui avait satisfait celui à qui il parlait ; mais pourtant qu'il fallait soigneusement éviter de blâmer en général une nation ou une profession quelconque, et de dire de telle province, ou de telle condition : *Ces gens sont des larrons, des arrogants ou des traitres*, parce que, quoiqu'on ne désigne spécialement aucun particulier ; néanmoins les particuliers de cette contrée ou de cette profession se trouvent intéressés dans ce blâme, et ne prennent pas plaisir à être traités de cette manière.

CHAPITRE TROISIÈME.

AMOUR DES ENNEMIS.

ARTICLE PREMIER.

Penchant de saint François de Sales à aimer ses ennemis.

Une personne en qui saint François de Sales avait beaucoup de confiance, disait un jour qu'elle ne trouvait rien de plus difficile dans la loi chrétienne, que l'amour des ennemis. « Je ne sais, lui répondit-il, comment j'ai le cœur fait, ou s'il a plu à Dieu de m'en créer un tout spécial; car non-seulement je n'ai aucune difficulté à pratiquer ce pré-

» cepte ; mais j'y ai un tel plaisir, et j'y ressens une
» douceur si délicieuse et si particulière, que si
» Dieu m'avait défendu de les aimer, j'aurais bien
» de la peine à lui obéir. Il me semble que les maux
» qu'ils tâchent de me faire, sont des aiguillons
» qui réveillent mon esprit pour les faire aimer da-
» vantage. Il est vrai que dans le vieil homme il y a
» quelques petits combats qui troublent un peu la
» paix de l'âme ; mais on revient bientôt à cette
» maxime de David : *Courroucez-vous, ou comme*
» *porte une autre leçon : trémoussez-vous un peu,*
» *mais ne péchez pas.* Ah ! non, car pourquoy ne
» supporterions-nous pas ceux que Dieu même
» supporte, ayant devant les yeux notre grand mo-
» dèle Jésus-Christ, qui a prié sur la croix pour ses
» ennemis ? Encore ne nous ont-ils pas crucifiés,
» ne nous ont-ils pas persécutés jusqu'à la mort.
» Nous n'avons pas résisté jusqu'au sang. Oh ! qui
» ne l'aimerait ce cher ennemi pour qui Jésus-
» Christ a prié, pour qui il est mort ? Car il ne
» priait pas seulement pour ceux qui le crucifiaient,
» mais encore pour ceux qui nous persécutent, et
» qui le persécutent en nous. Certes nous ne de-
» vons pas aimer les vices du prochain, sa haine,
» son inimitié, puisque tout cela déplait au Sei-
» gneur ; mais nous devons aimer le pécheur et non
» son péché. »

ARTICLE SECOND.

Trait de miséricorde d'une veuve qui pardonne au meurtrier de son fils.

Voici une histoire intéressante rapportée par saint François de Sales :

« Plusieurs des élèves de l'Université de Padoue
 » avaient la mauvaise coutume de se promener la
 » nuit dans les rues avec des fusils, et de crier :
 » *qui va là ?* Si on ne leur répondait pas avec dou-
 » ceur et honnêteté, ils tiraient sur celui qui pas-
 » sait. Or il arriva qu'un étudiant qui se prome-
 » nait ainsi avec son fusil, rencontra un homme
 » qui ne voulut pas répondre au *qui va là* ; il tira
 » sur lui et le renversa mort sur le pavé. Après
 » avoir fait un si mauvais coup, il alla se réfugier
 » dans la maison d'une veuve, dont le fils était son
 » compagnon d'études et son ami. Il lui avoua ce
 » qui venait de lui arriver, et la pria de le cacher
 » en quelque endroit bien secret, afin qu'il pût
 » échapper aux gens de la justice, et cette femme
 » l'enferma dans un cabinet dérobé.

» Peu de temps après on apporta dans la maison
 » de cette veuve le cadavre de son fils qui avait été
 » tué. Elle comprit aussitôt que le meurtrier était
 » celui qu'elle avait caché chez elle. Elle va le trou-
 » ver et lui dit, tout éplorée : *hélas ! que vous avait*
 » *fait mon pauvre fils, pour l'assassiner si cruelle-*
 » *ment ?* Celui-ci voyant qu'il avait tué son ami,

» s'arracha les cheveux , et se livra à la plus vive
 » désolation. Il se jeta aux pieds de la veuve , la
 » priant de le livrer entre les mains de la justice ,
 » et s'écriant qu'il méritait mille fois la mort pour
 » avoir commis un tel crime. Cette femme , qui
 » était très-dévote , lui répondit que, pourvu qu'il
 » en demandât pardon à Dieu , et promit de chan-
 » ger de vie , elle n'en ferait aucun mal , et pren-
 » drait des moyens pour le faire évader. Ce fut ef-
 » fectivement ce qu'elle fit.

» Le pardon qu'elle accorda si généreusement au
 » meurtrier de son fils fut tellement agréable à Dieu,
 » que peu de temps après son fils lui apparut , et
 » lui dit qu'il avait été délivré du purgatoire en ré-
 » compensé de l'acte de miséricorde qu'elle avait
 » exercé, et que sans cela il y aurait été long-temps
 » détenu.

» Oh ! que bienheureux sont les miséricordieux ,
 » parce qu'ils obtiennent miséricorde et pour eux
 » et pour les autres ! •

ARTICLE TROISIÈME.

Du pieux usage des offenses reçues.

Saint François de Sales disait que le temps de la
 moisson des vertus était celui des affronts et des in-
 jures , parce qu'alors plusieurs vertus se présen-
 taient en foule pour entrer en exercice.

1° La justice ; car quel est celui qui n'ait péché,
 et par conséquent qui ne mérite d'être puni ? Etes-

vous offensé ? considérez combien de fois vous avez offensé Dieu , et combien il est juste que les créatures vous en punissent comme instruments de la justice de Dieu que vous avez outragée !

2° Si l'on vous accuse avec justice , il faut reconnaître simplement votre faute , en demander pardon à Dieu et aux hommes , et remercier celui qui vous a repris , quand même il l'aurait fait avec aigreur , vous souvenant que les médecines qui produisent un effet salutaire sont souvent d'un mauvais goût .

3° Si l'accusation est fausse , il faut paisiblement et sans émotion , rendre témoignage à la vérité ; car nous devons cela à l'édification du prochain qui pourrait se scandaliser de notre silence comme d'un aveu tacite.

4° Après cela , si l'on persiste à nous accuser , il ne faut pas nous défendre davantage , mais laisser un libre passage à la colère de nos ennemis , en pratiquant la patience , le silence et la modestie.

5° La vertu de force et la magnanimité s'exercent en se surmontant soi-même , ainsi que l'a remarqué un ancien poète.

6° L'humilité se pratique bien alors , puisqu'elle nous fait non-seulement connaître , mais aimer notre propre abjection.

7° La foi nous fait regarder Jésus-Christ chargé d'opprobres et d'injures , et semblable à un agneau qui n'ouvre pas la bouche devant celui qui le tond.

8° L'espérance nous fait attendre une couronne

qui ne se flétrira jamais, et le poids d'une gloire immense pour ce léger moment de tribulation.

9° Enfin la charité qui est patiente, douce, pleine de bonté, qui endure tout, qui souffre tout, saisit une occasion si précieuse de nous faire pratiquer de la manière la plus sublime ces excellentes vertus.

Oh ! combien nous chéririons les outrages et les injures, si nous savions bien ménager ces temps si utiles à notre salut ! Oh ! que ces occasions nous seraient précieuses, en nous fournissant le moyen d'exercer tant d'actes agréables à Dieu !

ARTICLE QUATRIÈME.

Exemple de Jésus-Christ sur le pardon des offenses.

« Le support des imperfections d'autrui est, dit
 » saint François de Sales, un des principaux points
 » de l'amour du prochain. Notre Seigneur nous en
 » a donné l'exemple sur la croix ; il avait un cœur
 » souverainement doux envers nous, et nous ai-
 » mait tendrement, sans en excepter ceux mêmes
 » qui lui causaient la mort, et qui étaient en l'acte
 » du péché le plus énorme que jamais homme
 » puisse faire ; car le péché que les juifs commi-
 » rent, fut un monstre de méchanceté, et néanmoins
 » notre bon Sauveur avait des pensées d'amour
 » pour eux, et il nous en donna un exemple qui
 » surpasse tout ce qu'on peut imaginer, puisqu'il
 » excusa ceux qui le crucifièrent, et qui l'inju-
 » riaient avec une rage toute barbare ; et il cher-

» cha des motifs pour faire que son Père leur par-
 » donnât. Oh ! que les mondains sont misérables !
 » car quand on leur a fait une injure , à peine peu-
 » vent-ils l'oublier long-temps après qu'ils l'ont
 » reçue. Celui pourtant qui préviendra son pro-
 » chain par des bénédictions de douceur , sera le
 » plus parfait imitateur de notre Seigneur. »

ARTICLE CINQUIÈME.

Prédilection de saint François de Sales pour la huitième béa-
 titude.

On demandait un jour à saint François de Sales quelle était des huit béatitudes évangéliques celle qui lui semblait la plus excellente , et qui était le plus à son gré ? Celui qui lui faisait cette question s'attendait qu'il préférerait la seconde, parce qu'elle canonise la douceur. Il fut trompé dans son attente ; car l'homme de Dieu lui répondit que la dernière en rang était la première en son estime , et qu'il regardait comme le souverain bonheur en cette vie de souffrir persécution pour la justice.

Interrogé sur la raison de ce choix , il ajouta :
 » C'est que la vie de ceux qui souffrent persécution
 » est toute cachée avec Jésus-Christ en Dieu , et
 » qu'ils sont conformes à ce divin Sauveur qui a
 » été si souvent persécuté pour la justice. Ceux
 » qui sont injustement persécutés par les hommes,
 » sont cachés dans le secret du visage de Dieu. Ils
 » paraissent méchants , et ils sont bons ; morts , et

» ils sont vivants ; pauvres , et ils sont riches ; fous,
 » et ils sont sages ; ils sont en détestation aux yeux
 » des hommes , mais en bénédiction aux yeux de
 » Dieu. »

Quoique le saint Evêque n'ait pas joui de ce bonheur autant qu'il le désirait, il n'en a pas été néanmoins totalement privé. Il n'a pas manqué de contradicteurs. Les auteurs de sa vie ont remarqué qu'on avait, en diverses circonstances, pendant sa mission dans le Chablais , attenté à ses jours. Une fois il fut empoisonné, mais les médecins s'étant hâtés de lui donner des remèdes avant que le venin eût gagné le cœur , il fut préservé de la mort. On ne sait si ce poison lui avait été donné par de mauvais catholiques ou par des protestants ; car il n'a pas manqué d'envieux au dedans , ni d'adversaires au dehors.

Mais comme il était plein de bonté , il faisait tout son possible pour empêcher qu'on ne s'aperçût du mal qui lui était fait ; il ne faisait jamais aucune plainte , au contraire il disait du bien de ceux qui parlaient mal de lui. Voici comment il écrivit une fois à une personne qui prenait un grand intérêt à lui , et qui avait eu beaucoup d'inquiétude à l'occasion des injures et des voies de fait auxquelles s'était porté un gentilhomme :

« Quelles chimères de nouvelles ! moi ! qu'on
 » ait voulu me tuer ! les bons ne me tueront pas ,
 » parce qu'ils sont bons , ni les méchants , parce
 » que je ne suis pas bon. Cela n'a rien été qu'une
 » faible ombre d'attaque qui eut lieu à mon logis. »

• CHAPITRE QUATRIÈME.

DE LA BONTÉ.

ARTICLE PREMIER.

Conduite de saint François de Sales à l'égard de M. Déage, son gouverneur.

Saint François de Sales eut pour gouverneur dans sa jeunesse un ecclésiastique fort vertueux, appelé M. Déage. Il le garda ensuite auprès de lui tant que vécut ce digne prêtre, et il le regardait comme son ange gardien visible. Ce pieux gouverneur avait été le directeur de ses études en Savoie, à Paris et à Padoue, et avait un si grand ascendant sur l'esprit de son élève, qu'il le menait, pendant ce temps-là, comme il voulait, trouvant dans sa docilité un terroir propre à planter toute sorte de vertus.

En quelque état qu'ait été saint François de Sales, il a toujours porté un très-grand respect à ce bon prêtre, qui était un fidèle serviteur de Dieu; il l'appelait son père et son maître. Lorsqu'il eut été élevé à l'épiscopat, il le fit chanoine de sa cathédrale, et voulut qu'il eût toujours son logement et sa table à l'évêché; et il prenait un très-grand soin que rien ne lui manquât, ni en santé ni en maladie.

Dans la dernière maladie de M. Déage, il l'assista jusqu'à la mort avec un soin et une assiduité dignes de l'amour qu'il lui portait. Ce pieux ecclésiastique expira fort doucement et fort paisiblement. Notre Saint lui fit faire de très-honorables obsèques dans la cathédrale, où il officia lui-même. Il eut soin ensuite d'offrir et de faire offrir à Dieu dans tout son diocèse un grand nombre de messes pour le repos d'une âme qui lui était si chère.

La première qu'il dit en particulier pour ce cher défunt, fut entrecoupée de plusieurs soupirs qui témoignaient assez les sentiments de son âme, et combien il était touché de cette séparation. Mais quand il fut arrivé au *Pater noster*, et qu'il en eut dit trois ou quatre paroles, il fut obligé de s'arrêter pour donner un libre cours à ses larmes, et il demeura assez long-temps sans pouvoir faire autre chose que pleurer. Enfin s'étant un peu remis, il acheva la messe, non sans verser bien des larmes.

Après la messe, son aumônier l'accompagna dans sa chambre, où, se voyant seul avec lui, il lui dit quelques paroles de consolation.

« Oh ! lui répondit le bon évêque, cette âme est
 » bien où elle est ; elle ne voudrait pas encore être
 » ici-bas ; elle est entre les bras et dans le sein de
 » la miséricorde de Dieu où elle repose, comme
 » saint Jean sur l'aimable poitrine de Jésus-Christ.
 » Mais voulez-vous savoir ce qui m'a tant fait
 » pleurer quand j'ai commencé à dire le *Pater*
 » *noster* ? C'est que je me suis souvenu que c'était

- » M. Déage qui m'avait appris le premier à dire mon
 » *Pater.* »

ARTICLE SECOND.

De la sensibilité.

Saint François de Sales avait un cœur tendre et compatissant. Voici comme il écrivait à une dame qui avait perdu sa sœur, et qui en avait été désolée :

- « O Dieu, je n'ai gardé de vous dire : *ne pleurez pas.* Non, car il est bien juste et bien raisonnable que vous pleuriez un peu, mais un peu, ma chère fille, en témoignage de la sincère affection que vous lui portiez, à l'imitation de notre cher maître qui pleura un peu sur son ami Lazare. Ne pleurez cependant pas beaucoup, comme font ceux qui, concentrant toutes leurs pensées dans les moments de cette misérable vie, ne se souviennent pas que nous allons aussi à l'éternité, et que si nous vivons bien dans ce monde, nous nous réunirons un jour à nos chers défunts pour ne jamais les quitter. Nous ne saurions empêcher notre pauvre cœur de ressentir la condition de cette vie, et la perte de ceux qui étaient ici-bas nos aimables compagnons ; mais il ne faut pourtant pas démentir la résolution solennelle que nous avons faite de tenir notre volonté indissolublement unie à celle de Dieu. »

C'est ainsi qu'il trouve bon que l'on donne quel-

que chose à la sensibilité naturelle, mais tellement que notre affection pour ceux que nous avons perdus, ne nous fasse pas perdre la résignation à la volonté de Dieu. Il exprime lui-même ses propres sentiments en ces termes : « Vraiment je pleure
» aussi, moi, en de telles occasions ; et mon cœur,
» qui est de pierre pour les choses célestes, se répand en larmes pour de tels sujets. Mais Dieu
» soit loué ! C'est toujours avec tranquillité que je
» pleure, et pour vous parler comme à ma chère
» fille, toujours avec un grand sentiment d'amoureux repos en la Providence de Dieu ; car depuis
» que notre Seigneur a aimé la mort, et qu'il a donné
» sa mort pour objet à notre amour, je ne puis
» vouloir du mal à la mort lorsqu'elle frappe mes
» sœurs ou toute autre personne, pourvu que leur
» mort se fasse en l'amour de cette mort sacrée de
» mon Sauveur. »

Il dit dans une autre lettre : « Il faut que je vous
» dise ce petit mot de confiance : Il n'y a personne
» au monde qui ait le cœur plus tendre et plus
» affectionné pour ses amis que moi ; ni qui éprouve
» des sentiments plus vifs de leur séparation. Néanmoins je tiens pour si peu de chose cette vie fragile que nous menons ici-bas, que jamais je ne
» me tourne vers Dieu avec plus de sentiment d'amour, que quand il m'a frappé, ou quand il a
» permis que je fusse frappé. »

ARTICLE TROISIÈME.

Support du prochain.

Une des choses que saint François de Sales recommandait le plus était le support du prochain, conformément à cet oracle du Saint-Esprit : *Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ.* Voici ce que dit sur cet objet le saint évêque de Genève :

- C'est une grande partie de notre perfection ,
- que de nous supporter les uns les autres dans
- nos imperfections ; car en quoi pouvons-nous
- mieux exercer l'amour du prochain , qu'en ce
- support ? •

Nous avons lieu d'espérer que Dieu nous supportera par un effet de sa miséricorde , si nous supportons miséricordieusement les défauts de nos frères ; car il a promis de se servir à notre égard de la même mesure dont nous nous serons servis envers les autres. Il est aisé d'aimer ceux qui sont d'un caractère agréable et complaisant , mais supporter de bon cœur les défauts du prochain , aimer ceux qui sont d'une humeur fâcheuse et chagrine , c'est la véritable pierre de touche de l'amour du prochain.

Quand il s'agit de voir les vices et les imperfections des autres , nous avons les yeux les plus perçants , mais nous cessons d'être clairvoyants quand il s'agit de voir les nôtres ; tant il est vrai que les

lunettes des hommes charnels sont aussi trompeuses que leurs balances sont mensongères !

Ce n'est pas ainsi qu'agissait notre Saint, et personne ne supportait avec plus de bonté que lui les imperfections du prochain. En voici un exemple. On se plaignait un jour à lui de quelques gentils-hommes de la campagne qui, étant pauvres comme Job, prenaient des tons de prince et de grand seigneur, et vantaient sans cesse leur noblesse, leur généalogie et les hauts faits de leurs prédécesseurs.

Il répondit gracieusement : « Pourquoi voulez-vous
 » que ces pauvres gens soient doublement pauvres?
 » Ils se consolent de leur pauvreté en pensant qu'ils
 » sont riches d'honneur. C'est une faiblesse d'esprit
 » qu'il faut supporter. Ils font comme ce jeune
 » Athénien, qui, dans sa folie, se croyait le plus riche
 » de son pays ; et quand ses amis furent venus
 » à bout de le guérir de ce travers d'esprit, il les
 » fit citer en justice, pour qu'ils fussent condamnés
 » à lui rendre son heureuse folie. »

« Que voulez-vous, ajouta-t-il, c'est le propre
 » de la noblesse de faire contre mauvaise fortune
 » bon cœur ; elle est généreuse comme le palmier
 » qui se relève à proportion qu'il est abaissé. Plût
 » à Dieu qu'ils n'eussent pas de plus grands défauts !
 » C'est de ces malheureux et détestables duels qu'il
 » faut se plaindre. » En disant ces paroles, il jeta
 un profond soupir.

ARTICLE QUATRIÈME.

Patience dans les importunités.

Saint François de Sales insistait beaucoup , dans ses écrits et ses conversations , sur plusieurs vertus qui ne sont pas assez estimées du vulgaire , telles que la cordialité , la vraie simplicité , la douceur et la patience envers soi-même, l'amour de l'abjection, la sainte liberté d'esprit , l'affabilité , la bonté , la condescendance , le support des défauts d'autrui.

Une des vertus de ce genre dont il faisait le plus de cas , était la patience dans les importunités , si toutefois il faut appeler patience ce qui ne demande de notre part qu'un peu de douceur et de bonté.

« C'est , disait-il , un grand abus que de s'imaginer
 » que l'on pourrait faire de grandes choses , par
 » exemple , servir , assister et soulager le prochain
 » en de grandes et longues maladies ; si l'on ne
 » s'exerce pas à de petites choses , telles que de
 » supporter les humeurs agrestes et fâcheuses , les
 » rusticités , les incivilités et surtout les importu-
 » nités. On voit cependant bien des personnes qui
 » ne peuvent souffrir que le prochain vienne hors
 » de propos et à contre-temps les entretenir de
 » choses de peu d'importance , et qui s'imaginent
 » que des peines bien plus difficiles à supporter
 » ne les arrêteraient pas. Elles allèguent pour rai-
 » son le prix du temps , et elles ne voient pas qu'el-
 » les en emploient souvent beaucoup plus à d'au-
 » tres choses plus vaines. »

Quand on est en conversation avec le prochain , il faut s'y plaire et l'avoir pour agréable , par la raison que nous y sommes par la volonté de Dieu ; et quand on est seul , il faut se plaire dans la solitude pour la même raison. Mais souvent l'inégalité de notre esprit est telle , qu'en compagnie nous soupçons après la solitude , et que dans la solitude nous désirons la conversation. Il faut avoir l'esprit plus juste et plus raisonnable , et aimer la récréation , la lecture , l'oraison , le travail , aux heures qui y sont destinées , afin de pouvoir dire : *Benedicam Dominum in omni tempore* ; car c'est bénir et louer Dieu en tout temps , que de rapporter à sa gloire toutes nos actions.

ARTICLE CINQUIÈME.

Bonté de saint François de Sales à l'égard de ses domestiques.

Saint François de Sales ne voulait pas qu'on réprimandât rigoureusement les domestiques pour la moindre faute , parce que cela inspire la crainte et met obstacle à l'amour. Il ne faut pas sans doute dissimuler leurs fautes quand elles sont considérables , ni leur épargner une sage et prudente correction , puisque la correction est un devoir que la sincère charité nous fait remplir à l'égard du prochain. Mais si cette charité véritable demande qu'on corrige le mal , elle demande aussi qu'on récompense le bien ; et la récompense ne consiste pas seulement à leur payer le salaire qu'on leur a promis , mais

encore à leur témoigner quelquefois, ou par signes, ou par de douces paroles, que l'on agrée leur service, que l'on a grande confiance en eux, et qu'on les regarde comme de seconds enfants, ou comme de pauvres amis dont on veut soulager la nécessité et procurer l'avancement. Il est certain que, comme un coup de vent dans les voiles d'une galère la fait plus avancer en mer que cent coups de rames de tous les forçats qui sont à la chiourme; de même une parole d'amitié et un témoignage de bienveillance animera plus un domestique au service de son maître, que cent commandements austères, menaçants et rigoureux.

Jamais notre saint n'a dit à ses domestiques une parole de menace, ni de mauvaise humeur. Il les reprenait lorsqu'ils faisaient des fautes; mais ces corrections étaient assaisonnées de tant de douceur, qu'il y avait toujours beaucoup plus d'huile que de vinaigre.

Il arriva une fois qu'un de ses domestiques désira de se marier avec une personne d'Anneci, qui lui convenait. Mais comme il ne voulait pas laisser connaître à son maître la pensée qu'il avait de le quitter, et qu'il voulait cependant faire la recherche de la personne qu'il désirait épouser; il sortait pendant la nuit à des heures indues, et traversait même une rivière pour aller converser avec elle. Le saint évêque en fut averti, et il sut aussi qu'il ne se passait rien que d'honnête dans ces conversations qui avaient toujours lieu en présence des

parents de la jeune personne. Un jour il prit son domestique à part , et lui fit ses plaintes de ce qu'il se cachait de lui. Il ajouta qu'il n'y avait personne qui fût plus disposé à l'aider dans l'accomplissement de ses désirs légitimes. Cet homme fut si ravi de la bonté de son maître , qu'il lui offrit de renoncer à son projet de mariage pour demeurer toujours avec lui. Mais notre Saint lui répondit que la personne à laquelle il avait pensé lui convenait , qu'il y avait lieu de croire que ce mariage lui serait avantageux , et qu'ainsi il ne fallait pas y renoncer. Ensuite il s'informa des obstacles qui s'y rencontraient , et s'employa avec tant de soin à les lever , qu'en peu de temps il aplanit les difficultés.

Une fois l'évêque de Belley , s'entretenant avec lui sur la manière de se conduire avec les domestiques , lui alléguait le proverbe : *la familiarité engendre le mépris*. « Oui , lui répondit saint François » de Sales , la familiarité grossière et répréhensible , mais jamais la familiarité civile , cordiale , » honnête et vertueuse ; car comme elle procède » d'amour , l'amour engendre son semblable , c'est-à-dire l'amour véritable qui n'est jamais sans es- » time et par conséquent sans respect de la per- » sonne aimée , vu que l'amour n'est fondé que sur » l'estime que nous faisons de celui que nous ai- » mons. Un ancien tyran , l'empereur Caligula , » disait : *qu'ils me haïssent , pourvu qu'ils me crai-* » *gnent*. Il faut prendre le revers de la médaille , » et dire : *qu'ils me méprisent , pourvu qu'ils m'ai-*

» *ment.* Car si ce mépris produit l'amour, l'amour
 » ensuite suffoquera le mépris, et mettra peu à peu
 » le respect en sa place; car il n'y a personne
 » qu'on ne respecte davantage, ni que l'on craigne
 » tant d'offenser, que celui que l'on aime en vérité
 » et en sincérité. »

« Il faut se souvenir toujours que nos domesti-
 » ques sont notre prochain, et de pauvres frères que
 » la charité nous oblige d'aimer comme nous-mê-
 » mes; ainsi donc aimons-les bien comme nous-
 » mêmes, ces chers prochains qui nous sont si pro-
 » ches et si voisins, qui vivent avec nous sous un
 » même toit et d'un même bien; et traitons-les
 » comme nous-mêmes, c'est-à-dire comme nous
 » voudrions être traités, si nous étions à leur place
 » et dans leur condition. »

ARTICLE SIXIÈME,

Conduite de saint François de Sales à l'égard de son valet de
 chambre.

La vertu d'humilité brille d'une manière particu-
 lière quand elle fait que nous nous soumettons à
 nos inférieurs; car c'est une preuve que nous som-
 mes bien persuadés n'être rien, puisque nous nous
 mettons sous les pieds de tout le monde. C'est ce
 que le saint évêque de Genève pratiquait envers ses
 domestiques; car, quoique ceux-ci le respectassent
 et honorassent comme ils y étaient obligés, et qu'ils
 le regardassent comme un saint, il avait néanmoins

pour eux une très-grande déférence. Non-seulement il avait le plus grand soin d'eux dans leur maladie, mais il se prêtait encore à leur volonté en tout temps le plus qu'il lui était possible. En voici un exemple.

Il obéissait à son valet de chambre pour se coucher et se lever, s'habiller et se déshabiller, comme s'il eût été le serviteur, et l'autre le maître. Quelquefois il lui arrivait de veiller bien avant dans la nuit, soit pour travailler, soit pour écrire des lettres, et alors il invitait son valet de chambre à s'aller coucher; celui-ci ne voulait pas, et se plaignait qu'il le prenait pour un dormeur et pour un paresseux; et alors ce bon maître se hâtait de finir son ouvrage pour ne pas donner à son domestique l'ennui d'attendre long-temps.

ARTICLE SEPTIÈME.

Réponse de saint François de Sales à un jeune domestique.

Tous les domestiques de saint François de Sales étaient vertueux; il n'en aurait pas souffert d'autres dans sa maison; et, à l'exemple de leur maître, ils étaient doux et très-gracieux. Cela rendait l'abord de sa maison fort agréable; car la douceur, la bonté, la politesse, l'affabilité, la cordialité sont des qualités qui charment tous les hommes et apprivoisent les cœurs les plus farouches et les plus sauvages.

Il avait un de ses serviteurs, jeune homme fort aimable, de bonne mine, vertueux, pieux, gra-

cieux et d'une très-agréable conversation. Cela fut cause que plusieurs bourgeois de la ville désirèrent l'avoir pour gendre , et on lui fit diverses propositions de mariage.

Il en parla à notre saint évêque, qui lui dit : « Mon
 » cher , j'aime votre âme comme la mienne, et il
 » n'y a aucune espèce de bien que je ne vous dési-
 » sire , et que je ne voulusse vous procurer , si j'en
 » avais le moyen ; je crois que vous n'en doutez
 » pas. Il me semble que vous êtes encore trop jeune
 » pour vous marier , et que c'est avec plus d'âge et
 » de jugement qu'il faut entrer en ménage. Pensez-
 » y bien ; car quand on est embarqué , il n'est plus
 » temps de s'en repentir. Le mariage est un ordre
 » où il faut faire la profession avant le noviciat , et
 » s'il y avait un an d'épreuve comme pour la pro-
 » fession dans les monastères , il y aurait peu de
 » profès.

» Au reste , pourquoi voulez-vous me quitter ?
 » je suis vieux , je mourrai bientôt , et alors vous
 » pourrez vous établir comme il vous plaira. Je
 » vous laisserai à mon frère , qui aura soin de vous
 » placer aussi avantageusement que vous pourriez
 » l'être en acceptant les partis qui se présentent
 » maintenant . »

H disait cela les larmes aux yeux , et avec tant d'affection , que ce jeune homme, vivement ému, se jeta à ses pieds , lui protestant qu'il le servirait jusqu'à la mort.

« Mon ami , lui répondit le saint , je n'ai point

- en intention de vous demander de faire pour moi
- le sacrifice de votre liberté ; mais je vous ai donné
- un conseil d'ami , et tel que je le donnerais à un
- de mes frères , s'il était de votre âge. »

C'est qu'il traitait ses domestiques , non comme ses serviteurs , mais comme ses frères et ses enfants, agissant à leur égard comme un bon frère aîné, ou comme un père de famille.

ARTICLE HUITIÈME.

Bonté envers les animaux.

Saint François de Sales étant un jour chez l'évêque de Belley, ils furent visités par un Seigneur de haute distinction, qui avait avec lui tout son attirail de chasse. Quelques jours auparavant on avait donné à l'évêque de Belley un chevreuil vivant, et cet animal paissait dans son verger. Ce seigneur voulut faire poursuivre cet animal par ses chiens ; l'évêque ne put , à cause de sa dignité , lui refuser sa demande. Saint François de Sales fit ce qu'il put pour sauver la vie au chevreuil, mais inutilement. Le chasseur, cependant, ne put pas obtenir de lui qu'il descendît dans le verger, pour assister à cette chasse ; il se contenta de la regarder par la fenêtre de sa chambre qui donnait de ce côté.

Beaucoup de monde s'était assemblé pour prendre part à cette espèce de fête. Dès que les cors eurent commencé à sonner , les chiens se mirent à poursuivre le chevreuil avec de grands cris. La pau-

vre bête , comme si elle eût connu son libérateur , s'enfuit au pied de la fenêtre où était l'homme de Dieu , et faisait des bonds autour de la muraille. Le Saint en fut si touché, qu'il se retira la larme à l'œil, suppliant que l'on cessât , comme s'il eût demandé grâce pour un criminel. On ne voulut pas se rendre à ses instances ; et le pauvre animal fut bientôt aux abois. On le lui apporta mort ; à peine put-il le regarder ; et quand on le servit sur la table , il avait peine à en manger. « Hélas ! disait-il , ce plaisir est une image de celui des habitants de l'enfer. C'est ainsi que les démons poursuivent les pauvres âmes par leurs tentations , et les précipitent dans le péché , pour les plonger ensuite dans la mort éternelle. »

On peut voir dans l'Introduction à la vie dévote (part. 2. chap. 13.) un trait semblable de saint Anselme , à l'occasion d'un lièvre poursuivi par les chasseurs. Le saint évêque de Genève , à l'imitation de ce grand archevêque , étendait les effets de sa bonté jusqu'aux animaux ; non-seulement il ne leur faisait jamais de mal , mais il empêchait , autant qu'il pouvait , qu'on ne leur en fit. Il disait que c'était la marque d'un caractère cruel et méchant de tourmenter les animaux. Il allait jusqu'à dire qu'il y avait du péché véniel à faire du mal aux bêtes pour le seul plaisir de leur nuire , quand nous n'en retirons aucun profit.

Il assurait que la pitié pour les animaux naît d'un bon naturel , et que ceux qui sont bons à l'é-

gard des animaux , le sont à bien plus forte raison à l'égard des hommes.

CHAPITRE CINQUIÈME *.

DE LA DOUCEUR.

ARTICLE PREMIER.

De la fausse douceur.

Les paroles affectées étaient suspectes à saint François de Sales. Il assurait que les paroles de la vraie douceur sont rondes , franches , naïves , sincères , et ne laissent pourtant pas d'être tendres et pleines d'amour ; mais celles de la fausse douceur sont flatteuses et trompeuses ; elles sont mielleuses jusqu'à l'excès , et sous ce miel est caché quelquefois le venin de l'aspic. Elles ne sont pas seulement douces , mais doucereuses ; et elles entretiennent souvent les hommes dans l'aveuglement sur leurs défauts , en flattant leur vanité , au lieu de leur dire des vérités utiles.

ARTICLE SECOND.

Avantages de la véritable douceur.

Il y a des personnes d'une humeur sévère et d'un caractère vif , qui ne peuvent supporter ceux qui

* Supplément à l'Introd. à la Vie dévote , part. 3 , ch. 8.

usent d'une grande douceur. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il se soit trouvé des hommes qui aient blâmé la douceur de notre saint. Les uns l'appelaient *insensibilité*, d'autres *lâcheté* ou *faiblesse*; quelques-uns plus malins la taxaient d'*hypocrisie*. Il y en avait surtout qui soutenaient que sa clémence et sa douceur étaient cause de plusieurs désordres qui eussent été empêchés par la crainte de la sévérité. Parmi ces derniers, il s'en est trouvé qui ont fait ce reproche à l'homme de Dieu lui-même. Le Saint leur répondait tranquillement qu'il avait toujours tenu pour un oracle le sentiment de saint Antonin, qui disait que, s'il fallait être puni pour trop de sévérité ou pour trop d'indulgence, il aimait mieux l'être pour un excès d'indulgence, dans la pensée que Dieu jugerait avec miséricorde l'homme miséricordieux, et avec sévérité l'homme sévère.

C'était une des grandes maximes du Saint, et qu'on peut voir dans l'un de ses entretiens, que *bienheureux sont les cœurs pliables, car ils ne rompront jamais*. Non, certes, ils ne rompront jamais; mais tout va se rompre à leurs pieds, tout cède à la puissance invincible de leur douceur.

ARTICLE TROISIÈME.

Gravité et douceur.

Ou connaît la sentence d'un ancien poète. *L'amour et la majesté ne s'accordent jamais bien, et*

ne peuvent habiter ensemble. Le saint évêque de Genève a fait mentir cette maxime ; car il a su , à l'aide de la grâce , unir en sa personne ces deux qualités qui semblent incompatibles. Il tempérant en effet avec tant de douceur et d'affabilité les rayons d'honneur et de majesté que la grâce céleste répandait sur son visage , que vous eussiez dit que c'étoit Moïse qui voilait son front lumineux pour converser avec ses frères.

S'il avait des attraits pour se faire aimer , il n'avait pas moins de majesté pour se faire , sinon craindre , du moins respecter , mais d'un respect si rempli d'amour , que je connais des personnes qui frémissaient à son abord , non dans la crainte de lui déplaire ; car personne ne lui déplaisait , quelque grossier et déplaisant qu'il fût , mais dans la crainte de ne pas lui plaire assez.

On voyait en lui , pour ainsi dire , la douceur revêtue d'une forme humaine , et on l'aurait pris pour la douceur même , plutôt que pour un homme doué de cette qualité. Elle lui donnait un tel ascendant sur tous les cœurs , que rien ne pouvait lui résister ; et comme il condescendait aux désirs de chacun , tous aussi se rendaient à ses désirs , il faisait d'eux tout ce qu'il voulait , et il ne voulait autre chose que les attacher au service de Dieu , et les faire marcher dans les voies du salut.

ARTICLE QUATRIÈME.

Des contradictions.

Il n'y a point d'esprits plus désagréables et plus fâcheux , que ceux qui sont opiniâtres et qui aiment à contredire. Au contraire les esprits doux , condescendants , flexibles , pliables , qui cèdent aisément , font le charme de tous ceux qui les entourent.

Le saint évêque de Genève louait beaucoup l'avis de saint Louis , qui disait qu'il ne faut jamais contredire personne , à moins d'y être obligé pour éviter un péché ou un dommage notable. Ce saint roi ne disait pas cela par prudence humaine , mais par un sentiment chrétien , qui est d'éviter tout débat et toute contestation , selon le conseil de saint Paul , qui reprend sévèrement les personnes contentieuses qui aiment les disputes et les querelles.

Il y a cependant des circonstances où il faut contredire le prochain , et voici l'avis de notre saint évêque à ce sujet : « Quand il importe de contredire quelqu'un , et d'opposer son opinion à celle d'autrui , il faut user de beaucoup de douceur et de dextérité , sans vouloir violenter l'esprit des autres ; car aussi ne gagne-t-on rien en prenant les choses rudement. »

L'esprit de Dieu , cet esprit plein de douceur , se fait sentir dans un zéphyr doux et rafraîchissant , non dans le tourbillon , ni dans le vent d'orage et de tempête.

ARTICLE CINQUIÈME.

Prêts changés en donation.

Un homme du diocèse de Genève, qui n'était pas d'une condition fort relevée, vint un jour demander à saint François de Sales douze écus à emprunter ; il acquiesça à sa demande. L'emprunteur voulut lui en faire un billet. « Cela n'est pas nécessaire, » lui dit le saint évêque, je me fie assez à votre parole ; et d'ailleurs la somme n'est pas si grande, » que la perte m'en causât un grand dommage. » Ne vous gênez pas pour me la rendre, je vous assure que je ne vous la demanderai jamais. » L'emprunteur était un homme un peu glorieux. Il répondit qu'il rendrait cette somme dans un mois, et qu'il ne l'accepterait pas sans en faire son billet. Notre Saint reçut donc, pour le contenter, ce billet où il ne prenait qu'un mois de terme. Un an entier se passa, au bout duquel cet homme revint trouver le saint évêque, et sans lui faire aucune mention des douze écus, il lui demanda à en emprunter dix. Le saint le pria d'attendre un moment dans sa salle ; et étant allé chercher son billet, il le lui rendit en lui disant : « Vous ne m'en demandez que dix à emprunter, et en voilà douze que je vous donne de bon cœur. »

L'emprunteur se retira assez mécontent ; il eut même la sottise de se plaindre à diverses personnes qui, bien loin de blâmer le saint prélat, trouvèrent

qu'il avait eu grande raison d'apprendre par là à cet homme à avoir plus de reconnaissance des grâces qu'on lui faisait.

Un autre lui demanda vingt écus à emprunter et voulait également lui en faire un billet. Le Saint, qui n'était pas riche, n'avait pas toujours de telles sommes à sa disposition. Néanmoins, comme il avait le cœur très-bon, il désirait contenter cet importun. Voici le moyen qu'il prit. Il alla chercher dix écus, et étant revenu, il lui dit : « J'ai trouvé un expédient qui nous fera gagner aujourd'hui à chacun dix écus, si vous voulez me croire. »

Que faut-il faire, Monseigneur? dit aussitôt l'emprunteur, « Rien de plus facile, reprit le saint évêque, nous n'avons vous et moi qu'à ouvrir tous deux la main. Tenez, voilà dix écus que je vous donne en pur don, au lieu de vous en prêter vingt. Vous gagnerez les dix que je vous donne; et moi je regarderai les dix autres comme gagnés, si vous m'exemptez de vous les prêter. » Cet homme trouva cet expédient fort bon, et ils se séparèrent les meilleurs amis du monde.

CHAPITRE SIXIÈME *.

DE LA DOUCEUR ENVERS SOI-MÊME.

ARTICLE PREMIER.

Il faut corriger notre cœur avec douceur.

Saint François de Sales donne , dans une de ses lettres , les avis suivants :

• Il faut joindre ensemble ces deux choses : un
 • grand désir de faire exactement nos exercices de
 • piété, et de mettre en pratique nos résolutions ; et
 • un grand soin de ne point nous troubler , ni nous
 • inquiéter , ni nous étonner , s'il nous arrive d'y
 • manquer ; car le premier point a pour objet no-
 • tre fidélité qui doit toujours être entière, et croî-
 • tre d'heure en heure ; et le second a pour objet
 • notre infirmité , dont nous ne pouvons jamais
 • nous affranchir en cette vie mortelle.

• Quand il nous arrive de faillir , examinons no-
 • tre cœur , et demandons-lui s'il n'a pas toujours
 • une vive et entière résolution de servir Dieu ;
 • j'espère qu'il nous répondra que oui , et que plu-
 • tôt il souffrirait mille morts que de se désister de
 • cette résolution. Demandons-lui encore : pour-

* Supplément à l'Introd. à la Vie dévote, part. 3, chap. 9.

» quoi donc bronches-tu maintenant ? Pourquoi
 » es-tu si lâche ? Il répondra : j'ai été surpris je ne
 » sais comment , mais je suis ainsi pesant mainte-
 » nant.

» Ah ! ma chère fille , il faut lui pardonner , ce
 » n'est pas par infidélité qu'il manque , c'est par
 » infirmité ; il faut donc le corriger doucement et
 » tranquillement , et non vous courroucer et le
 » troubler davantage. *Or donc* , devons-nous lui
 » dire : *mon cœur , mon ami , au nom de Dieu*
 » *prends courage , cheminons , prenons garde à*
 » *nous , élevons nos regards à celui qui est notre*
 » *Dieu et notre secours*. Il faut être charitable à
 » l'égard de notre âme , et ne point l'accabler de
 » reproches tandis que nous voyons qu'elle n'of-
 » fense pas Dieu de propos délibéré. En agissant
 » ainsi , nous pratiquons la sainte humilité. •

ARTICLE SECOND.

Tout par amour , rien par force ,

Saint François de Sales n'aimait point les esprits absolus qui veulent que tout cède à leur empire , et qu'on leur obéisse bon gré mal gré. Il disait que ceux qui aiment à se faire craindre , craignent de se faire aimer ; il ne faisait jamais de commandement , même à ceux qui étaient sous son obéissance , que par forme de persuasion et de prières. Il aimait beaucoup ces paroles de saint Pierre : *Paissez le troupeau de Dieu , non par contrainte , mais libre-*

ment , non en vue d'un profit sordide , ni comme ayant domination sur le partage du Seigneur , mais en donnant l'exemple de toutes les vertus. Il voulait que dans le gouvernement spirituel on se comportât envers les âmes , à l'imitation de Dieu et des anges , par des inspirations , des insinuations , des instructions , des remontrances , des prières , des sollicitations ; que l'on frappât , comme l'époux céleste , à la porte des cœurs ; qu'on y entrât doucement , si la porte s'ouvrait , et que , si elle ne s'ouvrait pas , on en supportât le refus avec douceur.

Conformément à ces principes , voici l'avis qu'il donnait à sainte Chantal : « Il faut tout faire par
 • amour et rien par force ; il faut plus aimer l'o-
 • béissance que craindre la désobéissance. Je vous
 • laisse l'esprit de liberté , non celui qui exclut
 • l'obéissance , car c'est la mauvaise liberté ; mais
 • celui qui exclut la contrainte et le scrupule ou
 • empressement. Si vous aimez fort l'obéissance
 • et la soumission , je veux que , s'il vous vient
 • quelque occasion dans laquelle la justice ou la
 • charité demande que vous laissiez vos exercices
 • de piété , ce vous soit une espèce d'obéissance ,
 • et que l'amour supplée à l'exercice que vous
 • aurez manqué. »

Il recommande dans plusieurs autres lettres de mettre le cœur au large , et de se tenir en garde contre l'empressement , le trouble et l'amertume de cœur qu'il appelait la peste de la dévotion. Il disait que la dévotion est une ferveur et une promp-

titude , mais une ferveur paisible et tranquille, qui fait qu'on se hâte doucement , sachant que ce qui se fait assez bien , se fait assez tôt.

Il faisait tant de cas de l'amour divin , qu'il ne voulait pas même que sainte Chantal méditât sur la mort , le jugement et l'enfer , sans assaisonner ces méditations de quelques considérations sur l'amour de Dieu , ainsi que nous le voyons dans la même lettre : « Les méditations des quatre fins de l'homme » vous seront utiles , à condition que vous les finissiez toujours par un acte de confiance en Dieu. » Ne vous représentez jamais la mort , ni l'enfer d'un côté , que la croix ne soit de l'autre , afin qu'après vous être excitée par l'un à la crainte , vous vous excitiez par l'autre à la confiance. »

Il disait souvent qu'il fallait craindre Dieu par amour et non l'aimer par crainte. « Lorsqu'on aime » par crainte, disait-il, on met du fiel dans la nourriture , et on abreuve avec du vinaigre ; mais » lorsqu'on craint par amour, on met du sucre dans » l'absynthe et la rhubarbe. »

ARTICLE TROISIÈME.

Avis contre l'impatience et le découragement.

Saint François de Sales avait coutume de dire que la plus lâche de toutes les tentations , celle qui nous porte davantage au relâchement , c'est la tentation de découragement ; car , quand l'ennemi de salut est venu à bout de nous arrêter par la vue des

difficultés qu'il nous présente dans la vertu , il nous pousse facilement dans le précipice du vice.

Ceux qui se dépitent de se voir imparfaits ressemblent à ceux qui se meurtrissent le visage par le chagrin qu'ils ont de ne pas se voir assez beaux ; ils augmentent leur mal , au lieu de le guérir.

Notre saint évêque , pour corriger ce défaut , donnait le conseil suivant : « Ayez patience avec » tout le monde et principalement avec vous-même , » je veux dire que vous ne vous troubliez point de » vos imperfections, et que vous travailliez toujours » avec courage à vous en relever. Je suis bien aise » que vous recommenciez tous les jours ; il n'y a » point de meilleur moyen pour bien achever la vie » spirituelle que de recommencer toujours , et de » ne croire jamais avoir assez fait. »

Bien des raisons doivent nous porter à travailler à notre avancement avec douceur et sans trouble.

1° Comment reprendrons-nous les autres avec un esprit de douceur, si nous nous reprenons nous-mêmes avec dépit, chagrin et aigreur ?

2° La correction , pour être utile , doit provenir d'un esprit tranquille et en repos ; ainsi celui qui se trouble de ses imperfections n'est pas dans un état propre à se corriger.

3° L'humilité demande que nous soyons très-persuadés que nous sommes encore bien loin de la perfection , qu'à peine avons-nous commencé , et qu'il faut recommencer chaque jour.

CHAPITRE SEPTIÈME.**DE LA CORRECTION FRATERNELLE.**

ARTICLE PREMIER.

Correction faite avec douceur.

Un jeune homme outragea sa mère de paroles et même lui donna des coups ; cette mère , outrée de douleur, l'accabla de malédictions et d'imprécations. On vint raconter cela au saint évêque de Genève, qui en fut fort affligé : « Le père, dit-il, est » que cette mère ait maudit son fils ; car si elle est » prise au mot , elle aura beau maudire ses malé- » ditions , elle ne pourra pas en empêcher l'effet ; » elle sera malheureuse mère d'un plus malheureux » fils. »

On lui amena ce jeune homme , dans la pensée qu'il lui ferait une verte réprimande ; mais il lui parla avec sa douceur ordinaire ; ce qui ne fit qu'endurcir l'insolence de ce brutal, en sorte qu'il dit des injures à l'évêque, comme il en avait dit à sa mère. Notre saint versa des larmes en voyant l'endurcissement de ce misérable, et il dit que ce cœur dur et impliable ferait une mauvaise fin. En effet, ce jeune homme ayant quitté sa mère par dépit, s'enrôla, et alla à la guerre, où il finit sa vie dans un

malheureux duel, et il n'eut d'autre sépulture que celle des animaux ; on assure même que son corps fut mangé par les chiens et les loups. La mère en fut si désolée, qu'elle mourut de chagrin peu de temps après.

Or, dans le temps de la correction faite par notre saint à ce jeune homme, il arriva que quelques personnes firent des reproches à l'homme de Dieu, lui disant qu'il avait usé de trop de douceur en cette rencontre. Il leur répondit : « Que voulez-vous ? »
 « j'ai fait ce que j'ai pu pour m'armer d'une co-
 » lère qui ne péchât point. Au reste, à vous dire
 » vrai, je craignais de perdre en un quart d'heure
 » le peu de douceur que je tâche d'amasser depuis
 » vingt-deux ans goutte à goutte, comme une rosée
 » dans le vase de mon pauvre cœur. Une abeille
 » reste plusieurs mois à faire un peu de miel qu'un
 » homme avale en une bouchée.

« Et d'ailleurs de quoi sert-il de parler là où il
 » n'y a point d'auditeur ? Ce jeune homme n'était
 » pas capable de profiter de mes remontrances ;
 » car il était sans jugement, la mauvaise disposi-
 » tion de son cœur ayant perverti sa raison. Une
 » correction amère ne lui eût servi de rien, et
 » peut-être qu'elle m'aurait fait grand tort à moi-
 » même, et que j'aurais imité ceux qui se noient
 » en voulant sauver les autres. Il faut que la cha-
 » rité soit prudente et judicieuse. »

SECTION SECONDE.

Amour de la correction.

Plusieurs personnes désirent connaître si elles font des progrès dans la perfection. Mais le saint évêque de Genève, qui n'aimait pas les esprits qui réfléchissent trop sur cet objet, disait qu'il fallait marcher en ceci avec ordre et circonspection, ou, comme l'on dit communément, bride en main. Et entre les meilleures marques si l'on avance dans la voie de la perfection, une de celles dont il faisait le plus de cas, était l'amour de la correction et de la réprimande; car comme c'est un signe d'un bon estomac de digérer facilement les nourritures grossières, de même aussi c'est une marque de santé spirituelle et de vigueur intérieure, d'aimer à être averti et repris de ses défauts. En effet, lorsqu'on reçoit avec plaisir les remontrances, c'est un grand témoignage que l'on a de l'aversion pour le vice, et que les fautes que l'on commet procèdent plutôt de surprise, d'inadvertance et de fragilité, que de malice et de propos délibéré. C'est une preuve que l'on veut travailler sérieusement à se corriger. Vouloir prendre les moyens de guérir, a été pour plusieurs un acheminement à la santé.

Celui qui aime la correction montre qu'il a un désir sincère d'acquérir la vertu. Un malade qui désire la santé prend avec courage les remèdes qui lui sont ordonnés par le médecin, quelque dégoû-

tants, amers et douloureux qu'ils puissent être. Celui qui tend à la perfection dans laquelle consiste la pleine santé et la véritable sainteté de l'âme, ne trouve rien de difficile pour arriver à ce but, et il estime que les blessures d'un ami qui, comme un habile chirurgien, ne pique que pour guérir, valent mieux que les trompeuses caresses d'un flatteur.

ARTICLE TROISIÈME.

Comment il faut recevoir la correction.

Saint François de Sales, dans une de ses lettres, donne quelques avis à des religieuses de Fontevraul pour les engager à observer plus exactement le vœu de pauvreté, et il ajoute :

- Je me doute qu'il y a un empêchement à votre ré-
- formation ; c'est que peut-être ceux qui vous l'ont
- proposée ont manié la plaie un peu rudement ;
- mais voudriez-vous pour cela rejeter votre gué-
- rison ? Les chirurgiens sont quelquefois contraints
- d'agrandir la blessure pour amoindrir le mal ,
- lorsque sous une petite plaie il y a beaucoup de
- meurtrissures et de cassures ; c'est peut-être cela
- qui leur a fait porter le rasoir un peu avant dans
- le vif. Je loue leur méthode , bien que ce ne soit
- pas la mienne , surtout à l'égard des esprits no-
- bles et élevés , comme sont les vôtres. Je crois
- qu'il est mieux de leur montrer simplement le mal ,
- et de leur mettre le fer en main , afin qu'ils fassent

» eux-mêmes l'incision. Néanmoins ne laissez pas
 » pour cela de vous réformer. *J'ai coutume de dire*
 » *que nous devons recevoir le pain de correction*
 » *avec beaucoup d'estime , encore que celui qui le*
 » *porte soit désagréable et fâcheux , puisque Elie*
 » *mangeait le pain porté par les corbeaux.* Ainsi
 » nous devons aimer celui qui procure notre bien
 » et avoir pour agréables ses services , quoiqu'il
 » soit désagréable et fâcheux sous tous les autres
 » points. *Job râclait la pourriture de ses ulcères*
 » *avec une pièce de pot cassé ; c'était une dure ab-*
 » *jection , mais elle était utile. Le bon conseil doit*
 » être reçu , non-seulement quand il est confit au
 » miel , mais encore quand il est trempé dans le
 » fiel. »

ARTICLE QUATRIÈME.

De la correction fraternelle et de la condescendance.

Avoir de la condescendance , c'est s'accommoder
 à tout le monde , autant que la loi de Dieu et la
 droite raison le permettent ; c'est être comme une
 boule de cire molle , susceptible de toutes les formes
 et impressions, pourvu qu'elles soient bonnes ; c'est
 ne point chercher ses intérêts , mais les intérêts du
 prochain en Dieu , et l'intérêt de Dieu dans le pro-
 chain. La condescendance , en un mot, est la chère
 fille de la charité , et il faut bien se garder de la
 confondre avec une certaine faiblesse de caractère
 qui nous empêche de reprendre les fautes d'autrui

lorsque nous y sommes obligés ; ce ne serait pas alors faire un acte de vertu , mais au contraire participer au péché d'autrui. Il est bon de compatir aux pécheurs , mais c'est une perverse miséricorde de ne pas oser leur tendre une main secourable par une douce , mais franche remontrance. Je ne dis pas qu'il faille à tout propos reprendre les pécheurs ; car il est toujours nécessaire d'agir avec prudence. Il faut du jugement dans la réprimande , comme dans la condescendance.

Personne ne sut jamais mieux allier ces deux qualités que le saint évêque de Genève. La condescendance aux humeurs d'autrui et le support du prochain étaient ses chères vertus , et il les conseillait sans cesse à ceux qui étaient sous sa conduite. Il a dit plusieurs fois qu'on avait bien plus tôt fait de s'accommoder aux désirs d'autrui , que de vouloir plier chacun à nos humeurs et à nos opinions. On ne pouvait trouver personne plus doux et plus complaisant que lui , mais en même temps il était très-adroit et très-courageux pour corriger et pour reprendre. Il savait insinuer avec de sages ménagements la lancette qui perçait les abcès et en faisait sortir les humeurs mauvaises. Il savait aussi , après le trait du stylet , mettre un cataplasme sur la blessure. C'était là vraiment la correction miséricordieuse faite par le juste dont le prophète parle avec tant d'éloge.

CHAPITRE HUITIÈME *.

OBÉISSANCE ET CONDESCENDANCE.

ARTICLE PREMIER.

En quoi consiste la plus excellente obéissance.

L'excellence de l'obéissance ne consiste pas à suivre la volonté d'un supérieur doux et gracieux, qui commande par prières plutôt que par autorité. Mais elle consiste à plier le cou sous le joug de celui qui est rude, rigoureux, impérieux et sévère. C'était le sentiment du saint évêque de Genève. Il désirait à la vérité que ceux qui gouvernent les âmes les conduisissent en père et non en maître, plutôt par exemple que par domination, et avec la baguette fleurie d'Aaron, plutôt qu'avec le sceptre de fer, et lui-même les gouvernait de cette manière avec une douceur incomparable. Mais il voulait aussi que les supérieurs fussent prendre à propos un ton ferme, et il haïssait la tendresse que les inférieurs ont quelquefois sur eux-mêmes, et qui les rend impatients, mutins et peu endurants.

* Supplément à l'Introd. à la Vie dévote, part. 3, chap. 11.

ARTICLE SECOND.

Respect pour les supérieurs.

Quelques personnes se plaignaient à saint François de Sales de ce qu'on leur avait donné un supérieur ignorant. Ces mêmes personnes s'étaient également plaintes à lui auparavant du supérieur précédent, disant qu'il les traitait trop rudement.

« Vous me faites souvenir, leur dit-il, des grenouilles à qui Jupiter ne pouvait donner un roi qui fût à leur gré. Il faut désirer des supérieurs qui aient toutes les qualités requises à leur état ; mais il faut pourtant les supporter tels qu'ils sont. »

Quelqu'un de ceux qui se plaignaient dit qu'on avait changé leur cheval borgne contre un aveugle. Le Saint n'ayant point relevé ce propos, un autre enhardi par son silence, dit qu'on leur avait donné un âne pour un cheval. Alors il prit la parole, et représenta avec douceur que le reproche du premier, quoique peu respectueux, était plus supportable, parce que c'était un proverbe qui voulait dire qu'on leur avait donné un supérieur moins capable que l'autre. « Mais la seconde parole ; ajouta-t-il, est grossièrement injurieuse. Il ne faut jamais parler avec si peu de respect d'un supérieur, quelque misérable qu'il soit, car Dieu veut qu'on obéisse à ceux mêmes qui sont vicieux et ignorants, tant qu'ils n'ordonnent rien de contraire aux commandements de Dieu et de l'Eglise. Le

- » Seigneur qui se servit d'une ânesse pour instruire
- » le prophète Balaam, peut se servir d'un supérieur,
- » quel qu'il soit, pour nous manifester sa volonté.
- » En faisant donc ce qu'il vous commande, vous
- » agirez selon la volonté de Dieu, quoique peut-être
- » ce ne sera pas selon la vôtre. »

ARTICLE TROISIÈME.

Condescendance à la volonté du prochain.

- » Il faut, dit saint François de Sales, avoir un
- » grand courage pour acquiescer aux volontés du
- » prochain ; car elles sont souvent contraires à no-
- » tre volonté propre qui ne voudrait point être con-
- » trariée. C'est pourquoi on a pour l'ordinaire
- » beaucoup à souffrir dans la pratique de suivre les
- » volontés des autres. Il faut donc recevoir par ma-
- » nière de souffrance l'exécution de la volonté du
- » prochain, et se servir de ses contradictions jour-
- » nalières pour nous mortifier, les acceptant avec
- » amour et douceur.
- » Lorsqu'il s'agit de choses qui nous sont agréa-
- » bles, il n'est pas besoin d'exhortation pour nous
- » les faire suivre ; car très-volontiers nous obéis-
- » sons aux choses agréables ; nous allons même au
- » devant de ces volontés-là pour leur offrir nos
- » soumissions. Ce n'est pas aussi de cette sorte de
- » volonté que l'on demande s'il faut s'y soumettre ;
- » car on n'en doute point ; mais de celles qui sont
- » hors de propos, et dont nous ne connaissons pas

7 • la raison ; c'est alors que nous avons de la peine
 4 • à exercer la condescendance , nous sommes por-
 1 • tés à dire : pourquoi ferai-je plutôt la volonté
 7 • d'un autre que la mienne ? La mienne n'est-elle
 2 • pas aussi conforme à celle de Dieu en cette légère
 » occurrence que la sienne ?

• O Dieu ! c'est ici où la divine majesté veut
 • nous faire gagner le prix de la soumission ; car
 • si nous voyions toujours que l'on a raison de nous
 • commander ou de nous prier de faire telle ou
 • telle chose , nous n'aurions pas grand mérite en
 • la faisant , ni grande répugnance , parce que , sans
 • doute , notre âme acquiescerait volontiers à cela ;
 • mais quand les raisons nous sont cachées , c'est
 • alors que notre volonté répugne , que notre juge-
 • ment regimbe , et que nous ressentons de la con-
 • tradiction. Or , c'est en ces occasions qu'il faut se
 • surmonter soi-même , et se mettre à l'action avec
 » une simplicité toute enfantime sans raisonner. Il
 • faut dire : Je sais bien que la volonté de Dieu est
 • que je fasse plutôt la volonté de mon prochain
 • que la mienne , et par conséquent je me mets à
 • la pratique , sans regarder si cela me répugne ;
 • car , pour toutes ces petites choses , il faut mar-
 • cher en simplicité.

• Serait-il raisonnable de faire une heure de mé-
 • ditation pour examiner si c'est la volonté de Dieu
 • que je boive un verre de sirop quand l'on m'y
 • engage , ou que je m'en abstienne par pénitence
 • ou sobriété , et semblables petites choses qui ne

» autre chose que de se soumettre bien simplement
 » à la volonté de la supérieure ; et quoi que la fer-
 » veur lui fit désirer de faire ce que les autres fai-
 » saient, elle n'en témoignait pourtant rien ; car
 » quand on lui commandait de s'aller coucher,
 » elle y allait simplement sans réplique, étant as-
 » surée qu'elle jouissait aussi bien de la présence
 » de son époux dans son lit, par obéissance, que si
 » elle eût été au chœur avec ses sœurs et compa-
 » gnes. Or, pour faire connaître la grande paix et
 » tranquillité d'esprit qu'elle acquit en cette prati-
 » que, notre Seigneur révéla à sainte Mechtilde, sa
 » compagne, que si on le voulait trouver en cette
 » vie, il fallait le chercher premièrement au très-
 » saint sacrement de l'autel, et ensuite dans le
 » cœur de sainte Gertrude. »

CHAPITRE NEUVIÈME *.

DE LA CHASTÉTÉ.

ARTICLE PREMIER.

Chasteté du cœur.

Saint François de Sales disait que la chasteté du cœur est la racine de l'arbre, et que la chasteté du

* Supplément à l'*Introd. à la Vie dévote*, part. 3, ch. 12.

• n'est pas cet amour-là que nous devons conten-
 • ter ni écouter , mais seulement l'amour envers
 • notre Sauveur , qui demande de nous une sainte
 • imitation de la parfaite obéissance qu'il rendit
 • non-seulement à la très-juste et très-bonne vo-
 • lonté de son Père , mais aussi à celle de ses pa-
 • rents , et , qui plus est , de ses ennemis , qui sans
 • doute-suivirent leurs passions dans les souffran-
 • ces qu'ils lui firent endurer , et cependant le bon
 • Jésus ne laissa pas de s'y soumettre doucement .
 • humblement et amoureuxment . Par là nous ver-
 • rons assez que la maxime de notre Seigneur , qui
 • ordonne que l'on prenne sa croix , doit être en-
 • tendue de recevoir de ce bon cœur les contradic-
 • tions qui nous sont faites par la sainte obéissance ,
 • tant celles qui sont dures et pesantes , que celles
 • qui sont légères et de peu d'importance .

• Je vais vous donner encore un exemple admi-
 • rable pour vous faire comprendre la valeur de
 • ces petites croix , c'est-à-dire de l'obéissance .
 • condescendance et souplesse à suivre la volonté
 • de chacun , mais spécialement des supérieurs .
 • Sainte Gertrude était religieuse dans un monas-
 • tère où il y avait une supérieure qui connaissait
 • fort bien que cette sainte était d'une complexion
 • faible et délicate . C'est pourquoi elle la traitait
 • plus délicatement que les autres religieuses , ne
 • lui laissant pas faire les austérités que faisaient
 • les autres . Que pensez-vous donc que fit la bien-
 • heureuse Gertrude pour devenir sainte ? Rien

lonté à celle de Dieu , et de nous faire voir Dieu en toutes choses.

ARTICLE SECOND.

Chasteté des yeux.

On parlait un jour, devant saint François de Sales d'une dame de son pays et sa parente , et comme on disait que c'était la plus belle femme de la contrée , il se tourna vers l'évêque de Belley et lui dit : « Je l'ai déjà oui dire à plusieurs personnes. » *Vous la voyez fort souvent* , lui répondit-il ; *elle est votre parente assez proche ; en parlez-vous ainsi sur le rapport des autres ?* Le saint lui répliqua : « Il est vrai que je l'ai vue souvent et que je lui ai » parlé plusieurs fois , mais je ne l'ai pas encore » regardée. » *Mon père* , lui dit l'évêque de Belley , *comment faut-il faire pour voir les gens sans les regarder ?* L'homme de Dieu lui répondit : « Je » vous ai vu et regardé , mais cette parente est » d'un sexe qu'il faut voir sans le regarder ; il faut » le voir superficiellement , et en général pour » distinguer que c'est une femme à qui l'on parle , » et non un homme ; mais il faut se tenir sur ses » gardes pour ne pas le regarder fixement et d'un » regard arrêté et fort discernant. »

Voici encore un autre trait du saint évêque de Genève. On lui parlait d'une jeune personne qu'un seigneur de haute distinction avait épousée à cause de sa beauté.

« J'ai oui dire, dit-il, qu'elle était fort spécieuse. »
 L'évêque de Belley lui répartit : *Dites, mon père, que vous ne l'avez jamais regardée.* « Non, reprit-il en souriant, je ne me souviens point de l'avoir jamais vue. » *Mais pourquoi,* lui répliqua l'évêque de Belley, *avez-vous employé l'expression de spécieuse? Je ne sais pas si cette expression est savoyarde, mais je sais bien qu'elle n'est pas trop française.* « Elle n'est, lui répondit-il, ni savoyarde, ni française; mais elle est fort ecclésiastique, c'est-à-dire conforme au langage de l'Eglise, qui est le latin. » *Faut-il donc,* reprit l'évêque de Belley, *que les prêtres écorchent ainsi la langue latine?* « Non, lui dit le Saint, mais quand ils parlent de ce sexe, il me semble que les expressions de beau, de belle, de beautés, ne sont pas convenables dans leur bouche, parce qu'elles marquent en quelque façon le jugement de leurs yeux, et qu'il est à propos de leur substituer des termes plus modestes et moins ordinaires. »

CHAPITRE DIXIÈME.

DE LA-MODESTIE.

ARTICLE PREMIER.

Soin de régler l'intérieur et l'extérieur.

« Saint François de Sales recommandait souvent de bien régler l'intérieur et l'extérieur, parce que, du bon accord de ces deux parties de l'homme, résulte l'harmonie de la perfection ; car, quoique la principale gloire de la fille du roi, c'est-à-dire de l'âme en état de grâce, soit intérieure, néanmoins les franges d'or qui sont à sa robe, c'est-à-dire son extérieur, ne laissent pas de reluire dans une agréable variété de diverses sortes de vertus.

Notre saint évêque voulait que l'extérieur bien réglé procédât d'un intérieur bien ordonné, afin que la cause ne fût pas moins excellente que son effet ; car c'est de la racine que doit sortir toute la beauté des fleurs et des feuilles, et toute la bonté des fruits. Il voulait que l'intérieur fût naître l'extérieur, et ensuite que l'extérieur nourrit et conservât l'intérieur. Il se servait, pour exprimer cela, de la comparaison du feu qui forme la cendre, et ensuite la cendre entretient et conserve le feu. Il disait que, quoique la part de Marie, qui est toute

intérieure, soit très-bonne, celle de Marthe, qui s'occupe de l'extérieur a aussi une particulière bonté, surtout si on évite l'empressement, et il ajoutait que lorsque ces deux sœurs sont de bonne intelligence au service de Jésus-Christ, tout est en paix dans le ménage, et l'âme dévote offre au Seigneur un festin délicieux.

Il faut remarquer que, comme on juge par la bonté du visage de la santé et des dispositions intérieures du corps, ainsi nos actions extérieures ont tant de correspondance avec le règlement de notre intérieur, que la modestie qui y règne et la bonne édification qu'elles donnent, fait connaître la sainteté intérieure d'où elles procèdent, comme on connaît l'arbre par les fruits.

ARTICLE SECOND.

Nécessité de la modestie.

Le saint évêque de Genève, dont toutes les actions étaient des fruits d'honneur et d'honnêteté, avait un tel zèle pour la pureté, qu'il ne pouvait souffrir la moindre action, ni le plus petit geste, même inconsidéré, qui pût en ternir le lustre et l'éclat. Il l'appelait ordinairement la belle et blanche vertu de l'âme et du corps, et il faisait remarquer que la profession de cette vertu s'appelle honneur par excellence, et que le moindre écart, je ne dis pas seulement malicieux et délibéré, mais même volage et léger, suffit pour apporter du déchet à la pureté.

Il expliquait cela par deux excellentes comparaisons. La première, tirée de la glace d'un miroir : Quelque unie, claire et polie que soit cette glace, la moindre haleine suffit pour la rendre si terne, qu'elle ne sera plus capable de former aucune représentation. De même il y a des personnes chastes qui jouissent d'une grande réputation, selon cette parole du sage : *Oh ! que la réputation d'une personne chaste est belle et éclatante !* Mais si ces personnes se permettent seulement un geste ou une œillade inconsidérée, cela suffit pour donner lieu aux langues médisantes de ternir l'éclat de leur réputation.

Il tirait la seconde comparaison d'une fleur de lis, c'est le symbole de la pureté : Cette fleur conserve sa blancheur et sa beauté parmi les épines. Tant qu'elle demeure sur sa tige et qu'on ne la manie point, son odeur est fort agréable, et sa forme brillante plaît à l'œil. Mais aussitôt qu'elle est arrachée de sa tige, l'odeur en est si forte qu'elle fait mal à la tête, et elle perd bientôt sa blancheur et sa beauté.

ARTICLE TROISIÈME.

Exacte modestie qu'on doit observer en se couchant.

Saint François de Sales recommandait d'observer soigneusement la modestie en se mettant au lit. « La modestie, dit-il, ne nous assujettit pas seulement pour un temps, mais toujours et en tout

» lieu , aussi bien étant seul qu'étant en compa-
 » gnie et même dans notre lit. Un grand saint
 » écrivait à un de ses disciples de se coucher mo-
 » destement en la présence de Dieu , de même que
 » l'aurait fait celui à qui notre Seigneur aurait, pen-
 » dant sa vie , commandé de se coucher en sa pré-
 » sence ; car , disait-il , quoique vous ne le voyiez
 » et ne l'entendiez pas , le commandement qu'il
 » vous en fait n'a pas moins lieu que si vous le
 » voyiez , parce qu'en effet il vous est présent et
 » vous garde pendant que vous dormez. O mon
 » Dieu ! combien nous coucherions-nous modes-
 » tement, si nous vous voyions ! Nous croiserions
 » sans doute nos bras sur notre poitrine avec une
 » grande dévotion. »

Quelques serviteurs de Dieu , pour s'exciter à
 cette modestie , ont coutume de réciter , en se met-
 tant au lit , ces paroles : *Je dors , mais mon époux
 qui est dans mon cœur veille sur moi. Gardez-moi ,
 Seigneur , comme la prunelle de votre œil , pro-
 tégez-moi à l'ombre de vos ailes. Environnez-moi
 de votre vérité comme d'un bouclier et préservez-
 moi des craintes nocturnes. Je dormirai et je me
 reposerai en paix dans le sein du Seigneur , parce
 qu'il m'a établi dans une confiance spéciale en sa
 bonté.*

CHAPITRE ONZIÈME *.

DE LA PAUVRETÉ ET DES RICHESSES.

ARTICLE PREMIER.

Pauvreté d'esprit.

Saint François de Sales faisait consister la pauvreté d'esprit en trois qualités, savoir : la simplicité, l'humilité et la véritable pauvreté.

1° La simplicité est une pauvreté d'esprit ; car la pauvreté est une privation des choses superflues, et la simplicité consiste dans l'unité de regard en Dieu et elle rapporte tout à Dieu, comme au seul objet que notre cœur envisage.

2° L'humilité ; car ainsi que le pauvre se regarde comme un homme dénué des biens de la terre, de même le véritable humble se regarde comme dénué de tout ce qui peut mériter l'estime, et il ne voit personne sur la terre auquel il ne se croie inférieur en mérite.

3° Quant à la pauvreté, le saint évêque la distinguait en trois classes : la première est la pauvreté affective et non effective, qui se pratique au milieu des plus grandes richesses. C'est ainsi qu'A-

* Supplément à l'*Introd. à la Vie dévote*, part. 3, ch. 14, 15 et 16.

braham , David , saint Louis et plusieurs autres grands saints , étaient pauvres d'affection , quoiqu'ils possédassent de grands biens , parce qu'ils étaient prêts à recevoir la pauvreté avec soumission , louange et actions de grâces. Job montra bien cette disposition d'esprit , lorsqu'étant privé de tout ce qu'il possédait , il s'écria : *Le Seigneur m'avait tout donné , le Seigneur m'a tout ôté , que son saint nom soit béni !*

La seconde espèce de pauvreté est la pauvreté effective et non affective. Elle existe dans ceux qui sont pauvres en effet , mais à regret , et qui ont la passion des richesses , dont ils ne sont pas moins tourmentés que de la disette à laquelle ils sont réduits , en sorte qu'ils sont doublement malheureux ; et si cette passion les domine jusqu'à les mettre dans la disposition de commettre des péchés mortels pour la satisfaire , leur vie est une espèce d'enfer anticipé , qui est le prélude de l'enfer éternel où ils aboutiront , s'ils ne se convertissent ; en sorte qu'il faut dire d'eux le revers de la béatitude dont nous parlons ; car , comme bienheureux sont les pauvres d'esprit , parce que le royaume des cieux est à eux , de même malheureux sont les riches d'esprit , parce que le royaume des enfers leur appartient.

La troisième espèce est la pauvreté effective et affective ; elle peut être pratiquée de deux manières. Premièrement , lorsque Dieu nous met dans un état de pauvreté , soit par notre naissance , soit par des

revers et que nous y acquiesçons de bon cœur, bénissant Dieu de nous y avoir mis par sa providence. Cet acquiescement nous rend en quelque sorte des pauvres volontaires, puisque notre volonté nous soumet à celle de Dieu, qui nous a placés de sa propre main dans cette condition et en a fait le choix pour nous.

La seconde manière de pratiquer ce genre de pauvreté a lieu lorsque, selon le conseil de l'Évangile, nous renonçons à tout ce que nous possédons; et nous suivons Jésus-Christ, c'est-à-dire nous marchons à l'imitation et à la suite du Sauveur dans la route de la pauvreté où il a volontairement cheminé pour l'amour de nous, jusqu'à la mort.

ARTICLE SECOND.

Bague précieuse perdue et retrouvée.

On ne saurait exprimer les fruits que saint François de Sales recueillit à Paris, en 1610, tant par ses sermons, que par l'exemple de sa sainte vie. La cour même, que les grands exemples éblouissent ordinairement plus qu'ils ne l'édifient, en fut touchée, et toute jeune qu'était Christine de France, qui épousa cette année le prince de Piémont, elle l'eut en telle vénération qu'elle le désira pour son grand aumônier, sans qu'il y pensât en aucune manière; car il avait naturellement une très-forte aversion de la vie de la cour et un grand attachement à la résidence dans son diocèse. Néanmoins, cette charge

lui fut présentée d'une manière si gracieuse, et on le pressa si vivement de l'accepter , qu'il fut contraint l'y acquiescer, sous la condition cependant qu'elle ne préjudicierait en rien à ses devoirs d'évêque , ni à sa résidence à Anneci.

La bienséance de son nouvel office l'obligea d'accompagner Christine de France jusqu'en Piémont , où , après avoir demeuré quelques jours , il demanda de retourner dans son diocèse , laissant en sa place son frère Jean-François de Sales. Cette permission, qui ne pouvait être refusée, lui fut accordée au grand regret de toute la cour , qui avait les yeux sur lui comme sur un vrai serviteur de Dieu. La princesse Christine lui fit quelques présents , et lui donna entre autres une bague où était enchâssé un diamant de grand prix.

Comme il traversait à cheval les montagnes des Alpes , il arriva que tirant une fois son gant , cette bague s'échappa de son doigt et tomba à terre sans qu'il s'en aperçût. Lorsqu'il fut arrivé à l'hôtellerie , il reconnut qu'il l'avait perdue ; il ne s'émut point de cette perte ; au contraire, il en bénit Dieu pour deux raisons : 1° parce qu'il aurait pu être tenté de s'attacher , par quelque affection , à un si précieux bijou ; 2° parce qu'elle serait peut-être ramassée par quelque pauvre, dont elle ferait la fortune , et qui , par ce moyen , pourrait vivre à son aise le reste de ses jours.

Ce fut effectivement un pauvre qui la trouva , mais il en chercha le propriétaire. Il la fit voir

dans un village voisin où l'on avait eu connaissance de la perte faite par le saint évêque. Elle fut recon nue et lui fut rapportée lorsqu'il y pensait le moins ; il fit donner une récompense considérable à celui qui l'avait trouvée et à celui qui l'avait rapportée.

ARTICLE TROISIÈME.

Conseil demandé à saint François de Sales par un homme riche.

Pendant que saint François de Sales était à Paris, en l'an 1619, un homme fort riche vint le consulter. Il commença en ces termes : « Je crains beaucoup de ne pas faire mon salut ; c'est pourquoi je suis venu vous trouver, afin que vous me mettiez, s'il vous plait, dans la bonne voie. » Le saint évêque lui demanda la cause de cette crainte. Il répondit : « Ma crainte vient de ce que je suis trop riche, et vous savez que l'Écriture sainte dit qu'il est plus aisé à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. »

Notre saint lui demanda alors s'il possédait quelque bien mal acquis. « Non, lui répondit-il, mes ancêtres, qui étaient des gens de bien, ne m'ont rien laissé de cette nature ; et ce que j'ai de plus, je l'ai amassé de mon épargne et de mon travail. »

« Quel usage faites-vous de vos richesses ? » dit alors l'homme de Dieu. « Je m'entretiens, lui répondit-il, selon ma qualité ; mais je crains de ne pas donner assez aux pauvres. » — Avez-vous des

enfants? lui demanda encore le saint. — Oui, répondit-il, mais ils sont tous bien pourvus et peuvent aisément se passer de moi. — « Vous êtes, répondit l'homme de Dieu, le premier homme que j'aie rencontré qui se plaigne de l'abondance de ses biens; la plupart n'en ont jamais assez. »

Il lui donna ensuite des avis que cet homme reçut avec beaucoup de docilité, et il lui fut aisé de remettre cette âme en paix. Cet homme avait eu autrefois de grands emplois dans le monde, dont il s'était très-bien acquitté; mais il avait ensuite renoncé à toutes ces charges pour ne s'occuper que des exercices de piété et de miséricorde. Il était toujours dans les églises, ou dans les hôpitaux, ou dans les maisons des pauvres honteux, et il employait plus de la moitié de son revenu au soulagement des pauvres. Par son testament, outre quantité de legs pieux, il donna à l'Hôtel-Dieu une portion égale à celle d'un de ses enfants. Enfin, il couronna une vie si charitable par une très-heureuse mort.

ARTICLE QUATRIÈME.

§ I.

Avantages de se contenter de peu.

Saint François de Sales laissait le revenu de son patrimoine à ses frères. Il n'avait donc à dépenser que le revenu de son évêché, qui était fort modique. Il n'excluait cependant point de son service, ni les

tapisseries , ni les services d'argent , ni les beaux meubles ; spécialement ceux qui regardaient le service de l'autel ; car l'ornement et l'embellissement de la maison de Dieu lui était fort à cœur.

L'évêque de Belley lui témoigna un jour son étonnement de ce qu'il faisait tant de dépenses , ayant si peu de revenus. Le saint lui répondit : « C'est » Dieu qui multiplie les cinq pains. » Il ajouta : « Les richesses sont de vraies épines , selon la pa- » rable de l'Évangile ; elles piquent de mille pei- » nes pour les acquérir , de mille soucis pour les » conserver , de mille soins pour les dépenser. Au » reste , nous n'en sommes que les fermiers et les » économes , principalement si ce sont des biens » ecclésiastiques qui sont le patrimoine des pau- » vres. L'important est d'agir en dispensateurs fi- » dèles.

• J'ai peu , et si j'avais davantage , je serais » en peine de ce que j'en ferais. Celui qui a plus » d'argent à manier , a plus de comptes à rendre à » Dieu. Il faut user des choses de ce monde comme » n'en usant pas , avoir des biens comme n'en » ayant pas , et se servir des choses de la terre comme » les chiens boivent l'eau du Nil , en courant et sans » s'y arrêter , de peur d'être avalés par les croco- » diles. Celui qui amasse des biens devient souvent » comme ces géants de la fable , qui furent enseve- » lis sous les montagnes qu'ils avaient entassées. » Vous rappelez-vous ce malheureux riche dont » il est parlé dans l'Évangile , qui était sans souci

» pour l'avenir , parce qu'il avait recueilli de quoi
 » vivre pendant plusieurs années , et qui la même
 » nuit entendit une voix céleste qui lui dit : *In-*
 » *sensé ! tu mourras cette nuit , et pour qui sera*
 » *tout ce que tu as amassé ?* »

D'autrefois , saint François de Sales disait , lors-
 qu'on le plaignait du peu de revenus qu'il avait pour
 soutenir sa dignité : « Eh ! qu'avaient les apôtres
 » pour appuyer la leur qui était bien plus grande
 » que la mienne ? Combien y a-t-il d'honnêtes gens
 » qui n'ont pas tant que moi ! Il est vrai que l'évê-
 » que doit faire des aumônes et exercer l'hospita-
 » lité , mais cela suppose qu'il ait de quoi fournir
 » à ces deux devoirs ; car , dans le cas où il serait à
 » l'étroit et n'aurait justement que ce qu'il lui faut
 » pour vivre , il suffit qu'il ait le désir de pratiquer
 » ces vertus ; et pourvu que ce désir soit sincère
 » et véritable , Dieu , qui est riche en miséricorde ,
 » lui tiendra compte de sa bonne volonté.

» Ayant honnêtement de quoi nous nourrir et
 » nous vêtir , ne devons-nous pas être content ?
 » Ce qui est de plus n'est que souci et superfluité.
 » Une telle pauvreté est préférable aux richesses
 » qui s'amassent avec peine , se conservent avec
 » sollicitude , et se perdent avec douleur. »

§ II.

Suite des avantages de se contenter de peu.

Saint François de Sales disait encore : « J'aime
 » bien la pauvreté ; car qui n'aimerait celle que

» notre Seigneur a tant chérie et qui a été sa fidèle
 » compagne pendant toute sa vie? Mais, à dire
 » vrai, je ne la connais pas trop bien, car je ne
 » l'ai jamais vue de bien près, et je n'en parle
 » qu'à vue de pays.

» Dieu m'a été si bon qu'il ma donné ce que
 » désirait Salomon, un état médiocre entre les be-
 » soins de la pauvreté et l'abondance des riches-
 » ses. Cet état est fort désirable, parce que dans les
 » grandes richesses et la grande pauvreté, se ca-
 » chent de grandes tentations.

» Nous avons, disait-il aussi, un exemple ad-
 » mirable de la pauvreté joyeuse dans les premiers
 » chrétiens, qui supportaient gaiement qu'on leur
 » enlevât leurs biens pour la cause de Jésus-
 » Christ.

» De même que c'est un bon remède contre
 » l'ambition de considérer ceux qui sont au-des-
 » sous de nous et non ceux qui sont au-dessus;
 » de même c'est un bon remède contre l'avarice de
 » penser à ceux qui sont plus pauvres que nous
 » et non à ceux qui sont plus riches. D'ordinaire,
 » nous ne sommes pauvres que comparativement
 » et non positivement. Si nous ne voulons que ce
 » qui est nécessaire, nous ne serons presque jamais
 » pauvres; si nous voulons tout ce que la passion
 » demande, nous ne serons jamais riches. Le se-
 » cret, pour s'enrichir en peu de temps et a peu de
 » frais, n'est pas d'entasser des biens, mais de
 » modérer nos désirs. Il faut imiter les sculpteurs,

» qui font leurs ouvrages par soustraction , et non
 » les peintres qui font les leurs par addition. »

Voici encore ce qu'écrivait notre Saint à une personne dévote, sur le grand avantage de savoir se contenter de peu : « Dieu soit loué de ce que vous vous
 » contentez du bien suffisant qu'il vous a donné,
 » continuez bien à lui en rendre grâces, car c'est la
 » vraie béatitude de cette vie temporelle de se
 » contenter de ce qui suffit ; et celui qui ne se con-
 » tentera pas de cela , ne se contentera jamais de
 » rien ; car rien ne suffira jamais à celui à qui le
 » suffisant ne suffit pas. »

ARTICLE CINQUIÈME.

Vivre de ménage.

M. Rolland, qui était l'économe de saint François de Sales, se plaignait quelquefois qu'il n'avait plus d'argent. « De quoi vous fâchez-vous, lui répon-
 » dait le saint évêque ; nous sommes par là plus
 » conformes à notre maître, qui n'avait pas où
 » mettre sa tête à couvert ; nous sommes encore
 » bien éloignés d'être réduits à cette extrémité. »

— Mais où prendrons-nous de l'argent, disait l'économe ? « Mon fils, répondait-il, il faut vivre de
 » ménage. » — Vraiment, il est bien temps de ménager, lui disait l'autre, quand il n'y a plus rien.
 « Vous ne me comprenez pas, reprenait l'homme
 » de Dieu, je veux dire qu'il faut vendre ou enga-
 » ger quelques pièces de notre ménage, c'est-à-

- dire, quelqu'un de nos meubles pour acheter de
- quoi nous nourrir. Cela, monsieur Rolland,
- n'est-ce pas vivre de ménage ? •

ARTICLE SIXIÈME.

Savoir supporter l'abondance et la disette.

Saint François de Sales aimait beaucoup cette parole de l'Apôtre : *Je sais vivre dans l'abondance et souffrir la disette*. Il assurait que la pratique du second point était beaucoup plus aisée que celle du premier. Mille seulement tombent à la gauche de l'adversité ; mais dix mille à la droite de la prospérité. La richesse est une source de vices et de péchés beaucoup plus dangereuse que la pauvreté et la nécessité. La disette humilie, mais la richesse enorgueillit, et ceux qui sont riches tombent aisément dans les pièges du démon ; c'est ce qui a fait dire à un ancien que l'adversité était la mère et la nourrice de la vertu, mais que la prospérité en était la marâtre.

Savoir garder la modération parmi les richesses, est comparé par un autre ancien au buisson qui brûlait sans se consumer, et à la fournaise de Babylone d'où les trois Hébreux sortirent sans aucune blessure. L'Apôtre recommande spécialement aux riches de se tenir en garde contre l'orgueil.

Conservé une parfaite égalité d'âme dans l'abondance et dans la disette est un signe évident que l'on ne regarde que Dieu dans la pauvreté et dans

les richesses , puisque les dures pointes de la pauvreté n'inspirent point de murmures , et que les avantages de la prospérité ne causent point d'enflure. Quiconque peut baiser avec égalité d'esprit l'une et l'autre main de Dieu , a rencontré le haut point de la vie spirituelle et de la perfection chrétienne.

CHAPITRE DOUZIÈME*.

DE LA MORTIFICATION.

ARTICLE PREMIER.

Utilité des mortifications qui ne sont pas de notre choix.

Il faut bien faire attention que les mortifications qui nous viennent du dehors , soit de la part de Dieu , soit de la part des hommes par la permission de Dieu , sont toujours beaucoup plus excellentes que celles qui procèdent de notre choix et qui sont filles de notre volonté.

Cependant plusieurs se trompent en cela ; ils sont ardents à embrasser des mortifications que leur inclination leur suggère , et qui , quoique pénibles en apparence , leur donnent moins de peine , parce qu'en les faisant , ils font leur propre volonté et

* Supplément à l'Introduction à la Vie dévote, part. 3, ch. 23.

suivent leur penchant. Mais quand il leur en arrive de dehors, elles leur semblent insupportables, quelque légères qu'elles soient.

Un homme, par exemple, sera fort enclin à se donner la discipline, à porter la haire et à jeûner, et il sera en même temps si jaloux de sa réputation, que la moindre raillerie, la plus légère médisance le mettra hors de lui, troublera son repos et le portera à des extrémités déplorables.

Un autre pratiquera aussi avec ardeur la pénitence extérieure, et s'il vient à perdre un procès ou à souffrir quelque autre dommage considérable dans ses biens, il en sera extrêmement troublé, et il en fera des plaintes sans mesure.

De tels hommes ne considèrent point que c'est la main de Dieu qui donne et qui ôte la réputation et les biens terrestres; que c'est lui qui mortifie et qui vivifie, qui relève et qui rabaisse comme il lui plaît.

Ces gens veulent servir Dieu, non selon sa volonté, mais selon la leur, à leur mode et non à la sienne. Cela est-il juste? Et Dieu n'a-t-il pas le droit de faire de ce qui lui appartient tout ce qu'il lui plaît? Pour instruire une âme sur ce genre de défaut, le saint évêque de Genève lui écrivit :

« Baisez souvent de cœur les croix que notre
 » Seigneur lui-même vous a mises sur les bras.
 » Ne regardez point si elles sont d'un bois précieux ou odorant; elles méritent davantage le
 » nom de croix quand elles sont d'un bois abject,
 » vil et infect. Je vous assure que cette pensée

» me vient toujours à l'esprit, et que je ne sais que
 » ce refrain, qui est sans doute celui du cantique de
 » l'Agneau ; il est un peu triste , mais il est harmo-
 » nieux et beau : *Mon Père , qu'il soit fait , non*
 » *comme je veux , mais comme vous voulez !*

» Madeleine cherche notre Seigneur quand elle
 » l'avait sous les yeux , elle le demande à lui-mê-
 » me ; elle ne le voyait pas dans la forme qu'elle le
 » voulait ; c'est pourquoi elle n'était pas satisfaite
 » de le voir ainsi , elle le cherchait pour le trouver
 » autrement ; elle le voulait voir en son habit de
 » gloire et non dans un vil habit de jardinier.
 » Néanmoins , enfin , elle connut que c'était lui ,
 » quand il lui dit : *Marie*.

» Voyez-vous , c'est notre Seigneur en habit de
 » jardinier que vous rencontrez tous les jours çà et
 » là , dans les mortifications ordinaires qui se pré-
 » sentent à vous. Vous voudriez bien qu'il vous
 » offrît d'autres mortifications plus belles ; ô Dieu !
 » les plus belles ne sont pas les meilleures ! Imagi-
 » nez qu'il vous dit : *Marie , Marie , avant que vous*
 » *me voyiez dans ma gloire , je veux planter dans*
 » *votre jardin beaucoup de fleurs petites et basses ,*
 » *mais qui sont à mon gré ; c'est pourquoi je suis*
 » *ainsi vêtu*. Qu'à jamais nos cœurs soient unis au
 » sien , et nos volontés à son bon plaisir !

L'homme de Dieu ne voulait pas non plus que
 l'on se plaignît lorsque Dieu nous mettait dans un
 état où nous ne pouvions pas pratiquer les mortifi-
 cations corporelles. Voici ce qu'il écrivit sur ce su-

jet à une personne que les maladies avaient fort abattue , et qui se plaignait de ne pouvoir plus pratiquer les mêmes austérités qu'auparavant :

« Puisque vous ne pouvez plus exercer sur votre
 » corps aucune mortification , ni aucune rigueur
 » de pénitence , et qu'il n'est point expédient que
 » vous y pensiez , tenez votre cœur bien en ordre
 » en présence de son Sauveur ; et autant qu'il vous
 » sera possible , faites , pour plaire à Dieu , tout ce
 » que vous ferez ; souffrez dans la même inten-
 » tion tout ce que vous aurez à souffrir , selon la
 » condition de cette vie ; car , ainsi , Dieu vous pos-
 » sèdera tout entière , et vous fera la grâce de le
 » posséder un jour éternellement. »

ARTICLE SECOND.

§ I.

Prudence par rapport aux mortifications extérieures.

L'évêque de Belley était allé à Anneci passer quelques jours auprès de saint François de Sales. Or , il arriva qu'un vendredi soir l'homme de Dieu vint dans la chambre de son hôte pour l'avertir que le souper était prêt. « Souper ! lui répondit l'évêque de Belley , je ne soupe pas aujourd'hui. C'est bien le moins de jeûner une fois par semaine. » Le saint évêque se retira , voulant le laisser en pleine liberté ; il commanda qu'on lui apportât sa collation dans sa chambre , et alla souper avec les aumôniers

de l'évêque de Belley , et avec les personnes de sa maison qui avaient coutume de manger à sa table.

Les aumôniers dirent à saint François de Sales que leur évêque était tellement exact et ponctuel dans ses exercices de piété , soit pour l'oraison , soit pour le jeûne , et autres semblables , qu'il n'en rabattait rien , quels que fussent ceux qui venaient le visiter. Il se mettait à la vérité à table avec les autres les jours de jeûne , mais il ne mangeait que ce qui pouvait convenir au jeûne.

Quelques jours après notre Saint s'entretenant avec lui , l'avertit que la condescendance était fille de la charité , aussi bien que le jeûne , et qu'il ne fallait faire aucune difficulté de préférer la condescendance et l'hospitalité au jeûne. « Voyez-vous , » ajouta-t-il , il ne faut pas être si attaché aux » exercices de piété , même les plus pieux , que » l'on ne puisse quelquefois les interrompre ; autrement , sous prétexte de fermeté d'esprit et de » fidélité , il se glisse un certain amour-propre qui » fait que l'on quitte la fin pour le moyen ; car , au » lieu de s'arrêter à Dieu , on s'attache au moyen » qui conduit à Dieu. Un jeûne de vendredi interrompu en cacherait plusieurs autres. Dieu aime » à être servi , adoré et prié en secret. Le jeûne du » vendredi peut être renvoyé au samedi ou à un » jour de la semaine suivante. Et si cela ne se peut , » on est libre d'omettre ce jeûne , et il est bien remplacé par la vertu de condescendance. J'excepte » pourtant le cas du vœu , car en cela il faut être.

» fidèle jusqu'à la mort, sans s'embarrasser de ce
» que diront les hommes. »

Un autre jour le saint évêque lui demanda si le jeûne était pour lui une mortification fort pénible. Il lui répondit qu'il n'avait presque jamais appétit, et que quand il se mettait à table c'était presque toujours sans envie de manger, en sorte qu'il éprouvait d'ordinaire la vérité du proverbe qui dit que l'appétit vient en mangeant. Alors notre Saint lui répliqua : « Ne jeûnez donc guère. » « Eh ! quoi, mon père, reprit l'évêque de Belley ; cette espèce de mortification n'est-elle pas fort recommandée dans l'Écriture sainte ? »

« Elle est, dit l'homme de Dieu, recommandée
» à ceux qui ont meilleur appétit que vous. Faites
» quelque autre bonne œuvre, et mortifiez votre
» corps par quelque autre exercice. » « Je ne suis
pas assez robuste, lui dit l'évêque de Belley, pour
supporter de grandes austérités corporelles. » « La
» plus grande de toutes, reprit le saint évê-
» que, celle qui exige le plus de force et de santé,
» est le jeûne ; car c'est elle qui met la cognée à
» la racine de l'arbre ; les autres ne font que l'é-
» fleurir, l'égratigner, ou en tailler les branches. »

On voit par ces paroles combien notre Saint voulait que l'on usât de prudence relativement au jeûne. Il aimait qu'on fît au corps un traitement judicieux, parce que, disait-il, Dieu veut être honoré avec jugement. Il ajoutait que l'on peut toujours diminuer les forces du corps facilement ; mais

qu'on ne peut pas les réparer avec autant de facilité quand elles sont affaiblies. L'esprit doit traiter le corps comme son enfant , le corriger sans l'assommer.

§ II.

Suite de la prudence par rapport aux mortifications extérieures.

Des trois premières filles qui se présentèrent pour entrer dans la maison de la Visitation que l'évêque de Belley établit dans sa ville épiscopale , il y en eut une qui sortit avant de prendre l'habit de novice , ne pouvant s'imaginer que ce fût un Ordre de religieuses, parce que, disait-elle, elle n'y voyait pas assez d'austérités corporelles ; et dans la suite elle eut tout le loisir de se désabuser et de se repentir.

Nous voyons par les lettres de saint François de Sales , qu'elle n'est pas la seule qui ait éprouvé ce genre de tentation. Voici comment il écrivait à une novice qui était dans ce cas :

« Peu importe au démon que vous déchiriez votre corps , pourvu que vous fassiez toujours votre propre volonté ; il ne craint pas l'austérité , mais l'obéissance. Quelle plus grande austérité peut-il y avoir que de tenir sa volonté sujette et continuellement obéissante ? Demeurez en paix ; vous avez de l'affection pour les pénitences volontaires , si toutefois on doit nommer pénitences les œuvres de l'amour-propre. Quand vous prîtes l'habit , après plusieurs prières et beau-

» coup de réflexions , il fut trouvé bon que vous
 » entrassiez dans l'école de l'obéissance et du re-
 » noncement à votre propre volonté , plutôt que
 » de demeurer abandonnée à votre propre juge-
 » ment et à vous-même. Ne vous laissez donc point
 » ébranler ; mais demeurez où notre Seigneur vous
 » a mise. Il est vrai que vous y avez de grandes
 » mortifications de cœur , en voyant que vous y
 » êtes si imparfaite , et que vous méritez si souvent
 » d'être corrigée et reprise ; mais qu'est-ce que
 » vous devez chercher , sinon la mortification de
 » cœur et la connaissance continuelle de votre
 » propre abjection ?

» Mais , me dites - vous , vous ne pouvez pas
 » faire en ce lieu les pénitences que vous vou-
 » driez. Oh ! ma très-chère fille , quelle meilleure
 » pénitence peut faire un cœur qui a fait quel-
 » que faute , que de subir une croix continuelle ,
 » et une perpétuelle abnégation de son amour-
 » propre ?

Les mortifications indiscreètes sont un écueil con-
 tre lequel échouent d'ordinaire ceux qui commen-
 cent à s'appliquer à la dévotion. Il leur semble qu'ils
 n'en font jamais assez par l'ardeur qu'ils ont à vou-
 loir réparer leurs fautes passées. L'ennemi de notre
 salut se sert de cette haine qu'ils ont contre leur
 corps pour les rendre inhabiles au service de Dieu ,
 faute de vigueur corporelle ; il faut se souvenir que
 Dieu veut de nous un service raisonnable. Saint
 Bernard lui-même se trompa sur cet objet au com-

mencement de sa conversion , et il se plaignait à la fin de sa vie , de ses austérités passées qu'il appelait les erreurs de sa jeunesse.

Il y avait dans le diocèse de Belley un homme très-distingué par sa science et par sa vertu , qui ruina par ses mortifications extérieures la plus vigoureuse santé que l'on pût voir , et qui ne reconnut que trop tard que c'était un artifice du démon. L'évêque avait fait tous ses efforts pour modérer son indiscrete ferveur ; mais il ne voulut jamais le croire , et il vit enfin par une triste expérience , qu'il lui avait prêté la vérité.

Voici un conseil donné par saint François de Sales à une religieuse qui faisait plus d'austérités corporelles , que sa délicate et faible complexion n'en pouvait supporter : « Ne chargez votre faible » corps d'aucune autre austérité que de celles que » la règle vous impose. Gardez vos forces corporelles pour pouvoir servir Dieu dans les pratiques » spirituelles que souvent nous sommes contrainsts » de laisser quand nous avons indiscretement sur- » chargé celui qui doit concourir avec l'âme à les » exercer. »

Saint Bernard était extrêmement rude envers son corps , et néanmoins fort doux et fort indulgent à l'égard de ses religieux. Il ne leur permettait qu'avec beaucoup de difficulté les austérités extraordinaires , jugeant que l'observation de celles qui étaient commandées par la règle suffisait en général pour les religieux , sans quelques exceptions bien rares.

Il pratiquait cependant assez mal, du moins dans sa jeunesse, comme on l'a déjà dit, la règle de douceur qu'il exerçait envers les autres. Un jour un religieux trouva une haire fort rude dont il se servait. Le saint la mit en pièces pour que cela ne passât pas en exemple, de crainte que les plus délicats, en voulant l'imiter, ne détruisissent leur santé.

Saint François de Sales sut si adroitement se servir des instruments de mortification corporelle, et les cacher si secrètement, que jamais son valet de chambre ne s'en aperçut. Sa mort seule révéla ce mystère, parce qu'on découvrit alors la cachette où il recélait les instruments dont il se servait pour châtier son corps. Un jour seulement, à Lyon, son valet de chambre trouva dans une aiguière un reste d'eau roussâtre et comme teinte de sang; et ne pouvant deviner d'où cela venait, (car il se rappelait bien qu'il y avait mis de l'eau très-propre, afin qu'il s'en servît pour se laver les mains,) il examina avec tant de soin, qu'il découvrit que le serviteur de Dieu y avait lavé sa discipline qui était teinte de sang, et que, en ayant ensuite jeté l'eau par la fenêtre, il en était resté un peu au fond de l'aiguière.

ARTICLE TROISIÈME.

Du jeûne.

Saint François de Sales, dans un sermon qu'il fit au commencement du carême, on ne sait en

quelle année , exposa en ces termes les avantages et les principales conditions du jeûne.

§ I.

Avantages du Jeûne.

« Le jeûne bien pratiqué a la propriété de fortifier l'esprit et de l'élever à Dieu , de mortifier la chair et la sensualité , de l'assujettir à la raison , et de nous donner de la force pour vaincre et amortir les passions et pour surmonter les tentations. Par le jeûne le cœur est mieux disposé pour servir Dieu purement et s'occuper des choses spirituelles.

» J'ai donc pensé qu'il ne serait pas inutile de vous dire ce qu'il faut faire pour bien jeûner. Or , entre toutes les conditions requises pour cela , je me contenterai de vous en marquer trois principales sur lesquelles je vous dirai familièrement quelque chose.

§ II.

Première condition pour bien jeûner.

« La première condition est qu'il faut jeûner de tout son cœur , c'est-à-dire de bon cœur , généralement et entièrement. Saint Bernard parlant du jeûne , dit qu'il faut savoir non-seulement pourquoi il a été institué , mais encore comment on doit l'observer. Il enseigne que le jeûne a été institué par notre Seigneur pour remède à la

» gourmandise. Le péché est entré au monde par
 » la bouche , il faut aussi que ce soit la bouche qui
 » fasse pénitence par la privation des aliments
 » défendus par l'Eglise. Mais , dit ce Saint , comme
 » ce n'est pas notre bouche seule qui a offensé
 » Dieu , mais aussi tous les autres sens et tous les
 » membres du corps , il faut que notre jeûne soit
 » général et entier , et que nous les fassions tous
 » jeûner par la mortification ; car si nous avons of-
 » fensé Dieu par les yeux , par les oreilles , par la
 » langue , pourquoi ne les ferons-nous pas jeûner ?
 * Or , non-seulement , pour bien observer le saint
 » jeûne , il faut faire jeûner les sens extérieurs du
 » corps , mais encore les puissances et facultés in-
 » térieures de l'âme , c'est-à-dire l'entendement ,
 » la mémoire et la volonté , parce que l'homme a
 » péché non-seulement par le corps , mais aussi
 » par l'esprit.

* Hélas ! combien de péchés sont entrés en l'âme
 » par la convoitise des yeux et par les regards dé-
 » réglés ! C'est pourquoi il faut les faire jeûner en
 » ne leur permettant pas de regarder des choses
 » vaines et illicites ; il faut aussi faire jeûner les
 » oreilles en les empêchant d'entendre des discours
 » inutiles qui remplissent l'esprit de vaines idées ;
 » il faut encore faire jeûner la langue en ne lui per-
 » mettant pas de dire des choses superflues. Il faut
 » retrancher de plus les pensées vagabondes de
 » l'entendement , les vains souvenirs de la mé-
 » moire , et tenir en bride notre volonté , afin qu'elle

- » ne tende qu'au souverain bien ; c'est ainsi que
- » nous joindrons au jeûne extérieur du corps le
- » jeûne intérieur de l'esprit.

» L'Eglise nous y invite en ce saint temps de
 » carême, nous exhortant à faire jeûner nos yeux ,
 » nos oreilles et notre langue ; et pour cela elle
 » cesse tous les chants de réjouissance , ne disant
 » plus l'*Alleluia*, qui est un chant d'allégresse ; elle
 » se revêt d'ornemens d'une couleur sombre et
 » obscure ; et pour nous montrer que , pendant
 » cette sainte quarantaine , il faut accompagner le
 » jeûne extérieur de l'intérieur , elle nous rappelle
 » au commencement du carême ces paroles de la
 » Genèse : *souviens-toi , ô homme , que tu es*
 » *poussière , et que tu retourneras en poussière* ,
 » comme si elle voulait nous dire : ô homme , sou-
 » viens-toi que tu es mortel , souviens-toi de tes
 » fins dernières ; et que ce souvenir te porte à
 » quitter maintenant toutes les considérations
 » joyeuses et agréables pour remplir ton entende-
 » ment et ta mémoire de pensées amères, âpres et
 » douloureuses , faisant non-seulement jeûner le
 » corps par l'abstinence des aliments prohibés ,
 » mais encore l'esprit par de telles pensées et con-
 » sidérations,

» Plusieurs des chrétiens de la primitive Eglise ,
 » pour mieux observer le saint carême , s'abste-
 » naient pendant tout ce temps des conversations
 » ordinaires avec leurs amis , et se retiraient en
 » des lieux éloignés du commerce du monde. Les

» chrétiens du cinquième siècle étaient si soigneux
» de bien jeûner pendant le carême , qu'ils ne se
» contentaient pas de s'abstenir de viande , mais
» encore ils ne mangeaient ni poisson , ni lait , ni
» beurre , et se nourrissaient seulement d'herbes
» et de racines ; et non contents de faire jeûner si
» rigoureusement le corps, ils faisaient encore jeû-
» ner l'esprit et toutes les puissances de l'âme ;
» car en signe de pénitence , ils mettaient un sac
» sur leur tête avec de la cendre , et retranchaient
» les conversations ordinaires pour faire jeûner la
» langue. Et pendant ce temps , ils s'exerçaient
» particulièrement à l'oraison et à de grandes et
» rudes pénitences, par lesquelles ils mataient leur
» chair et faisaient jeûner tous leurs membres et
» tous leurs sens extérieurs et intérieurs. Mais ils
» faisaient tout cela gaiement , avec une franche
» liberté , sans contrainte ; et ainsi leur jeûne était
» entier , général , et fait avec un grand cœur. En
» effet , puisque ce n'est pas la bouche seule qui a
» péché , mais encore tous les autres sens de notre
» corps, et que toutes les puissances de notre âme,
» toutes nos passions et toutes nos inclinations
» sont remplies d'iniquités ; il est bien raisonna-
» ble, pour rendre notre jeûne entier et méritoire ,
» qu'il soit général , c'est-à-dire qu'il soit pratiqué
» par le corps et par l'esprit. Voilà donc la pre-
» mière condition qu'il faut observer pour bien
» jeûner. »

§ III.

Seconde condition pour bien jeûner.

• La seconde condition est de ne point jeûner
 • par vanité , mais par charité et avec humilité ;
 • car si notre jeûne n'est pas fait en charité , il
 • ne sera point méritoire aux yeux de Dieu. Tous
 • les anciens Pères l'ont ainsi déclaré , mais par-
 • ticulièrement saint Augustin , saint Ambroise et
 • saint Thomas. On voit dans l'Épître que nous li-
 • sions dimanche à la sainte messe, que saint Paul
 • exhortait les Corinthiens à faire toutes choses en
 • charité et par charité.

• Je dis de plus que si votre jeûne n'est pas
 • fait avec humilité , il ne vaut rien , ni ne peut
 • être agréable à Dieu.

• Mais qu'est-ce que jeûner avec humilité ? C'est
 • ne point jeûner par vanité , ce qui se fait en plu-
 • sieurs manières ; je me contenterai de vous en
 • dire une. Jeûner par vanité , c'est jeûner par sa
 • propre volonté , d'autant que la propre volonté
 • n'est point sans vanité. Et qu'est-ce que jeûner
 • par sa propre volonté ? C'est jeûner comme nous
 • voulons et non point comme les autres veulent ;
 • c'est jeûner en la façon qu'il nous plaît , et non
 • point comme l'on nous l'ordonne ou qu'on nous
 • le conseille.

• Vous trouverez des personnes qui veulent jeû-
 • ner plus qu'il ne faut , et d'autres qui ne veulent

» pas jeûner autant qu'il faut. Quelle est la cause
 » de cela , sinon la vanité et la propre volonté ? Car
 » tout ce qui vient de nous-mêmes nous semble
 » toujours meilleur et plus aisé à faire que ce qui
 » nous est ordonné et enjoint par les autres. Cela
 » nous est naturel ; c'est l'effet du grand amour
 » que nous nous portons à nous-mêmes ; ce qui
 » fait que tout ce qui vient de notre propre choix
 » et de notre élection , nous l'estimons et l'aimons
 » beaucoup plus que ce qui vient d'autrui , et nous
 » y avons toujours une certaine complaisance qui
 » nous facilite les choses les plus difficiles ; or cette
 » complaisance procède pour l'ordinaire de la vanité.

• Il se trouve plusieurs personnes du monde qui
 » allèguent des raisons pour manger sans nécessité
 » des viandes prohibées , ne se contentant pas
 » du genre de nourriture permis en carême ; mais
 » je ne veux pas parler d'elles en ce moment. Je
 » ne parlerai donc que de ceux qui veulent jeûner
 » plus qu'il ne faut , parce que c'est d'ordinaire
 » avec eux qu'on a plus de peine ; car quant aux
 » premiers, nous leur faisons clairement voir qu'ils
 » contreviennent aux commandements de l'Eglise ,
 » et désobéissent par là à la loi de Dieu.

• Il y a des personnes qui sont faibles et infirmes,
 » qui ne peuvent pas jeûner , et qui ne veulent
 » point écouter les raisons par lesquelles on leur
 » prouve qu'elles ne sont pas obligées de jeûner
 » plus qu'il ne faut , c'est-à-dire , plus qu'elles ne

» peuvent. Certes ces personnes veulent jeûner par
 » un mouvement de leur propre volonté, ne re-
 » connaissant pas qu'étant faibles et infirmes, elles
 » feraient mieux de se soumettre et d'user du genre
 » de nourriture qu'on leur ordonne ; car puisqu'à
 » cause de leur faiblesse, la bouche ne peut pas
 » jeûner, il faut qu'elles se contentent de faire jeûner
 » tous les autres sens du corps, et les passions et
 » puissances de l'âme.

» *Ne jeûnez pas, dit notre Seigneur, comme les hy-*
 » *pocrites qui, quand ils jeûnent, se montrent tris-*
 » *tes et mélancoliques, afin que les hommes voient*
 » *leurs jeûnes, et les louent et estiment. Mais quand*
 » *vous jeûnez, que votre jeûne se fasse en secret, et*
 » *ne soit point vu des hommes, et pour cela lavez*
 » *votre visage et oignez votre tête, et votre Père*
 » *céleste qui voit le secret de votre cœur, vous en ré-*
 » *compensera.* Or, notre Seigneur ne voulait pas
 » dire que nous ne devons point nous soucier de
 » l'édification du prochain, car nous devons avoir
 » soin, dit le grand Apôtre, *de faire nos bonnes œu-*
 » *vres, non-seulement devant Dieu, mais encore*
 » *devant les hommes.* Et notre Seigneur, dans l'E-
 » vangile nous ordonne de donner bon exemple à
 » notre prochain. *Que votre lumière, dit-il, luise*
 » *devant les hommes, afin que voyant vos bonnes*
 » *œuvres, ils glorifient votre Père céleste.* Donc
 » ceux qui jeûnent pendant le carême ne doivent
 » point cacher leur jeûne, puisque l'Eglise l'ordon-
 » ne ; car il est bon que chacun sache que nous gar-

• dons ses commandements , puisque nous sommes obligés de donner bonne édification et d'ôter tout sujet de scandale à nos frères.

• Mais quand notre Seigneur dit : *Faites votre jeûne en secret* , il veut dire : ne le faites point pour être vus et estimés des créatures ; ne faites point ce que vous faites pour les yeux des hommes ; soyez soigneux de les bien édifier ; mais ne faites point vos œuvres , afin qu'ils vous estiment saints et vertueux ; ne faites point comme les hypocrites , ne tâchez point de paraître plus saints que les autres , en faisant plus de jeûnes et de pénitences qu'eux. »

§ IV.

Troisième condition pour bien jeûner.

• La troisième condition qu'il faut remplir pour bien jeûner , et qui est en quelque façon comprise dans celle dont nous venons de parler , est de ne regarder que Dieu seul , et de faire tout pour lui plaire , nous contentant que sa divine majesté et ses anges voient et connaissent nos bonnes œuvres. C'est ce que dit très-bien Cassien , ce grand Père de la vie spirituelle , dans ses conférences qui sont admirables. Voici l'avis qu'il nous y donne ; *que nous servirait-il de faire nos actions pour les yeux des hommes ? Rien , que de mériter d'être punis pour notre vanité. Mais si nous faisons notre jeûne et toutes*

• nos œuvres pour plaire à Dieu , nous travaillons pour l'éternité , sans nous complaire en nous-mêmes , et sans nous soucier si nous sommes vus des hommes ou non , puisque ce n'est point d'eux que nous attendons notre récompense.

• Il faut donc faire son jeûne en humilité et en vérité , c'est-à-dire , pour Dieu et pour plaire à lui seul , et non en mensonge et hypocrisie , et il ne faut point s'arrêter à de vaines recherches pour savoir pourquoi il est commandé ; il suffit de savoir qu'il est ordonné pour faire pénitence. •
 • Ceux qui contreviennent aux ordonnances et commandements de Dieu et de la sainte Eglise , et qui font des interprétations sur ce qui leur est ordonné , et veulent critiquer les choses commandées , se mettent en péril de mort et de damnation éternelle. •

ARTICLE QUATRIÈME.

De la sobriété.

Saint François de Sales faisait grand cas de cette maxime de l'Évangile : *Mangez ce qu'on vous présente*. Il regardait cette habitude de tourner son goût à toutes mains , comme une mortification préférable à celle de choisir toujours le pire et les nourritures les plus grossières. Il trouvait que la pratique de cette maxime n'incommodait point le prochain , et qu'elle avait le secret de si bien cacher la mortification , que personne ne s'en apercevait.

Il regardait comme une espèce d'incivilité dans celui qui est à table , de prendre ou de demander quelque plat éloigné en en laissant un autre qui est plus voisin. Il disait que c'était montrer un esprit attentif aux plats et aux sauces , et noyé dans les mets et les ragoûts. Il ajoutait que si cela ne se faisait pas par sensualité , mais au contraire pour choisir les mets les plus grossiers , cela sentait l'affectation qui ne se sépare pas plus de l'ostentation que la fumée du feu , et que cela ressemblait un peu au procédé de ceux qui se mettent à la dernière place de la table pour qu'on les fasse monter à la première avec plus d'éclat. Tel était le sentiment de cet homme de Dieu qui aimait en tout la simplicité sans retour ni duplicité.

On lui avait servi un jour à sa table des œufs pochés à l'eau ; il préférerait qu'on les lui servît de cette manière peut-être pour qu'on n'y mît pas d'autres apprêts ; car il avait coutume de dire avec saint Bernard , que l'on martyrise les pauvres œufs en les apprêtant de cent manières différentes. Il mangea donc les œufs pochés avec fort peu d'attention au goût ; et quand il eut fini , il se mit à tremper son pain dans l'eau qui était restée dans le plat , ainsi qu'il l'avait trempé auparavant dans les œufs quand il y en avait. Ceux qui étaient à table avec lui souriant de cette inadvertance , il demanda de quoi on riait , et on le lui dit. Alors il répondit : « Vous avez eu grand tort de m'avoir averti ; » car je vous assure que je n'ai guère mangé de

» sauce avec plus de goût que celle-là. Il est vrai
 » que mon appétit y contribue un peu, tant est
 » véritable le proverbe qu'il n'y a pas de meilleure
 » sauce que l'appétit. »

Un jour que l'évêque de Belley lui servit à sa table un morceau fort délicat, il s'aperçut que l'homme de Dieu le mettait adroitement dans un coin de son assiette pour en manger un plus grossier. « Je vous surprends, dit-il, sur le fait ; et où est le précepte : *mangez ce qui vous sera présenté ?* Le saint lui répondit : « Vous ne savez pas que j'ai
 » un estomac rustique et de bon paysan. Si je ne
 » mange pas quelque chose de solide, je ne suis pas
 » rassasié. Ces choses délicates ne me nourrissent
 » pas. » « Mon père, lui répliqua l'évêque de Belley, ce sont là de vos défaites ; c'est avec de semblables voiles de soie que vous cachez l'austérité de votre nourriture. »

« Certes, reprit notre saint, je n'y entends aucune finesse, et je vous parle avec naïveté et sincérité. Néanmoins, pour vous parler encore plus franchement et sans la moindre duplicité, je ne vous nie pas que mon appétit ne trouve plus de goûts aux mets délicats qu'aux grossiers. Mais comme on est à table pour se nourrir et non pour satisfaire la gourmandise, je prends ce que je sais me nourrir mieux et m'être plus convenable ; car vous n'ignorez pas qu'il faut manger pour vivre, et qu'il ne faut pas vivre pour manger. On ferait cependant cette dernière chose, si l'on

- distinguait les morceaux , et si on avait l'esprit
- attentif aux plats et à la différence des mets.
- Néanmoins , pour faire honneur à votre bonne
- chère , si vous avez patience , je vous donnerai
- contentement ; car après que j'aurai jeté les fon-
- dements du repas par ces nourritures plus maté-
- rielles et plus nutritives , je ne laisserai pas de
- les couvrir de l'ardoise des morceaux plus déli-
- cats que vous prenez la peine de me servir. •

ARTICLE CINQUIÈME.

Histoire de Vespasien Grimaldi, archevêque de Vienne.

Vespasien Grimaldi était natif de Piémont. Il fut élevé à la dignité d'archevêque de Vienne en Dauphiné. Ayant contracté beaucoup d'infirmités , il prit le parti de la retraite. Il tourna les yeux vers le rivage du lac de Genève , où il avait remarqué depuis long-temps le plus agréable site qu'on puisse imaginer dans un pays où se trouvent en abondance toutes les commodités de la vie ; il résolut donc de fixer sa demeure en cette contrée , et d'y achever en paix le reste de ses jours. Il choisit une petite ville située sur le bord du lac , dans un pays non moins fertile qu'agréable. Elle s'appelle Evian (Aquianum) , à cause de l'abondance et de la clarté de ses eaux vives et de ses belles fontaines.

Il se démit de son archevêché et de tous ses bénéfices en se réservant deux mille écus de pension , et il vint demeurer en ce lieu accompagné seulement

de trois ou quatre serviteurs ; il avait atteint l'âge de 65 ans , et il était plus accablé de ses infirmités corporelles que de ses années. Il avait préféré ce lieu pour se séparer tout-à-fait du monde , parce qu'il n'y avait alors en cette contrée aucune grande route qui pût attirer sur ses bras des visites et des compagnies.

Il y vécut sans charges, sans attirail et sans train, s'occupant des affaires de son salut, et s'adonnant aux exercices de la vie pénitente et contemplative. La paix intérieure de son cœur rendit à son corps une santé si ferme et si vigoureuse , que tous ceux qui l'avaient vu dans ses infirmités précédentes disaient qu'il avait rajeuni.

Il parvint à l'âge de cent deux ou cent trois ans, et Dieu répandit une grande bénédiction sur son temporel dont il usait fort frugalement, en sorte qu'il faisait tant d'aumônes dans tout le voisinage, qu'à peine trouvait-on un nécessiteux à deux ou trois lieues à la ronde.

Ce fut ce prélat, assisté des évêques de saint Paul-Trois-Châteaux et de Damas , qui conféra la consécration épiscopale à saint François de Sales , le 8 du mois de décembre 1602.

CHAPITRE TREIZIÈME *

DES PAROLES.

ARTICLE PREMIER.

Comment il faut parler de Dieu.

Voici un avis remarquable de saint François de Sales, sur la manière dont il faut parler de Dieu :

« Quand on parle de Dieu , disait-il , ou des choses
 » qui regardent son culte , c'est-à-dire la religion ,
 » il ne faut jamais le faire tellement quellement et
 » par manière de conversation et d'entretien , mais
 » toujours avec beaucoup de respect , d'estime et
 » d'affection. »

Cet avis regarde ceux qui parlent des choses de la religion sans aucun autre dessein que de passer le temps et de converser. On voit en effet quelquefois de jeunes étourdis , des personnes ignorantes, des hommes qui seraient bien embarrassés de répondre sur les questions du catéchisme, parler avec beaucoup de légèreté sur les matières de religion , et néanmoins avec un ton d'assurance que n'ont pas les plus savants.

* Supplément à l'Introd. à la Vie dévote , part. 3 , chap. 25 et suiv.

ARTICLE SECOND.

Des railleries.

Quand saint François de Sales entendait dans quelque compagnie que l'on se moquait du prochain , il témoignait par sa contenance que de tels discours lui déplaisaient , et il mettait quelque autre sujet en avant pour détourner la conversation. Mais si cela ne suffisait pas pour faire taire les railleurs , il leur imposait silence en leur disant : « Qui » vous a donné le droit de vous égayer aux dépens » du prochain ? Voudriez-vous que l'on vous mit » ainsi sur le tapis , et que l'on fit l'anatomie de » vos défauts ? C'est une marque que l'on est bien » loin de la perfection quand on s'amuse à recher- » cher les fautes des autres ; au contraire c'est une » grande perfection de savoir supporter les im- » perfections du prochain. »

Une fois une demoiselle se moquait d'une autre qui n'était pas belle, et tournait en ridicule quelques défauts naturels qu'elle avait apportés en venant au monde. Le Saint lui dit avec bonté que c'était Dieu qui nous avait faits , que nous ne nous étions pas faits nous-mêmes , et que les œuvres de Dieu étaient parfaites. La demoiselle se mit à railler encore plus insolemment sur ce qu'il avait dit que les œuvres de Dieu étaient parfaites ; mais il rabaissa bien son orgueil par ces paroles : « Son âme est » plus droite , plus belle et meilleure que la vôtre.

« Je le sais , et je n'en veux pas dire davantage. »
Ainsi cette railleuse demeura toute confuse.

Un autre fois on se moquait devant lui d'un homme absent qui était bossu devant et derrière. Il prit sa défense, et alléguait cette même parole de l'Écriture que les œuvres de Dieu sont parfaites.

« Comment parfaites, reprit quelqu'un , en une taille si imparfaite ? » « Et pensez-vous , lui répondit le Saint, qu'il n'y ait que les personnes d'une taille droite qui puissent être parfaites , et qu'il ne puisse pas y avoir de parfaits bossus ? » On lui demanda alors de quelle perfection il entendait parler , de l'intérieure ou de l'extérieure. « Il suffit, dit-il, que ce que j'ai dit soit vrai. Parlons de quelque chose de meilleur. »

ARTICLE TROISIÈME.

§ I.

Des jugements téméraires.

Saint François de Sales avait coutume de dire que l'âme du prochain était l'arbre de la science du bien et du mal auquel il est défendu de toucher sous peine d'être châtié , parce que Dieu s'en est réservé le jugement.

Rien de plus défendu dans les saintes Ecritures que le jugement téméraire. *Qui es-tu , toi qui juges ton frère ? Sais-tu que tu te condamnes toi-même en le jugeant ? pourquoi juges-tu le servi-*

teur d'autrui ? s'il tombe ou s'il se relève , c'est son maître que cela regarde. Mêlé-toi de ce qui te concerne , et n'entreprends pas sur les droits d'autrui. Qui t'a donné la hardiesse d'usurper la charge de Jésus-Christ, lequel seul a reçu du Père tout jugement , c'est-à-dire , tout droit de juger dans le ciel et sur la terre ?

Le saint évêque faisait remarquer une bizarrerie d'esprit fort ordinaire parmi les hommes. Ils sont portés naturellement à prononcer sur ce qu'ils ne connaissent pas , et dont il leur est interdit de juger , et ils ne veulent pas prononcer sur ce qu'ils connaissent , ou doivent connaître , et dont le jugement leur est commandé. Ce qu'ils ne connaissent pas , c'est l'intérieur d'autrui , et c'est cependant sur cela que s'exerce leur curiosité à examiner et leur témérité à prononcer. Ce qu'ils connaissent ou doivent connaître , c'est leur intérieur ; et néanmoins c'est là qu'ils craignent d'entrer. Comme un criminel qui tremble de paraître devant ses juges , ils appréhendent le tribunal inexorable de leur propre conscience qui leur fournit mille témoins et autant de juges et d'exécuteurs.

Cependant il est écrit : *Ne jugez point et vous ne serez point jugés ; ne condamnez point , et vous ne serez point condamnés.* Et encore : *Gardez-vous de juger avant le temps , suspendez votre jugement jusqu'à ce que vienne le Seigneur , qui découvrira ce qui est caché dans les ténèbres , et qui dévoilera les secrets des cœurs ; alors chacun sera justement loué ou blâmé selon ses œuvres.*

Remarquons encore une autre maxime du saint évêque de Genève ; c'est que ceux qui ont bien soin d'examiner leur conscience, tombent rarement dans des jugements téméraires ; au lieu que les âmes oisives et qui ne sont guères occupées de leur intérieur, sont celles qui s'arrêtent à éplucher les actions d'autrui. Aussi saint Augustin a fort bien dit que le genre d'hommes qui est curieux à s'informer de la vie des autres, est fort négligent à corriger ses propres défauts.

L'exclamation ordinaire de saint François de Sales, lorsqu'on parlait de quelque faute si publique, qu'on ne pouvait en contester l'existence, était :
 « Misère humaine ! faiblesse humaine ! L'esprit est prompt, mais la chair est faible. Si Dieu ne nous retenait par sa main droite, nous ferions des chutes aussi considérables. »

Un jour on parlait devant lui d'une personne qui était tombée dans une faute très-scandaleuse ; et comme on lui en battait les oreilles avec de grandes exclamations, et même avec de véhémentes invectives, il ne disait autre chose que *misère humaine, misère humaine !* Et comme on continuait à lui en parler, il s'écria : « Oh ! que nous sommes environnés d'infirmités ! » Et parce qu'on ne discontinuait pas sur ce sujet, il dit encore : « Que pouvons-nous faire autre chose de nous-mêmes que des chutes ? » Et peu après il ajouta : « Nous ferions peut-être quelque chose de pire, si Dieu ne nous tenait par la main droite et ne nous con-

- duisait dans le droit chemin par sa grâce, ce dont
- nous ne saurions trop le remercier. »

A la fin, voyant que tout cela ne faisait point taire les langues de ceux qui déchiraient le prochain,

il leur ferma la bouche par ces paroles : « O bien-

- heureuse faute ; qu'elle sera cause d'un grand
- bien ! Cette âme était perdue , si elle ne fût pas
- tombée dans cet abîme. Sa perte sera un gain
- pour elle et pour plusieurs autres. »

Quelques-uns de ceux qui l'entendaient branlèrent la tête , regardant tout cela comme de vaines espérances. Mais l'évènement justifia bientôt la prédiction ; car non-seulement cette personne se convertit d'une manière exemplaire , mais son exemple en attira beaucoup d'autres dans les voies de la pénitence et de la ferveur.

§ II.

Des interprétations défavorables.

Saint François de Sales donne sur ce sujet des avis fort importants dans un de ses sermons.

- Les chrétiens, dit-il, en considérant les vies des
- saints , devraient se former sur leurs exemples,
- et faire comme les abeilles qui ne voltigent sur les
- fleurs que pour y cueillir le miel et s'en nourrir ;
- ils devraient imiter saint Antoine qui , après qu'il
- se fut retiré du monde , allait dans les déserts,
- chez les anachorètes, pour remarquer et recueil-
- lir le miel de leurs vertus , afin de s'en nourrir ;

» et s'il voyait quelque chose d'imparfait en eux ,
» il profitait de cette remarque pour éviter soigneu-
» sement de tomber dans le même défaut ; par cette
» pratique il parvint à une grande perfection.

» Mais il se trouve souvent des personnes qui
» font le contraire de cela, et qui ressemblent, non
» à des abeilles , mais à des guêpes ; car les guê-
» pes volent sur les fleurs pour en tirer, non le miel
» comme les abeilles , mais le venin ; ou si elles y
» cueillent le miel , elles le convertissent en fiel.
» De même ces personnes regardent les actions du
» prochain , non pour en recueillir le miel d'une
» sainte édification par la considération de leurs
» vertus , mais pour en tirer le venin , ne remar-
» quant que les fautes et les imperfections de ceux
» avec lesquels elles vivent. Elles tournent même
» en mal la lecture de la vie des saints ; car quand
» elles voient en eux des défauts , elles en prennent
» occasion de commettre plus librement les mêmes
» péchés , et de se laisser aller aux mêmes imper-
» fections.

» De là vient que, lorsqu'on les reprend de quel-
» que défaut ou imperfection , elles objectent
» promptement : *Un tel saint l'a bien fait , je ne*
» *suis pas meilleur ni plus parfait que lui. Ah !*
» *pauvres et chétives créatures que nous sommes !*
» *N'avons-nous pas assez à travailler pour nous*
» *défaire de nos propres imperfections et mauvai-*
» *ses habitudes , sans aller encore nous revêtir de*
» *celles que nous voyons dans les autres ? N'est-ce*

» pas une chose bien déraisonnable, qu'au lieu d'é-
 » viter les défauts et les imperfections que nous
 » voyons en notre prochain, nous nous en servions
 » pour autoriser les nôtres ?

• Mais voici qui est encore pire : il y a des per-
 » sonnes qui , non contentes de remarquer les dé-
 » fauts d'autrui pour se confirmer dans les leurs ,
 » passent encore jusqu'au point de tirer de mau-
 » vaises interprétations et de coupables conséquen-
 » ces des bonnes œuvres qu'elles voient faire , et
 » outre cela elles excitent et provoquent les autres
 » à faire la même chose, imitant les guêpes qui, par
 » leur bourdonnement, attirent les autres mouches
 » sur la fleur où elles ont trouvé du venin.

• Et pour vous donner des exemples de ceci ,
 » voilà un jeune homme qui entre dans un monas-
 » tère , ou une autre personne qui fait une bonne
 » œuvre ; il se trouvera des hommes qui censure-
 » ront cette retraite, ou cette bonne œuvre ; et
 » par leurs raisons et discours ils seront cause que
 » plusieurs autres la censureront aussi. Certes l'on
 » peut bien appliquer à ces personnes ce que saint
 » Grégoire dit des chiens, que sitôt que l'un aboie,
 » tous les autres font de même , sans regarder s'ils
 » ont tort ou raison de le faire , mais uniquement
 » parce qu'ils y sont excités et provoqués par les
 » premiers. Au reste , dit ce grand saint , ne laissez
 » pas ; malgré les aboiements des chiens , de pour-
 » suivre votre chemin. Que le monde crie tant qu'il
 » voudra , que la prudence humaine censure et con-

- » damne nos actions tant qu'il lui plaira , il faut
- » tout écouter et tout souffrir , et ne pas s'effrayer
- » ni se désister de ses entreprises , mais poursui-
- » vre son chemin avec fermeté et fidélité. »

ARTICLE QUATRIÈME.

Des paroles contre la réputation du prochain.

§ I.

Différence entre médire et dire du mal.

Il y a bien de la différence entre médire et dire du mal. On peut dire du mal du prochain avec bonne ou avec mauvaise intention. On parle avec bonne intention dans diverses circonstances ; par exemple quand on rapporte le mal d'autrui à celui qui peut y mettre quelque remède , ou à qui il appartient de le corriger , soit pour le bien public , soit pour le bien particulier de celui qui a fait la faute. Mais on médit quand on dit du mal d'autrui avec une mauvaise intention ☉ par haine , envie , colère , désir de lui nuire , etc. En ce cas le péché est plus ou moins grand selon la mesure du tort que l'on fait ou que l'on veut faire au prochain.

Le saint évêque de Genève avait coutume de dire que si l'on ôtait du monde les discours contre la réputation du prochain , on ôterait la plus grande partie des péchés. En effet , il y a des péchés de pensée , des péchés de parole et des péchés d'ac-

tion ; mais les plus fréquents , et quelquefois les plus dangereux pour plusieurs raisons , sont , les péchés de parole.

La première raison est que les péchés de pensée ne sont nuisibles qu'à celui qui les commet , et ne donnent ni scandale , ni mauvais exemple ; d'où il arrive que pour les réparer il suffit de s'en repentir et de demander pardon à Dieu qu'on a offensé. Mais il n'en est pas de même des péchés de parole , car il faut ordinairement , pour les réparer , s'en rétracter ; et même la honte de cette rétractation ne suffit pas pour guérir la plaie qu'on a faite , ceux qui ont entendu la médisance conservant souvent , malgré tout ce que nous pouvons dire , l'impression que leur ont faite nos premières paroles.

La seconde raison est que les péchés d'action ont ordinairement un caractère de méchanceté qui fait qu'on craint d'en être regardé comme coupable , au lieu que la critique du prochain , quand elle est fine et délicate , est admirée comme un bon mot , et nous attire des applaudissements.

La troisième raison , c'est qu'il est rare qu'on voie ceux qui ont mal parlé du prochain , travailler sérieusement à réparer leurs fautes et à restituer l'honneur qu'ils ont injustement enlevé. Cependant , si les péchés de vol ne sont pas remis à ceux qui ne restituent pas la chose volée ; à combien plus forte raison doit-il en être de même de la réputation , puisque les hommes d'honneur la préfèrent aux richesses et même à la vie ?

§ II.

Conduite de saint François de Sales quand on parlait mal du prochain.

On a remarqué plusieurs fois que saint François de Sales faisait ce qu'il pouvait pour couvrir les fautes du prochain. Il alléguait tantôt l'infirmité humaine, tantôt la violence de la tentation. D'autrefois il se jetait sur l'avenir et disait : « Que sait-on »
 • si celui que vous blâmez ne se convertira point?
 • la confusion dont il est couvert par la publicité
 • de ses fautes, l'amènera peut-être au repentir. La
 • piqûre de tant d'épines lui donnera peut-être de
 • l'intelligence. Et d'ailleurs qui sommes nous pour
 • entreprendre de juger nos frères? si Dieu n'avait
 • pas la bonté de nous soutenir par sa grâce , nous
 • ferions des actions pires. »

§ III.

Chasteté de la charité.

Une jeune personne d'une illustre famille était tombée dans une faute fort scandaleuse , s'étant laissé séduire par un Seigneur de haute naissance qui lui avait promis de l'épouser et qui ne voulut pas tenir parole ; toute la famille qui était nombreuse s'indigna de cet affront , et il en résulta des querelles qui furent sur le point de causer une grande effusion de sang.

Cette jeune personne avait une sœur mariée à

un homme de qualité. Celui-ci jugeant trop facilement de la conduite de l'une par la conduite de l'autre, conçut une jalousie extraordinaire de sa femme, quoiqu'elle fût fort sage et très-vertueuse, et que le seul prétexte qu'il eût pour la soupçonner, c'est qu'elle était très-belle. Sa jalousie vint à un tel point, qu'il la maltraitait cruellement.

La faute de la demoiselle et la jalousie du mari devinrent le sujet de toutes les conversations, et on n'observait pas, en parlant de ces deux objets, les règles de la charité chrétienne. Une fois qu'on s'en entretenait devant le saint évêque de Genève, il commença, selon son ordinaire, à soupirer de compassion sur la faiblesse humaine, et à recommander qu'on profitât de cet avertissement que Dieu nous donnait de nous tenir sur nos gardes, puisque nous pouvons facilement tomber, si la grâce de Dieu ne nous soutient.

Ensuite il ajouta ces paroles : « Il est bien étonnant que chacun témoigne tant de zèle et de jalousie pour la charité de la chasteté, et que si peu en aient pour la chasteté de la charité. » Cette maxime, qui paraissait si peu intelligible, tint les oreilles de tous les auditeurs attentives à l'explication qu'il en donna à peu près en ces termes : « Tous témoignent du zèle et de la jalousie pour la chasteté, et font paraître beaucoup de charité pour cette vertu, c'est-à-dire d'amour pour elle, parce que c'est une vertu qui est en grand honneur ; en sorte que ceux qui sont con-

» vaincus d'y avoir manqué, font un tort considérable à leur réputation. Ceux mêmes qui ne lui donnent pas l'hommage de leur cœur, lui donnent celui de leurs louanges; et quoiqu'ils ne l'observent pas, ils sont soigneux de la faire observer à ceux qui dépendent d'eux. » Cela était spécialement vrai relativement à ce mari qui était si jaloux de sa femme, et qui n'avait pas lui-même des mœurs pures.

« Mais plutôt à Dieu, ajouta-t-il, que nous eussions autant de zèle pour la chasteté de la charité! » On le pria d'expliquer ce qu'il entendait par ces mots; et il répondit que la chasteté de la charité était la pureté et l'intégrité de l'amour de Dieu et du prochain. « Il y a, ajouta-t-il, une charité qui n'est pas pure, et par conséquent qui n'est pas chaste et entière; elle est si commune cependant que c'est, pour un vrai chrétien, un motif de gémissements continuels. Telle est celle par laquelle nous offensoas le véritable amour de Dieu et du prochain, en censurant nos frères sous le prétexte de la charité même. Je regarde le zèle comme une vertu qui, si elle n'est pas dirigée par la prudence, devient fort dangereuse, parce qu'il y a peu de personnes qui sachent la pratiquer comme il faut. Plusieurs font comme ces mauvais couvreurs qui gâtent plus de tuiles qu'ils n'en remettent, et comme certains médecins qui prolongent les maladies au lieu de les guérir. C'est pourquoi l'Écriture s'élève forte-

» ment contre le zèle amer et sans science , c'est-
 » à-dire , sans prudence , parce qu'il détruit plus
 » qu'il n'édifie , il dissipe plus qu'il n'amasse , il
 » aigrit plus qu'il ne corrige.

» Or , pour en revenir à l'explication de ce que
 » j'ai voulu dire , j'appelle charité chaste celle qui
 » est tellement désintéressée , qu'elle ne considère
 » que la gloire de Dieu, ou le bien de la personne
 » aimée en Dieu, pour Dieu et selon Dieu. C'est en
 » ce sens que la sainte Ecriture , parlant de la
 » crainte de Dieu , l'appelle crainte chaste. Certes
 » il est peu de personnes qui aient un véritable
 » zèle pour la chasteté de la charité ; c'est cepen-
 » dant là cet or pur qu'il nous faut acheter, si nous
 » voulons devenir vraiment riches des richesses
 » spirituelles de la grâce. »

« Mais , lui dit quelqu'un, offensons-nous la pu-
 reté et l'intégrité de la charité lorsque nous avons
 en vue notre intérêt avec celui de Dieu ? »

« Ce motif n'est pas mauvais, répondit-il, pourvu
 » que l'intérêt de Dieu soit le principal, et le nôtre
 » seulement l'accessoire. Néanmoins quelque rap-
 » port que nous fassions de notre intérêt à celui de
 » Dieu, cette charité est toujours moins pure,
 » moins excellente et moins parfaite, puisque l'on
 » donne un suivant à l'amour de Dieu qui n'est ja-
 » mais plus au large que quand il n'a point de col-
 » latéral et qu'il règne tout seul dans un cœur.
 » C'est cette pureté que j'entends par la chasteté et
 » la virginité de la charité, dont je déplore qu'il se

» trouve peu de personnes qui soient jalouses ; si
 » nous avions ce zèle , nous considèrerions Dieu
 » seul en toutes choses et toutes choses en Dieu ,
 » de manière que nous ne regarderions pas plu-
 » sieurs choses , mais une seule qui est Dieu. »

Par cette prudente diversion , il écarta bien loin les propos offensants au prochain qui blessaient ses oreilles , et il ouvrit les yeux de plusieurs sur l'importance du pur amour de Dieu , que peu de gens connaissent , et que beaucoup moins pratiquent.

CHAPITRE QUATORZIÈME *.

DIVERS AVIS CONCERNANT LES CONVERSATIONS.



ARTICLE PREMIER.

Du silence.

Il y a des personnes qui sont naturellement taciturnes ; d'autres le sont par orgueil , par vanité , par dédain ; d'autres , par ignorance et stupidité ; d'autres , par chagrin et mélancolie ; il y en a fort peu qui le soient par une véritable vertu accompagnée d'un sage discernement.

On parlait devant saint François de Sales d'un homme fort ignorant et fort grossier , qui néanmoins avait de la vanité , et voulait passer pour ha-

* Supplément à l'*Introd. à la Vie dévote*, part. 3, chap. 30 et 31.

bile homme. Le moyen qu'il prenait pour cela était de garder le silence avec un air grave , faisant l'entendu , et ayant l'air de regarder les autres comme de petits esprits auxquels il ne daignait pas parler.

Le saint évêque dit alors : « Il a trouvé le secret
 • d'acquérir de la réputation à bon marché. »
 Ensuite s'étant tu un moment , il reprit : « Il n'y a
 • personne qui ressemble tant à un homme sage ,
 • qu'un fou quand il se tait. Nous ne sommes quel-
 • que chose que par la raison ; et ce sont nos pa-
 • roles qui manifestent notre raison aux autres ,
 • selon l'ancien proverbe , que la parole montre
 • l'homme. Au reste la sagesse ne consiste point à
 • ne rien dire , mais à parler quand il faut et comme
 • il faut , et à se taire aussi en temps et lieu. »

ARTICLE SECOND.

Multiplicité des paroles.

Plusieurs dames de qualité étaient allées visiter à Paris saint François de Sales à la sortie d'un sermon qu'il venait de faire ; chacune avait quelques questions à lui proposer , et se pressait à lui faire sa demande , d'où il arriva que toutes parlaient en même temps ; en sorte que si vous ne voulez pas appeler cela la tour de Babel , vous pourrez l'appeler du moins la tour du babil ou du babillage.

Notre Saint , sans se déconcerter , leur répondit :

• Je répondrai à toutes vos questions , pourvu qu'il
 • vous plaise me répondre à une seule demande :

• qu'est-ce que l'on dit dans une compagnie où tout le monde parle, et où personne n'écoute ? »

Si jamais vous avez entendu le croassement des grenouilles dans un marais, et que vous ayez remarqué comment elles se taisent toutes en un instant lorsqu'on jette une pierre dans l'eau, vous aurez une image de ce qui arriva alors ; elles se turent toutes au même moment, et après cela chacune lui adressa séparément sa demande.

Notre saint évêque disait quelquefois : « Je voudrais avoir une boutonnière aux deux lèvres, afin que je fusse contraint de la déboutonner chaque fois qu'il me faudrait parler ; car par ce moyen j'aurais plus de temps pour considérer et peser mes paroles. »

CHAPITRE QUINZIÈME *.

DE LA FIDÉLITÉ AUX PETITES CHOSES.

ARTICLE PREMIER.

Exécution ponctuelle de la volonté de Dieu.

Une des maximes que saint François de Sales répétait le plus souvent, est que la grande fidélité envers Dieu se témoigne dans les petites choses, et

* Supplément à l'*Introd. à la Vie dévote*, part. 3, chap. 35.

la petite fidélité dans les grandes occasions ; car celui qui est bon économe dans l'achat des choses qui ne coûtent que quelques sous , combien le sera-t-il plus dans l'achat des choses qui coûteront de grosses sommes ! Ce n'est pas qu'il aimât les esprits scrupuleux à qui tout fait ombre ; non , car il recommandait sans cesse la sainte liberté d'esprit. Mais ce qu'il désirait , c'est que l'on aimât Dieu d'un amour vigilant et attentif , qui fût fidèle aux moindres choses.

Et ce qu'il enseignait aux autres il le pratiquait lui-même ; car c'était l'homme le plus ponctuel qu'on ait jamais vu. Dans les offices divins il observait soigneusement les moindres cérémonies ; et lors même qu'il récitait son bréviaire en particulier , il ne manquait pas à la plus petite inclination et genuflection. Jamais horloge n'a eu autant de régularité , qu'en avaient ses actions ; il sanctifiait tout par l'exercice de la sainte présence de Dieu. Il disait que c'est aux pasteurs , qui sont le sel de la terre et la lumière du monde , de donner l'exemple des bonnes œuvres. Il avait souvent à la bouche ce mot de saint Paul : *Ayez soin que tout se passe parmi vous honnêtement et avec ordre , comme il convient à des saints.*

Il y a des personnes qui s'imaginent que l'exécution ponctuelle de la volonté de Dieu dans les choses qui sont de leur nature indifférentes , ne peut s'exercer que dans le cloître , parce que ce n'est que là que les choses changent de nature par

l'obéissance que l'on rend aux supérieurs. Mais elles se trompent, car l'on peut aussi, dans le monde, pratiquer quelque chose de semblable avec plus de facilité que plusieurs ne pensent. C'est ce qu'on va expliquer par une petite histoire.

Quelqu'un se vanta de faire tenir sur son assiette un œuf droit sans aucun appui. Chacun étant étonné d'une telle proposition, il ne fit que le casser un peu par le bout, et de cette sorte il le fit tenir droit facilement. Tous dirent que la finesse n'était pas grande. « Non, répondit-il, mais pourtant vous l'ignoriez. »

De même la manière de bien faire ses actions n'est pas d'une grande subtilité, néanmoins elle échappe à la connaissance de beaucoup de personnes faute de réflexion. La voici : quand nous avons la liberté de choisir, il est plus chrétien de préférer toujours les choses qui mortifient davantage la nature, comme ont fait les saints qui ont toujours pris pour partage la croix et les choses crucifiantes ; mais il faut excepter de cette règle les cas de bien-séance, honnêteté, civilité, bonne conversation, nécessité, santé, charité, obéissance et semblables. Par exemple, il m'est libre d'aller prendre l'air dans un jardin, ou de me tenir renfermé dans ma chambre. A quoi me déterminerai-je ? Si je veux me mortifier et me priver de cet innocent plaisir, je demeurerai dans ma chambre ; mais si une honnête compagnie m'invite à cette promenade, si le soin de ma santé m'y engage, si le désir de conser-

ver mes forces pour m'appliquer plus facilement à l'étude et au travail , requiert cette honnête récréation , je pourrai la choisir , et en agissant ainsi je choisirai selon la volonté de Dieu , quoique je choisisse ce qui m'est le plus agréable , pourvu que le motif qui me détermine à ce choix soit ennobli par l'intention de faire la volonté de Dieu.

Mais quand deux choses sont parfaitement indifférentes , et que l'une n'est pas plus crucifiante que l'autre, comme quand il s'agit de choisir entre deux chemins qui conduisent également au même but , je sanctifie le choix que je fais de l'un des deux , par le motif de faire la volonté de Dieu qui me laisse la liberté du choix.

ARTICLE SECOND.

Il ne faut pas mépriser les fautes légères.

C'est aux rayons du soleil , et non à l'ombre qu'on aperçoit les atomes qui voltigent dans l'air. De même , à mesure qu'une âme devient plus éclairée dans les voies de Dieu , elle aperçoit plus nettement ses défauts , et elle s'en corrige plus soigneusement.

Saint François de Sales , dont l'âme était si pure , pratiquait une exacte fidélité à la loi de Dieu jusque dans les plus petites choses. Il arriva un jour que quelqu'un , qui jouait en sa présence à je ne sais quel jeu de récréation , trompait son adversaire. Le saint ne pouvant souffrir cette super-

cherie, lui remontra sa faute. « Nous ne jouons que des liards, » lui répondit le joueur. « Et ne seriez-vous pas plus tenté de le faire, lui répliqua l'homme de Dieu, si vous jouiez des pistoles? Celui qui est fidèle et loyal dans les petites occasions, l'est à plus forte raison dans les grandes; et celui qui craint de prendre une épingle, ne dérobera pas des écus. Mais au contraire celui qui méprise les fautes légères, tombera facilement dans de plus grandes. »

CHAPITRE SEIZIÈME.

DE LA PRUDENCE, DE LA SIMPLICITÉ ET DU ZÈLE.

ARTICLE PREMIER.

De la véritable prudence.

La vraie prudence, sans venin de finesse et de duplicité, est celle qui nous rend clairvoyants et adroits pour nous préserver des illusions du péché et pour nous tenir en garde contre les artifices du dragon infernal.

Voici comment notre Saint explique dans le douzième entretien, qu'il faut imiter la prudence du serpent : « Soyons, dit-il, prudents comme le serpent qui, lorsqu'il est attaqué, expose tout son

- » corps pour conserver sa tête, de même expo-
- » sons tout au péril quand cela est nécessaire
- » pour conserver sain et entier en nous notre Sei-
- » gneur et son amour ; car il est notre chef, et
- » nous sommes ses membres ; c'est en cela que
- » consiste la prudence que nous devons joindre à
- » la simplicité. »

Cette prudence nous est recommandée par le Sage quand il nous avertit de garder soigneusement notre cœur, c'est-à-dire l'amour de charité répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit ; car c'est de lui que dépend notre vie intérieure, et l'âme qui n'est pas sur ses gardes en ce point, est appelée une colombe séduite et sans cœur.

Notre Saint nous avertit encore qu'il y a deux sortes de prudence, la naturelle et la surnaturelle. La surnaturelle est celle qui est animée par la charité, et qui, jetant toute sa pensée en Dieu et en sa providence, n'a soin que de chercher le royaume de Dieu et sa justice, sachant qu'avec cela rien ne peut lui manquer.

- « Quant à la prudence naturelle, dit-il, il faut
- » la mortifier, comme n'étant pas entièrement
- » bonne, et nous suggérant plusieurs considérations
- » et prévoyances non nécessaires, qui tiennent
- » nos esprits bien éloignés de la simplicité. »

ARTICLE SECOND.

Accord entre la simplicité et la prudence.

Voici d'excellentes instructions données par saint François de Sales dans l'un de ses entretiens :

- Il sera utile de vous faire connaître une fausse
- opinion qui est dans l'esprit de plusieurs concer-
- nant la simplicité ; ils s'imaginent qu'elle est
- contraire à la prudence , et que ces deux vertus
- sont opposées l'une à l'autre ; ce qui n'est pas ;
- car jamais les vertus ne se contrarient entre elles,
- mais au contraire elles ont une union très-
- grande. La vertu de simplicité est opposée au
- vice de l'astuce , vice qui est la source d'où pro-
- cèdent les finesses , les artifices et les duplicités ;
- l'astuce est un amas d'artifices , de tromperies ,
- de malices ; c'est par le moyen de l'astuce que
- nous trouvons des inventions pour tromper l'es-
- prit du prochain et de ceux avec qui nous avons
- affaire , et pour les conduire au point que nous
- prétendons , qui est de leur faire entendre que
- nous n'avons d'autre sentiment dans le cœur
- que celui que nous leur manifestons par nos pa-
- roles , ou d'autre connaissance sur le sujet dont
- il s'agit , que celle dont nous leur faisons part.
- Tout cela est infiniment contraire à la simplicité
- qui requiert que nous ayons l'intérieur entière-
- ment conforme à l'extérieur.
- Je ne veux pourtant pas dire qu'il faille témoi-

» guer nos émotions à l'extérieur , telles que nous
» les avons en l'intérieur ; car ce n'est point une
» chose contraire à la simplicité de faire bonne
» mine en ce temps-là. Il faut toujours mettre une
» grande différence entre les effets de la partie su-
» périeure de notre âme , et les effets de la partie
» inférieure. Il est vrai que quelquefois nous avons
» de grandes émotions en notre intérieur à l'occa-
» sion d'une correction ou de quelqu'autre contra-
» diction ; mais cette émotion ne provient pas de
» notre volonté , et tout ce ressentiment se passe
» en la partie inférieure ; la partie supérieure n'y
» consent point, mais elle agrée , accepte et trouve
» bonne cette occasion de souffrir. La simplicité a
» continuellement ses regards fixés sur l'acqui-
» sition de l'amour de Dieu. Or, l'amour de Dieu re-
» quiert de nous que nous retenions nos sentiments,
» et que nous les mortifions et les anéantissions.
» C'est pourquoi il ne requiert pas que nous les
» manifestations et les fassions voir au dehors ; ce
» n'est donc pas manquer de simplicité de faire
» bonne mine quand nous sommes émus en l'inté-
» rieur.

» Mais ne serait-ce point tromper ceux qui nous
» verraient , et leur faire croire que nous sommes
» fort vertueux ? Je réponds que cette réflexion sur
» ce que l'on dira , ou que l'on pensera de nous,
» est contraire à la simplicité , car elle ne vise
» qu'à contenter Dieu , elle ne regarde les créatu-
» res qu'en tant que l'amour de Dieu le requiert.

» Après que l'âme simple a fait une action qu'elle
 » juge devoir faire , elle n'y pense plus ; et s'il lui
 » vient en la pensée ce que l'on dira ou que l'on
 » pensera d'elle , elle retranche promptement cette
 » pensée , parce qu'elle ne peut souffrir rien qui
 » la détourne de son but qui est de se tenir atten-
 » tive à Dieu pour augmenter en elle son amour.
 » La considération des créatures ne l'émeut point,
 » car elle rapporte tout au Créateur.

» Il en est de même de la question que l'on pour-
 » rait faire , s'il n'est pas permis de se servir de la
 » prudence pour ne pas découvrir aux supérieurs
 » ce que l'on penserait les pouvoir troubler , ou
 » ce qui pourrait nous troubler nous-mêmes en
 » le disant ; car la simplicité ne regarde rien sinon
 » s'il est expédient de dire ou de faire ceci ou cela ;
 » et ensuite quand elle a reconnu ce qui est expé-
 » dient , elle se met à le faire. Ainsi, sans perdre
 » le temps à considérer si le supérieur ne se trou-
 » blera point de ce que je lui dirai, quelque pen-
 » sée que j'ai eue de lui , je ne laisserai pas de la
 » dire ; et après cela il en arrivera ce que Dieu
 » voudra. Quand j'aurai fait mon devoir, je ne me
 » mettrai en peine de rien.

» Il ne faut pas toujours tant craindre le trou-
 » ble , soit pour soi-même , soit pour autrui ; car
 » le trouble n'est pas un péché. Si je sais qu'al-
 » lant en quelque compagnie l'on me dira quelque
 » parole qui me troublera , je ne dois pas éviter
 » d'y aller , mais je dois m'armer de confiance en

» la protection divine , et espérer que Dieu me
 » fortifiera pour vaincre ma nature à laquelle je
 » veux faire la guerre. Ce trouble ne se fait qu'en
 » la partie inférieure de notre âme ; c'est pourquoi
 » il ne faut point s'en étonner quand il n'est pas
 » suivi , je veux dire quand nous ne consentons
 » point à ce qu'il nous suggère.

» Mais d'où pensons-nous que nous vienne ce
 » trouble , sinon de ce que nous manquons de sim-
 » plicité ? car l'on s'amuse souvent à examiner :
 » *Que dira-t-on , que pensera-t-on* , au lieu de
 » considérer Dieu seul , et ce qui peut nous ren-
 » dre plus agréables à ses yeux ?

» La simplicité ne cherche que le pur amour de
 » Dieu qui ne se trouve jamais si bien qu'en la mor-
 » tification de nous-mêmes ; à mesure que la mor-
 » tification croît , nous nous approchons davan-
 » tage du lieu où nous devons trouver son diviu
 » amour. Au surplus , les supérieurs doivent être
 » parfaits , ou du moins ils doivent faire les œuvres
 » des parfaits , et par conséquent ils ont les oreil-
 » les ouvertes pour recevoir et entendre tout ce
 » qu'on veut leur dire , sans s'en mettre beaucoup
 » en peine.

» L'âme simple ne se mêle pas de ce que font
 » ou feront les autres ; elle pense à elle , encore
 » n'a-t-elle pour soi que les pensées qui sont vrai-
 » ment nécessaires ; car quant aux autres elle s'en
 » détourne toujours promptement. Cette vertu a
 » une grande affinité avec l'humilité , qui ne permet

» pas que nous ayons mauvaise opinion de per-
» sonne , excepté de nous-mêmes.
» Vous demandez comment il faut observer la
» simplicité dans les conversations et les récréa-
» tions. Je vous réponds qu'il faut l'observer comme
» en toute autre action , bien qu'en celle-ci il faille
» avoir une sainte liberté et franchise pour s'entre-
» tenir des sujets qui servent à l'esprit de joie et de
» récréation. Il faut être fort naïf en la conversa-
» tion ; il ne faut pourtant pas être inconsidéré ,
» car la simplicité suit toujours la règle de l'amour
» de Dieu ; mais quand même il vous arriverait de
» dire quelque petite chose qui semblerait n'être
» pas aussi bien reçue des autres que vous le vou-
» driez , il ne faudrait pas pour cela vous arrêter
» à faire des réflexions et des examens sur toutes
» vos paroles. Oh ! non ; car c'est l'amour-propre
» qui nous fait rechercher si ce que nous avons dit
» ou fait est bien reçu ; mais la sainte simplicité
» ne court pas après ses paroles , ni ses actions ;
» elle en laisse l'effet à la divine Providence à la-
» quelle elle s'attache souverainement ; elle ne se
» détourne ni à droite ni à gauche , mais elle suit
» simplement son chemin. Que si elle y rencontre
» quelque occasion de pratiquer une vertu , elle
» s'en sert soigneusement comme d'un moyen pro-
» pre à parvenir à sa perfection , qui est l'amour
» de Dieu ; mais elle ne s'empresse point à les re-
» chercher ; elle ne les méprise point aussi ; elle
» ne se trouble de rien , elle se tient tranquille en

- » la confiance qu'elle a que Dieu sait son désir qui
 » est de lui plaire, et cela lui suffit. »

ARTICLE TROISIÈME.

De la prudence mondaine.

Il y a bien de la différence entre la prudence humaine et la prudence mondaine. La prudence humaine nous fait prendre les moyens les plus propres à arriver à notre fin ; et lorsque cette fin est bonne, la prudence l'est aussi, et on la compte au nombre des vertus cardinales. Mais la prudence mondaine est toujours mauvaise, parce que c'est une finesse et une subtilité qui nous porte à mal-faire avec adresse. Le saint évêque nous donne de très-belles instructions au sujet de la prudence humaine.

- « Quand la prudence humaine, dit-il, se mêle
 » de nos desseins, il est difficile de la faire taire ;
 » car elle est extrêmement importune, et se glisse
 » ardemment et hardiment dans nos affaires mal-
 » gré nous. Que faut-il donc faire afin que l'inten-
 » tion soit purifiée ? Il faut regarder si notre des-
 » sein peut être légitime, juste et pieux ; et si nous
 » trouvons qu'il peut l'être, il faut nous déterminer
 » à l'exécuter, non pour obéir à la prudence hu-
 » maine, mais pour accomplir la volonté de Dieu...
 » A chaque pas presque il nous faut faire l'acte
 » de résignation que notre Seigneur nous a ensei-
 » gné : *Mon Père, que votre volonté soit faite et*

» *non la mienne !* Et après avoir fait cet acte , lais-
 » sons clabauder la prudence humaine tant qu'elle
 » voudra ; car l'œuvre ne lui appartiendra plus , et
 » vous pourrez lui dire comme les habitants de
 » Samarie disaient à la Samaritaine après qu'ils eu-
 » rent conversé avec notre Seigneur : *Ce n'est plus*
 » *aujourd'hui sur votre parole que nous croyons ,*
 » *mais parce que nous-mêmes nous l'avons vu et*
 » *entendu.* Quoique ce soit la prudence humaine
 » qui ait excité la volonté , ce ne sera point pour
 » elle que vous agirez , mais parce que vous au-
 » rez reconnu que Dieu avait cette action pour
 » agréable ; ainsi par l'infusion de la volonté divine
 » vous corrigerez la volonté humaine. »

ARTICLE QUATRIÈME.

Opposition entre les maximes de Jésus-Christ et celles du monde.

Voici d'excellentes leçons que donne saint François de Sales sur la prudence mondaine, et sur l'opposition des maximes du monde à celles de Jésus-Christ :

« J'ai coutume de dire que presque tous péris-
 » sent , faute de suivre les maximes du christia-
 » nisme, telles que celles-ci : *Bienheureux les pau-*
 » *vres d'esprit , car le royaume des cieux leur*
 » *appartient ! Bienheureux ceux qui sont doux ;*
 » *car ils posséderont la terre !* Mais qui est-ce qui
 » voit la beauté de ces maximes ? Ce sont seulement
 » ceux à qui le Saint-Esprit la fait voir.

• Lorsque nous considérons des lambris dorés,
 » des perles et des joyaux, nous nous écrions : *Oh !*
 » *que ces choses sont belles ! Mais à quels yeux ?*
 » aux yeux des mondains. C'est le langage du
 » monde, et voici le langage de Jésus-Christ : *Con-*
 » *sidérez la perte de la pauvreté évangélique , et*
 » *voyez le ciel et la félicité éternelle qui y est attu-*
 » *chée.* Hélas ! Nous n'écoutons pas notre divin
 » maître, en sorte que faute d'avoir fortement éta-
 » bli ses maximes dans notre cœur, nous nous
 » perdons, le monde triomphe de nous, et nous sé-
 » duit malheureusement par ses fausses maximes.
 » Ah ! misérables trompés que nous sommes ! nous
 » savons bien que le monde avec toutes ses riches-
 » ses et ses vaines grandeurs ne vaut rien ; et néan-
 » moins nous y mettons notre affection et nous
 » suivons ses maximes !

• *Soyez comme de petits enfants*, dit notre Sei-
 » gneur, *soyez simples comme des colombes.* Et
 » cependant l'on n'a point de candeur, ni de sim-
 » plicité. L'on veut être prudent, mais d'une pru-
 » dence charnelle qui, comme dit le grand Apôtre,
 » donne la mort à l'âme. D'où vient cela ? c'est
 » que nous ne cherchons pas à voir et à pénétrer
 » la beauté et la bonté des maximes de notre Sei-
 » gneur. Oh ! certes, si nous les pénétrions bien,
 » et si nous voyions leur beauté, nous renonce-
 » rions pour jamais aux malheureuses maximes du
 » monde, pour suivre celles de notre divin maître.
 • L'Écriture sainte rapporte que Nabuchodono-

» sor vit en songe une grande statue qui avait la
 » tête d'or , les bras d'argent , le ventre d'airain ,
 » les jambes de fer et les pieds de terre. Mais pen-
 » dant qu'il considérait cette statue , une petite
 » pierre se détacha d'une montagne , et heurtant
 » les pieds de la statue , la renversa par terre et la
 » réduisit en poudre ; cette poussière fut emportée
 » par le vent ; et ainsi tout disparut. Qu'est-ce que
 » cette statue nous représente , sinon le monde ,
 » ou plutôt l'orgueil et le néant du monde , qui a
 » la tête d'or et les pieds de terre ? Et cette mon-
 » tagne d'où est descendue la petite pierre , ne nous
 » représente-t-elle pas notre souverain Seigneur et
 » maître , de la bouche duquel est sortie la petite
 » pierre des huit béatitudes , qui a renversé la sta-
 » tue de la vanité du monde , faisant que tant et
 » tant de personnes ont quitté les richesses , les
 » honneurs et les dignités de la terre pour se ren-
 » dre pauvres et pour vivre dans un état d'abjection ?
 » O Dieu ! il est indubitable que cette doctrine évan-
 » gélique ayant été répandue dans tout l'univers ,
 » a été embrassée de plusieurs qui ont méprisé le
 » monde avec toutes ses vanités.

» Le monde dit : *Bienheureux sont ceux qui sont*
 » *riches et qui ont toutes sortes de commodités en*
 » *cette vie ;* et il ajoute : *Malheureux sont les*
 » *pauvres.* Mais notre Seigneur voyant la folie du
 » monde et le néant des choses dans lesquelles il
 » établit sa béatitude , jette une petite pierre au
 » pied de cette statue , et dit en premier lieu : *Bien-*

» *heureux les pauvres d'esprit , car le royaume*
 » *des cieux est à eux ; et au contraire malheur*
 » *aux riches , c'est-à-dire à ceux qui mettent leur*
 » *affection dans les richesses ; car outre qu'ils n'au-*
 » *ront pas le royaume des cieux , ils seront éternel-*
 » *lement malheureux , et n'auront pour récompense*
 » *que l'enfer et la compagnie des démons.*

» *Bienheureux ceux qui sont doux , dit encore*
 » *notre Seigneur , car ils posséderont la terre.*
 » Or , parce que cette douceur exige que l'on ré-
 » prime les mouvements de colère , que l'on soit
 » cordial et plein de mansuétude envers le pro-
 » chain , que l'on supporte les mépris ; le monde ,
 » qui a un esprit de vanité tout contraire à cela ,
 » dit : *bienheureux celui qui se venge de son en-*
 » *nemi , qui se fait craindre et redouter ; et au-*
 » *quel on n'oserait dire un mot de mépris ; et il*
 » *estime malheureux celui qui est doux et patient*
 » *parmi les injures et les adversités. Notre Seigneur*
 » *jette donc la petite pierre contre cette statue , en*
 » *disant : Bienheureux ceux qui sont doux , car*
 » *ils posséderont la terre , et par ces paroles il*
 » *détruit la fierté et l'arrogance sur laquelle les*
 » *mondains fondent leur béatitude.*

» *Bienheureux , dit notre Seigneur , ceux qui*
 » *pleurent , car ils seront consolés ; le monde tout*
 » *au contraire dit : Bienheureux ceux qui vivent*
 » *dans les plaisirs et qui jouissent de toute sorte*
 » *de contentements.*

» *Bienheureux , dit encore notre Seigneur ,*

» *ceux qui ont faim et soif de la justice ; bien-*
 » *heureux ceux qui sont persécutés pour la jus-*
 » *tice ; et le monde dit tout l'opposé , et établit*
 » *ainsi son bonheur sur tout ce qui est contraire*
 » *aux instructions de notre Seigneur. C'est pour-*
 » *quoi le divin Sauveur considérant cette statue ,*
 » *non point en songe , comme Nabuchodonosor ,*
 » *mais en vérité et en effet , et voyant qu'elle n'a*
 » *que des pieds de terre , c'est-à-dire que tout ce*
 » *que le monde vante et estime n'est fondé que sur*
 » *des choses périssables et transitoires , il jette*
 » *pour la renverser les petites pierres des huit béa-*
 » *titudes qui contiennent , ainsi que je l'ai dit ,*
 » *toute la perfection chrétienne. »*

ARTICLE CINQUIÈME.

Interprétations que la prudence humaine donne aux maximes
de Jésus-Christ.

Saint François de Sales continue en ces termes
son instruction sur les béatitudes évangéliques :

« Le monde voyant sa gloire renversée , et que
 » les chrétiens estimaient la pauvreté , le mépris ,
 » les larmes et la persécution , a appelé à son se-
 » cours la prudence mondaine qui a trouvé mille
 » interprétations contraires à ces béatitudes. *Il est*
 » *vrai , dit-elle , que les pauvres d'esprit sont*
 » *bienheureux ; mais n'est-ce pas être pauvre d'es-*
 » *prit que d'avoir l'usage des richesses et de pos-*
 » *séder des biens et des dignités , sans y attacher*

» *son affection* ? Et elle n'ajoute pas qu'il est bien
» difficile de posséder beaucoup de biens et d'hon-
» neurs sans y mettre son affection.

» Or les interprétations que la prudence hu-
» maine a trouvées sur la pauvreté sont un exem-
» ple de celles qu'elle emploie également sur toutes
» les autres béatitudes. Mais il ne faut point tant
» d'interprétations , il faut aller simplement et se
» tenir au pied de la lettre.

» Donc si nous voulons imiter les saints et faire
» profession des maximes évangéliques , embras-
» sons de bon cœur les peines et les incommodités
» qui accompagnent d'ordinaire la pauvreté, soyons
» doux envers notre prochain , pleurons si nous
» voulons être consolés , je veux dire , versons des
» larmes spirituelles ; car ces paroles : *Bienheu-
» reux ceux qui pleurent*, s'entendent spécialement
» de ceux qui pleurent leurs péchés et qui déplo-
» rent aussi ceux d'autrui , parce que Dieu en est
» offensé. Il est vrai qu'on ne peut pas toujours
» avoir ces larmes ; aussi ne sont-elles pas néces-
» saires pour notre salut ; mais on peut toujours
» en avoir le désir et demeurer devant Dieu avec
» un cœur contrit et humilié. Soyons altérés et
» affamés de justice , et endurons de bon cœur les
» mépris et persécutions pour la justice , tâchant ,
» autant qu'il nous sera possible , de suivre et d'i-
» miter l'exemple des saints , afin que nous puis-
» sions , après cette vie , être admis en leur com-
» pagnie dans le ciel pour y glorifier éternellement

- » avec eux le Père, le Fils et le Saint-Esprit.
- » Ainsi soit-il ! »

ARTICLE SIXIÈME.

En quoi consiste le véritable zèle.

- » Voici, dit saint François de Sales, en quoi
- » consiste le zèle ou la jalousie que nous devons
- » avoir pour Dieu. Son office est premièrement de
- » faire haïr, fuir, empêcher, détester, rejeter,
- » combattre et abattre, si l'on peut, tout ce qui
- » est contraire à Dieu, c'est-à-dire à sa volonté,
- » à sa gloire et à la sanctification de son nom. *J'ai*
- » *haï l'iniquité*, dit David, *et je l'ai eue en abo-*
- » *mination. Ceux que vous laissez, ô Seigneur,*
- » *ne les haïssais-je pas, et ne séchais-je pas de*
- » *douleur en voyant vos ennemis? Mon zèle m'a*
- » *fait sécher de douleur, parce que mes ennemis*
- » *ont oublié vos paroles.*

- » Voyez, je vous prie, ce grand roi, de quel
- » zèle il est animé et comme il emploie les affections
- » de son âme au service de la sainte jalousie. Il ne
- » hait pas simplement l'iniquité, mais il l'a en
- » abomination, il sèche de douleur en la voyant,
- » il tombe en défaillance, il la persécute, il la ren-
- » verse, il la détruit. Ainsi Phinès, par le mou-
- » vement d'un saint zèle, transperça saintement
- » d'un coup de glaive et l'effronté Israélite et l'in-
- » fâme Madianite. Ainsi le zèle qui dévorait le cœur
- » de notre Sauveur, fit qu'il punit plus d'une fois

» l'irrévérence et la profanation des vendeurs et
 » des acheteurs dans le temple.

» Le zèle, en second lieu, nous rend ardemment
 » jaloux pour la pureté des âmes qui sont épouses
 » de Jésus-Christ, selon la parole du saint Apôtre
 » aux Corinthiens : *Je suis jaloux de vous de la*
 » *jalousie de Dieu, car je vous ai fiancés à Jésus-*
 » *Christ pour vous présenter à lui comme une*
 » *vierge chaste, c'est-à-dire, j'ai été envoyé de*
 » Dieu à vos âmes pour traiter le mariage d'une
 » éternelle union entre son Fils notre Sauveur et
 » vous; je vous ai fiancés à lui pour vous présen-
 » ter, ainsi qu'une vierge chaste, à ce divin Epoux,
 » et voilà pourquoi je suis jaloux, non de ma ja-
 » lousie, mais de la jalousie de Dieu, au nom du-
 » quel j'ai traité avec vous. Cette jalousie faisait,
 » pour ainsi dire, tomber en défiance, et mou-
 » rir tous les jours ce saint Apôtre. *Je meurs, dit-*
 » *il, tous les jours pour votre gloire. Qui est in-*
 » *firmes, que je ne sois infirmes? Qui est acandalié,*
 » *que je ne brûle?*

» Voyez, disent les anciens Pères, voyez quel
 » amour, quel soin et quelle jalousie une poule a
 » pour ses poussins (car notre Seigneur n'a pas
 » estimé cette comparaison indigne de son Evan-
 » gile). La poule est une poule, c'est-à-dire un
 » animal sans courage, ni générosité, tandis qu'elle
 » n'est pas mère; mais quand elle l'est devenue,
 » elle a un cœur de lion, toujours la tête levée,
 » toujours les yeux hagards, toujours elle va rou-

» lant sa vue de toutes parts pour peu qu'il y ait ap-
 »arence de péril pour ses petits; il n'y a ennemi
 » aux yeux duquel elle ne se jette pour la défense
 » de sa chère couvée, pour laquelle elle a un souci
 » continuél qui la fait toujours aller gloussant et
 » plaignant. Que si quelqu'un de ses poussins pé-
 »rit, quels regrets! quelle tristesse! Telle est la
 » jalousie des pères et mères pour leurs enfants,
 » des pasteurs pour leurs ouailles, des frères pour
 » leurs frères. Quel zèle de saint Paul pour ses
 » frères selon la chair, et pour ses enfants selon
 » Dieu, pour lesquels il désirerait être exterminé
 » comme un objet d'anathème! Quel zèle de Moïse
 » envers son peuple pour lequel il désire en cer-
 »taine façon être rayé du livre de vie!

» Dans la jalousie humaine nous craignons que
 » la chose aimée ne soit possédée par quelque
 » autre, mais le zèle que nous avons pour Dieu
 » fait qu'au contraire nous redoutons sur toutes
 » choses que nous ne soyons pas assez entière-
 »ment possédés par lui. La jalousie humaine nous
 » fait craindre de n'être pas assez aimés; la jalou-
 »sie chrétienne nous fait craindre de n'aimer pas
 » assez. C'est pourquoi la sainte Sulamite s'écriait :
 » *O le bien-aimé de mon âme, montrez-moi où*
 » *vous reposez au midi, afin que je ne m'égare*
 » *pas, et que je n'aille pas à la suite des troupeaux*
 » *de vos campagnons.* Elle craint de n'être pas toute
 » à son saint pasteur, et de s'arrêter tant soit peu
 » auprès de ceux qui veulent se rendre ses rivaux;

- » car elle ne veut pas que les plaisirs, les honneurs
- » et les biens extérieurs puissent le moins du monde
- » occuper un seul brin de son amour, qu'elle a tout
- » consacré à son cher Sauveur. »

ARTICLE SEPTIÈME.

Avis sur la pratique du zèle.

- » Le zèle étant, dit saint François de Sales, une
- » ardeur et véhémence d'amour, il a besoin d'être
- » sagement conduit; autrement il outre-passerait
- » les bornes de la modération et de la discrétion.
- » Ce n'est pas que le divin amour, quelque véhé-
- » ment qu'il soit, puisse être excessif en lui-même
- » ni dans les mouvements ou inclinations qu'il
- » donne aux esprits, mais c'est qu'il emploie à
- » l'exécution de ses projets, l'entendement lui
- » ordonnant de chercher les moyens de les faire
- » réussir, et la hardiesse et ardeur pour surmon-
- » ter les difficultés qu'il rencontre; d'où il arrive
- » très-souvent que l'entendement propose et fait
- » prendre des voies trop âpres et trop violentes,
- » et que l'ardeur ou audace étant une fois émue
- » et ne sachant pas se contenir dans les limites de
- » la raison, entraîne le cœur dans le désordre, en
- » sorte que le zèle est par là exercé indiscretement;
- » ce qui le rend mauvais et blamable. David en-
- » voya Joab avec son armée contre son fils rebelle
- » Absalon, et il défendit sur toutes choses qu'on
- » ne lui fit du mal, ordonnant qu'on eût soin de

• le sauver. Mais Joab étant dans la chaleur de la
 • mêlée, échauffé à la poursuite de la victoire, tua
 • lui-même de sa main Absalon, sans avoir égard
 • à tout ce que le roi avait dit. Le zèle, de même,
 • emploie l'ardeur et l'audace contre le mal, et
 • leur ordonne toujours très-expressément qu'en
 • détruisant l'iniquité et le péché, elles sauvent,
 • s'il se peut, le pécheur et l'injuste. Mais elles,
 • étant une fois en fougue comme un cheval impé-
 • tueux, prennent le mors aux dents, emportent
 • leur cavalier hors de la lice, et ne s'arrêtent qu'à
 • défaut d'haleine.

• Le père de famille que notre Seigneur dépeint
 • en l'Evangile, savait bien que les serviteurs ar-
 • dents et violents ont coutume d'outré-passer l'in-
 • tention de leur maître; car lorsque les siens
 • s'offrent à lui pour aller sarcler son champ, afin
 • d'en arracher l'ivraie, *non*, leur dit-il, *je ne le*
 • *veux pas, de peur qu'avec l'ivraie vous n'arra-*
 • *chiez aussi le froment.* Une vive émotion est un
 • serviteur qui, étant puissant, courageux et grand
 • entrepreneur, fait aussi d'abord beaucoup d'ou-
 • vrage; mais il est si ardent, si remuant, si in-
 • considéré et si impétueux, qu'il ne fait aucun
 • bien, sans, pour l'ordinaire, faire en même temps
 • plusieurs maux. Ce n'est pas une bonne chose,
 • disent les gens de la campagne, de tenir les paons
 • dans la maison, car, encore qu'ils mangent les
 • araignées et en débarrassent le logis, ils gâtent
 • toutefois tous les couverts et les toits, en sorte

» que leur utilité n'est pas comparable au grand
» dégât qu'ils font. L'émotion est un secours donné
» par la nature à la raison , et employé par la grâce
» au service du zèle pour l'exécution de ses des-
» seins ; mais secours dangereux et peu désirable ;
» car si elle devient forte , elle se rend maîtresse ,
» renversant l'autorité de la raison et les lois amou-
» reuses du zèle. Que si elle est faible , elle ne fait
» rien que le zèle ne fît lui seul sans elle ; et
» toujours nous devons être dans une juste crainte
» que, se renforçant , elle ne s'empare du cœur et
» du zèle, les soumettant à sa tyrannie , de même
» qu'un feu artificiel qui , en un moment, embrase
» un édifice , et on ne sait comment l'éteindre. C'est
» un acte de désespoir de mettre dans une place un
» secours étranger qui peut se rendre le plus fort.

• L'amour déréglé de nous-mêmes nous trompe
» souvent et nous donne le changé , exerçant ses
» propres passions sous le nom de zèle. Je dis
» qu'il se sert du nom de zèle , parce qu'il ne
» saurait se servir du zèle lui-même , car c'est le
» propre de toutes les vertus et principalement
» de la charité , dont le zèle est une dépendance ,
» d'être si bonnes, que personne n'en peut en abuser.

• Un fameux pécheur vint un jour se jeter aux
» pieds d'un bon et digne prêtre , assurant avec
» beaucoup de soumission qu'il venait pour trou-
» ver le remède à ses maux , c'est-à-dire , pour re-
» cevoir l'absolution de ses crimes. Un certain
» moine , nommé Démophile , pensant que ce pau-

» vre pénitent s'approchait trop du saint autel , en-
» tra en une émotion si violente que , se jetant sur
» lui à grands coups de pieds , il le chassa , inju-
» riant outrageusement le bon prêtre qui , selon
» son devoir , avait accueilli avec bonté ce pauvre
» repentant ; ensuite courant à l'autel , il en ôta les
» choses saintes qui y étaient et les emporta , de
» peur , disait-il , que , par l'attouchement de ce
» pécheur , le lieu saint n'eût été profané. Or , ayant
» fait ce bel exploit de zèle , il en fut si glorieux
» qu'il écrivit une lettre à saint Denys Aréopagite ,
» où il racontait ce fait et s'applaudissait de sa
» conduite. Mais il en reçut une excellente réponse ,
» digne de l'esprit apostolique dont ce grand dis-
» ciple de saint Paul était animé ; car saint Denys
» lui fit voir clairement que son zèle avait été in-
» discret et imprudent , parce qu'encore que le
» zèle de l'honneur dû aux choses saintes soit bon
» et louable , néanmoins il avait été pratiqué contre
» toute raison , sans considération ni jugement ,
» puisqu'il avait employé les coups de pieds , les
» outrages , les injures et les reproches en un lieu ,
» en une occasion et contre des personnes qu'il
» devait honorer , aimer et respecter ; en sorte
» que le zèle ne pouvait être bon , étant exercé
» avec un si grand désordre. Mais , en cette même
» réponse , ce grand saint raconte un autre exem-
» ple admirable d'un grand zèle procédant d'une
» âme fort bonne , gâté néanmoins et vicié par
» l'excès de la colère.

» Un païen avait fait retomber dans l'idolâtrie
 » un chrétien nouvellement converti à la foi. Car-
 » pus, homme éminent en pureté et sainteté de
 » vie, en conçut un si grand courroux, que jamais
 » il n'en avait éprouvé de semblable, et il se laissa
 » entraîner si avant par cette passion, que s'étant
 » levé à minuit pour prier selon sa coutume, il de-
 » mandait par un excès d'indignation, à la divine
 » justice, de faire mourir d'un coup de foudre ces
 » deux pécheurs ensemble, le païen séducteur,
 » et le chrétien séduit. Mais écoutez ce que Dieu fit
 » pour corriger l'apreté de la passion dont Carpus
 » était animé. Premièrement, il lui fit voir en haut
 » le ciel ouvert et Jésus-Christ, notre Seigneur, as-
 » sis sur un trône environné d'une multitude d'an-
 » ges en forme humaine; ensuite, il lui montra en
 » bas la terre entr'ouverte comme un horrible et
 » vaste gouffre, et les deux pécheurs auxquels il
 » avait souhaité tant de mal, sur le bord de ce pré-
 » cipice, tremblants et presque morts d'effroi, à
 » cause qu'ils étaient près de tomber dans le gouffre,
 » étant attirés d'un côté par une multitude de ser-
 » pents qui, sortant de l'abîme, s'entortillaient à
 » leurs jambes, et avec leurs queues les tiraient
 » dans le précipice, tandis que de l'autre côté cer-
 » tains hommes les poussaient et les frappaient
 » pour les faire tomber, tellement qu'ils semblaient
 » être sur le point d'une chute inévitable.

» Or, considérez, je vous prie, la violence de la
 » passion de Carpus; car il ne fixait point ses yeux

» sur notre Seigneur et les anges , tant il prenait
 » plaisir à considérer la détresse effroyable de ces
 » deux misérables ! son unique peine était de voir
 » que ces malheureux tardaient tant à périr , et il
 » lâchait de les précipiter lui-même , ce que ne
 » pouvant faire , il s'en dépitait et les mandissait ,
 » jusqu'à ce qu'enfin , levant les yeux au ciel , il vit
 » le doux et très-miséricordieux Sauveur qui , par
 » une extrême pitié et compassion , se leva de son
 » trône , et descendant jusqu'au lieu où étaient ces
 » deux pauvres misérables , leur tendait sa main se-
 » courable , en même temps que les anges , les uns
 » d'un côté , les autres d'un autre , les retenaient
 » pour les empêcher de tomber dans cet épouvan-
 » table gouffre. Enfin l'aimable et bon Jésus , s'a-
 » dressant au courroucé Carpus : *Carpus* , lui dit
 » il , *frappe désormais sur moi ; car je suis prêt*
 » *à souffrir encore une fois pour sauver les hom-*
 » *mes , et cela me serait agréable si cela se pouvait*
 » *faire sans le péché de mes bourreaux. Mais , au*
 » *surplus , choisis ce qui te serait meilleur , ou d'être*
 » *en ce gouffre avec les serpents ou de demeurer*
 » *avec les anges qui sont si grands amis des*
 » *hommes.*

» Certainement le saint homme Carpus avait rai-
 » son d'entrer en zèle dans cette occasion , et son
 » zèle avait justement excité son indignation contre
 » eux ; mais l'indignation étant émue avait laissé
 » la raison et le zèle en arrière , outre-passant toutes
 » les bornes et limites du saint amour , et par con-

» séquent du zèle qui en est la ferveur. Elle avait
 » changé la haine du péché et la très-douce charité
 » en une furieuse cruauté.

» C'est ainsi qu'il y a des personnes qui ne pen-
 » sent pas qu'on puisse avoir beaucoup de zèle sans
 » avoir beaucoup d'émotion, n'estimant pas pouvoir
 » rien accommoder s'ils ne gâtent tout, bien qu'au
 » contraire le vrai zèle ne se serve presque jamais
 » de l'émotion ; car, comme on n'applique le fer et
 » le feu aux malades, que lorsqu'on ne peut pas
 » faire autrement, aussi le saint zèle n'emploie
 » l'émotion que dans l'extrême nécessité. »

• Oh ! que bienheureux est, dit saint Ambroise,
 celui qui sait régler le zèle ! — Très-facilement,
 dit saint Bernard, le démon se jouera de votre
 zèle, si vous négligez la science, c'est-à-dire la
 prudence. Que toujours votre zèle soit enflammé
 de charité, embelli de science, affermi par la
 constance ! • • Le vrai zèle est enfant de la charité,
 » car il en est l'ardeur ; c'est pourquoi, comme elle,
 » *il est patient, plein de bonté, sans trouble, sans*
 » *contention, sans haine, sans envie, se réjouis-*
 » *sant de la vérité.* L'ardeur du vrai zèle est pa-
 » reille à celle du chasseur qui est diligent, soi-
 » gneux, actif, laborieux et très-affectionné à la
 » poursuite du gibier, mais sans émotion et sans
 » trouble ; car si le travail des chasseurs était plein
 » d'émotion et de chagrin, il ne serait pas si aimé.
 » De même le vrai zèle a une ardeur très-grande,
 » mais constante, ferme, douce, laborieuse, éga-

- lement aimable et infatigable. Tout au contraire
- le faux zèle est turbulent, brouillon, insolent,
- fier, colère, passager, également impétueux
- et inconstant. »

ARTICLE HUITIÈME.

Avis sur les désirs de la sanctification du prochain.

Voici quelques avis tirés d'une lettre écrite à une mère de famille par saint François de Sales :

- Quant au désir que vous avez devoir les vôtres
- fort avancés dans le service de Dieu et dans la
- » perfection chrétienne, je le loue infiniment, et
- comme vous souhaitez, j'ajouterai mes faibles
- prières aux supplications que vous en faites à
- Dieu. Mais, madame, il faut que je vous dise la
- vérité : je crains perpétuellement qu'en ces désirs
- qui ne sont pas de l'essence de notre salut et de
- notre perfection, il ne se mêle quelque suggestion
- de l'amour-propre et de notre propre volonté ;
- comme, par exemple, que nous nous arrêtons
- tant à ces désirs, que nous ne laissons pas as-
- sez de place en notre esprit pour d'autres désirs
- qui nous sont plus nécessaires et plus utiles, tels
- que ceux de notre propre humilité, résignation,
- douceur de cœur et autres semblables ; ou bien
- que nous ayons tant d'ardeur en ces désirs, qu'ils
- nous causent de l'inquiétude et de l'empresse-
- ment, ou enfin que nous ne les soumettions pas
- aussi parfaitement à la volonté de Dieu, qu'il
- serait expédient.

- » Je crains de semblables choses en de tels désirs ;
 - » c'est pourquoi je vous supplie de bien prendre
 - » garde à vous pour ne point tomber en ces in-
 - » convénients, comme aussi de poursuivre l'exécu-
 - » tion de ce désir doucement et suavement , c'est-
 - » à-dire , sans pour cela importuner ceux auxquels
 - » vous souhaitez persuader cette perfection , ni
 - » même leur découvrir votre désir ; car, croyez-
 - » moi , cela reculerait l'affaire au lieu de l'avancer.
 - » Il faut donc , et par votre exemple et par vos
 - » paroles , semer parmi eux tout doucement des
 - » choses qui puissent les conduire où vous désirez ,
 - » et sans faire semblant de les vouloir instruire ou
 - » gagner , jeter petit à petit de saintes inspirations
 - » et de bonnes pensées dans leur esprit. En cette
 - » sorte , vous avancerez beaucoup plus qu'en au-
 - » cune autre façon , surtout y ajoutant la prière. »
-
-

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME *.

AVIS AUX VIERGES.

—•••—

ARTICLE PREMIER.

Pudeur des Vierges.

Voici quelques avis que donne saint François de Sales , dans un de ses sermons.

* Supplément à l'*Introd. à la Vie dévote*, part. 3, ch. 41.

» *soit fait selon votre parole*, s'abandonnant à la
 » *divine volonté*, protestant néanmoins que, par
 » son choix et par son élection, elle se tiendra tou-
 » jours dans son état de bassesse.

» Or, quoique ces deux vertus, l'humilité et la
 » virginité, puissent se rencontrer l'une sans l'au-
 » tre, toutefois cette division et cette séparation
 » ne peuvent point se trouver entre l'humilité par-
 » faite et l'amour de Dieu, parce qu'elles sont in-
 » divisibles, étant tellement jointes et unies en-
 » semble, que jamais l'une ne peut se trouver
 » sans l'autre, pourvu qu'elles soient vraies et
 » parfaites. Aussi, dès que l'une de ces deux vertus
 » cesse de faire son opération, l'autre fait aussitôt
 » la sienne; dès que l'humilité a abaissé le chré-
 » tien, l'amour de Dieu le relève du côté du ciel,
 » parce que ces deux vertus sont comme l'échelle
 » de Jacob, par laquelle les anges montaient et des-
 » cendaient: ce n'est pas à dire qu'ils pussent mon-
 » ter et descendre en même temps, mais quand
 » ils étaient descendus, ils remontaient. L'humili-
 » lité semble en quelque manière nous éloigner de
 » Dieu, qui est appuyé sur le haut de cette mysté-
 » rieuse échelle; car elle nous fait toujours des-
 » cendre pour nous avilir, nous abaisser et nous
 » mépriser, et néanmoins, à mesure que nous nous
 » abaissons, nous nous rendons plus capables de
 » monter au haut de cette échelle mystique de la
 » perfection, où nous rencontrons la poitrine du
 » père céleste. »

QUATRIÈME PARTIE.

MOYENS DE SURMONTER LES OBSTACLES QUI S'OPPOSENT A
LA PRATIQUE DES VERTUS.

CHAPITRE PREMIER *.

DES TENTATIONS ET DE LEURS REMÈDES.

ARTICLE PREMIER.

§ I.

Avis concernant la vaillance spirituelle.

On demande quelquefois, dit l'évêque de Belley, si ce n'est point une témérité de dire en soi-même : « J'aimerais mieux mourir dans les plus cruels supplices, que de renoncer à la foi chrétienne, ou d'offenser Dieu mortellement. » On demande encore s'il n'est point dangereux de se représenter l'horreur des tourments pour examiner si l'on aurait assez de courage pour les endurer. Les théologiens répondent communément à la seconde demande qu'il n'est point nécessaire de se former ces sortes d'imaginations, mais que c'est assez de n'avoir aucune affection présente au péché. Ils disent encore que, pour qu'elles soient utiles, il faut qu'elles soient faites avec les précautions convenables.

* Supplément à l'Introd. à la Vie dévots, part. 4, ch. 3 et suiv.
II. 15

C'est aussi ce qu'enseigne saint François de Sales dans son traité de l'amour de Dieu : « Il n'est point
 • nécessaire , dit-il , de vous figurer dans votre
 • imagination les sentiments que vous pourrez avoir
 • dans la suite , parce que , pour être fidèle autant
 • que Dieu l'exige, il suffit de l'être dans l'occasion,
 • à mesure que le temps et les circonstances se
 • présentent , vu que chaque saison a bien assez
 • de son travail et de sa peine.

• Si pourtant vous voulez exercer votre cœur à
 • la vaillance spirituelle , en lui représentant par
 • l'imagination quelques dangers futurs à vaincre
 • et quelques assauts à soutenir , vous pourrez le
 • faire utilement , pourvu que les actes de cette
 • vaillance imaginaire ne vous remplissent point
 • d'une vaine opinion de votre courage. Car vous
 • savez ce qui arriva aux enfants d'Ephraïm ; c'é-
 • taient de tous les Israélites les plus habiles à dé-
 • cocher des flèches quand il ne s'agissait que de
 • s'exercer et de se préparer au combat ; mais, dès
 • qu'il fallut se battre , ils tournèrent le dos , et
 • n'eurent le courage ni de bander leurs arcs , ni
 • de soutenir la vue des flèches de l'ennemi.

• Lors donc que pour éprouver son courage
 • on se figure des difficultés et des dangers qui peu-
 • vent arriver ; et qu'on se sent de la valeur et de la
 • fidélité , il faut en remercier Dieu , parce que ce
 • sentiment est bon. Mais il faut se contenir dans
 • les bornes de l'humilité , entre la confiance en
 • Dieu et la défiance de soi-même , espérant qu'a-

• vec le secours de la grâce on ferait véritablement
 • dans l'occasion ce qu'on s'imagine ; et craignant
 • toutefois que, selon notre misère ordinaire, nous
 • n'en fissions rien et ne perdissions courage.

• Mais si la défiance augmentait si fort qu'il
 • nous semblât que nous n'aurions pas assez de
 • force et de courage pour résister aux tentations
 • que nous nous sommes représentées , de sorte
 • que cette vue nous conduist à une espèce de dés-
 • espoir , en nous faisant présumer que nous ne
 • sommes pas actuellement dans la grâce et l'ami-
 • tié de Dieu , il faut alors , malgré le sentiment de
 • notre faiblesse et notre découragement , former
 • la résolution d'être fidèle, quoi qu'il puisse nous
 • arriver , même dans les occasions qui font notre
 • peine , et espérer que lorsqu'elles arriveraient ,
 • Dieu multiplierait sa grâce , qu'il redoublerait
 • son secours , qu'il nous aiderait selon la gran-
 • deur de nos besoins , et que la force que nous
 • n'avons pas actuellement pour une guerre imagi-
 • naire et non nécessaire , il nous la donnerait
 • quand le danger serait présent.

• Il y a des soldats qui perdent cœur lorsqu'il
 • faut aller à l'assaut , et il y en a aussi qui cessent
 • de craindre et qui , à la vue du péril , prennent
 • un courage et une résolution qu'ils n'eussent ja-
 • mais eus , s'ils ne s'étaient trouvés dans la néces-
 • sité de combattre ; c'est ce qui arrive dans le ser-
 • vice de Dieu ; plusieurs , après avoir été effrayés
 • presque jusqu'à perdre courage à la vue d'un

» danger encore éloigné, se comportent ensuite
 » fort courageusement lorsque la tentation est présente.

» Si donc la représentation des assauts futurs
 » nous épouvante et qu'il nous semble que le cœur
 » nous manque, il suffit de désirer du courage et
 » de nous confier en la bonté de Dieu, qu'il nous le
 » donnera quand il en sera temps.

» Est-ce que le courage de Samson était toujours
 » le même ? L'écriture ne nous dit-elle pas que,
 » lorsque auprès des vignes de Themnala, il vit venir
 » à lui un lion rugissant et furieux, l'esprit de
 » Dieu se saisit de lui, c'est-à-dire Dieu lui donna
 » une nouvelle force et un nouveau courage, et
 » muni de ce secours, il terrassa le lion avec autant
 » de facilité que si c'eût été un chevreau ? Il
 » fut secouru de la même manière dans le lieu appelé
 » Léchi, lorsque, des trois mille Philistins qui
 » y étaient venus pour le saisir, il en tua mille avec
 » une machoire d'âne.

» Il n'est donc pas nécessaire de sentir toujours
 » en soi le courage requis pour surmonter le lion
 » rugissant qui rode sans cesse autour de nous,
 » afin de nous dévorer ; le sentiment continuel d'un
 » tel courage pourrait nous donner de la vanité et
 » de la présomption. Il suffit que nous ayons un
 » désir sincère de combattre vaillamment, et une
 » ferme confiance en la bonté de Dieu, qu'il nous
 » assistera de son secours lorsque l'occasion de
 » combattre se présentera. »

S. II.

- Suite des avis concernant la vaillance spirituelle.

Voici d'autres avis sur le même sujet , donnés par saint François de Sales dans un de ses sermons :

• Lorsque nous avons de la ferveur et de bons
 • sentiments dans l'oraison , il nous semble que
 • nous ferons des merveilles ; mais dès les plus pe-
 • tites occasions nous nous laissons tomber à terre.
 • Tandis que la ferveur nous dure , nous faisons de
 • beaux exploits et de belles résolutions en pen-
 • sée , nous imaginant que nous ferons des merveil-
 • les pour Dieu ; mais quand les occasions se pré-
 • sentent nous tournons le dos , et nous manquons
 • de courage et de fidélité. Nous ressemblons à
 • saint Pierre , qui faisait tant le courageux , enten-
 • dant parler notre Seigneur de sa passion , et qui
 • lui disait : *Seigneur , je suis prêt à vous suivre*
 • *dans la prison et à mourir avec vous , plutôt*
 • *que de vous abandonner* , et qui , après cela , ne
 • laissa pas , à la seule voix d'une servante , de le
 • renier trois fois. Oh ! certes ! lorsque nous sen-
 • tons le désir de faire de grandes choses pour Dieu ,
 • nous devons alors plus que jamais nous tenir
 • dans l'humilité et la défiance de nous-mêmes .
 • nous confiant en Dieu , et nous jetant entre ses
 • bras , reconnaissant que sans lui nous n'avons
 • aucun pouvoir d'effectuer nos résolutions et nos

» bons désirs , ni de faire aucune chose qui lui soit
 » agréable , mais qu'en lui et avec sa grâce toutes
 » choses nous seront possibles , disant avec saint
 » Paul : *Je puis tout en celui qui me fortifie.*

» On regarderait comme dépourvu d'esprit et
 » de jugement celui qui , voulant construire un
 » grand édifice , ne considèrerait pas auparavant
 » s'il a de quoi payer et satisfaire à la dépense. De
 » même nous qui voulons acheter le ciel et élever
 » le grand édifice de la perfection chrétienne, nous
 » manquons d'esprit et de jugement lorsque nous
 » ne considérons pas si nous avons de quoi payer
 » ce qu'il faut pour venir à bout de notre entre-
 » prise , et que faute de cette considération , nous
 » demeurons courts en chemin. Or , la monnaie
 » qu'il faut avoir pour élever notre bâtiment spiri-
 » tuel et pour acheter cette perle précieuse de la
 » perfection , n'est autre que de renoncer entiè-
 » rement à nous-mêmes et à notre propre volonté ,
 » et de nous défaire de nos mauvaises inclinations ,
 » humeurs et aversions ; car il est certain que nous
 » ne l'acquerrons jamais par d'autre voie que par
 » le renoncement entier de nous-mêmes. Il faut
 » donc , à l'imitation de ce marchand dont il est
 » parlé dans l'Évangile , vendre tout pour avoir
 » cette précieuse perle de l'amour sacré que Dieu
 » veut nous donner , si nous nous rendons fidèles
 » à travailler pour l'acquérir.

» Oh ! qu'heureuses sont les âmes qui , pour
 » cela , boivent courageusement avec notre Sei-

• gneur le calice des souffrances, qui se mortifient,
• qui portent leur croix et qui souffrent et reçoivent
• amoureusement de sa divine main toute sorte
• d'évènements avec soumission à son bon plaisir !
• Mais , mon Dieu , qu'il s'en trouve peu qui fas-
• sent ces choses comme il faut ! L'on rencontre
• assez souvent des âmes qui désirent de souffrir
• et de porter la croix. Et je sais qu'il y en a plu-
• sieurs qui demandent à Dieu des afflictions ; mais
• c'est à condition qu'il les visitera et consolera
• souvent en leurs peines et en leurs souffrances ,
• et leur témoignera qu'il se plaît à les voir souffrir
• pour son amour , et qu'il leur destine la récom-
• pense d'une gloire immortelle.

• Il y en a aussi plusieurs qui désirent , comme
• les deux disciples Jacques et Jean , de savoir le
• degré de gloire qu'ils auront au ciel. Certes , ce
• désir est inconvenant , car nous ne devons jamais
• nous informer de cela , mais nous occuper tou-
• jours à servir sa divine majesté le plus fidèlement
• que nous pourrons , observant ses divins com-
• mandements , ses conseils et ses volontés le plus
• exactement et avec le plus de perfection , de
• pureté et d'amour qu'il nous sera possible ; lais-
• sant le soin de tout le reste à son infinie bonté
• qui ne manquera pas , si nous faisons notre de-
• voir , de nous récompenser d'une gloire immor-
• telle et incompréhensible en se donnant lui-même
• à nous ; tant il fait d'état de ce que nous faisons
• pour lui ! C'est un bon maître , il nous faut seu-

• lement tâcher d'être ses serviteurs bien fidèles ,
 • il ne manquera pas d'être notre fidèle rémuné-
 • rateur.

• Si nous savions quel bonheur c'est de servir
 • fidèlement ce divin Sauveur de nos âmes et de
 • boire avec lui son calice , oh ! que nous embras-
 • serions de bon cœur les peines et les souffrances , à
 • l'exemple de sainte Catherine de Sienne , qui pré-
 • féra la couronne d'épines à celle d'or ! C'est ainsi
 • que nous devons faire ; car le chemin de la croix
 • et des afflictions est un chemin assuré et qui nous
 • conduit droit à Dieu et à la perfection de son
 • amour. Donc si nous sommes fidèles à boire cou-
 • rageusement son calice , nous crucifiant avec lui
 • en cette vie , sa divine bonté ne manquera pas
 • de nous glorifier éternellement en l'autre. »

ARTICLE SECOND.

Des tentations en général.

Saint François de Sales , dans une de ses pre-
 mières lettres à sainte Chantal , lui donne des avis
 très-importants sur les tentations , principalement
 sur celles qui ont la foi pour objet.

• Vous ne pouvez croire , ma chère fille , que
 • les tentations contre la foi et l'Eglise viennent de
 • Dieu. Mais qui vous a jamais enseigné que Dieu
 • en fût l'auteur ?..... Les suggestions de blas-
 • phème , d'incrédulité , de révolte contre les dé-
 • cisions de l'Eglise , ah ! elles ne peuvent sortir de

• notre bon Dieu ; son sein est trop pur pour recevoir de tels objets.

• Savez-vous ce que Dieu fait dans ces tentations ? Il permet que le malin forgeron de semblables besognes vienne nous les présenter à acheter , afin que , par le mépris que nous en ferons , nous puissions témoigner notre affection aux choses divines. Et pour cela, ma très-chère fille, faut-il s'inquiéter ? O Dieu ! nullement. C'est le démon qui va partout autour de notre esprit , furetant et brouillant , pour voir s'il pourrait trouver quelque porte ouverte. Il a fait comme cela avec Job , avec saint Antoine , avec sainte Catherine de Sienne , avec une infinité de bonnes âmes que je connais , et avec la mienne qui ne vaut rien et que je ne connais pas. Eh quoi ! pour tout cela , ma bonne fille , faut-il se fâcher ? Laissez-le se morfondre , et tenez toutes les avenues bien fermées ; il se lassera enfin , ou s'il ne se lasse pas , Dieu lui fera lever le siège.

• Souvenez-vous de ce que je crois vous avoir dit une autre fois : *C'est bon signe qu'il fasse tant de bruit et de tempête autour de la volonté ; c'est une marque qu'il n'est pas dedans.* Eh ! courage , ma chère âme , je dis ce mot avec un grand sentiment ; courage en Jésus-Christ , ma chère âme. Il ne faut point craindre tandis que nous pouvons dire avec résolution , quoique sans sentiment : *Vive Jésus !* Vous me répondrez peut-être qu'il vous semble que vous le dites avec lâcheté , sans

• force ni courage ; et comme en vous faisant vio-
 • lence. Et moi je dis : ô Dieu , la voilà cette sainte
 • violence qui ravit les cieux ! voyez-vous , ma
 • fille , c'est signe que l'ennemi a tout pris et tout
 • gagné en notre forteresse , excepté le donjon im-
 • prenable , invincible , et qui ne peut se perdre que
 • par soi-même. Ce donjon est la volonté libre qui ,
 • résidant toute nue devant Dieu , en la suprême
 • et la plus spirituelle partie de l'âme , ne dépend
 • que de Dieu et de soi-même , et quand toutes les
 • autres facultés de l'âme sont perdues et assujet-
 • ties à l'ennemi , elle seule demeure mattresse
 • d'elle-même pour ne point consentir.

• L'ennemi occupant toutes les autres facultés ,
 • y fait son tintamarre et un extrême fracas qui af-
 • flige l'âme. A peine peut-elle entendre ce qui se
 • dit et se fait dans la volonté supérieure qui a la
 • voix plus nette , il est vrai , et plus vive que la
 • volonté inférieure ; mais l'inférieure l'a si rude
 • et si grosse , qu'elle étouffe la clarté de la supé-
 • rieure.

• Enfin notez ceci : pendant que la tentation vous
 • déplaira , il n'y a rien à craindre ; car pourquoi
 • vous déplaît-elle , sinon parce que vous ne la
 • voulez pas ? Au reste , ces tentations si importu-
 • nes viennent de la malice du démon ; mais la
 • peine et la souffrance que nous en ressentons
 • viennent de la miséricorde de Dieu , qui , contre
 • la volonté du démon , tire de la malice de cet en-
 • nemi la sainte tribulation par laquelle il affine

- » l'or qu'il veut mettre dans ses trésors. Je conclus
- » donc ainsi : vos tentations sont du démon et de
- » l'enfer , mais vos peines et vos afflictions sont de
- » Dieu et du paradis ; les mères sont de Babylone ,
- » mais les filles sont de Jérusalem. Méprisez les ten-
- » tations , embrassez les tribulations. »

ARTICLE TROISIÈME.

La vie de l'homme sur la terre est un combat continuel.

Voici des avis importants que saint François de Sales donnait à une personne qui l'avait consulté sur quelques tentations,

- Il arrive souvent que , pensant être entière-
- » ment délivré des ennemis anciens sur lesquels
- » nous avons jadis remporté la victoire , nous les
- » voyons venir d'un autre côté par où nous les
- » attendions le moins. Hélas ! le plus grand sage
- » du monde , Salomon , qui avait fait des merveil-
- » les en sa jeunesse , se tenant fort assuré à cause
- » de la longueur de sa vertu et étant plein de la
- » confiance de ses années précédentes , lorsqu'il
- » semblait être hors des escalades , fut surpris de
- » l'ennemi qu'il avait le moins à craindre selon le
- » cours ordinaire.

- Cet exemple nous donne deux leçons signa-
- » lées ; l'une , que nous devons toujours nous défier
- » de nous-mêmes , marcher en une sainte crainte ,
- » invoquer continuellement le secours du ciel , vi-
- » vre en humble dévotion ; l'autre , que nos enne-

» mis peuvent être repoussés, mais non tués. Ils
 » nous laissent quelquefois en paix, mais c'est pour
 » nous faire une plus forte guerre. Malgré cela, il
 » ne faut jamais que vous vous découragiez, mais
 » qu'avec une paisible vaillance vous preniez le lo-
 » sir et le soin de guérir votre chère âme du mal
 » qu'elle pourrait avoir reçu par ces attaques, vous
 » humiliant profondément devant notre Seigneur,
 » et ne vous étonnant point de votre misère. Cer-
 » tes, ce serait au contraire une chose digne d'é-
 » tonnement que nous ne fussions pas sujets aux
 » attaques et aux misères.

» Ces petites secousses nous font revenir à nous,
 » elles nous font considérer notre fragilité, et re-
 » courir plus vivement à notre protecteur. Saint
 » Pierre marchait avec assurance sur les ondes ;
 » le vent s'élève et les vagues semblent l'engloutir,
 » alors il s'écrie : *Ah! Seigneur, sauvez-moi!*
 » Et notre Seigneur le prenant par la main, lui dit :
 » *Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté?*
 » C'est quand nous sentons le trouble de nos pas-
 » sions, les vents et les orages des tentations, que
 » nous réclamons le Sauveur ; car il ne permet que
 » nous soyons agités, que pour nous provoquer à
 » l'invoquer plus ardemment.

» Ne vous fâchez point, ou au moins ne vous
 » troublez point de ce que vous avez été trou-
 » blée ; ne vous ébranlez point de ce que vous avez
 » été ébranlée ; ne vous inquiétez point de ce
 » que vous avez été inquiétée par ces passions fâ-

cheuses ; mais reprenez votre cœur et remettez-le doucement entre les mains de notre Seigneur , le suppliant qu'il le guérisse. De votre côté, faites aussi tout ce que vous pourrez pour le renouvellement de vos résolutions , par la lecture de livres propres à votre guérison , et par d'autres moyens convenables ; et en faisant ainsi , vous gagnerez beaucoup en votre perte , et vous demourerez plus saine par votre maladie.

ARTICLE QUATRIÈME.

Combat entre le vieil homme et l'homme nouveau.

Voici un fragment d'une lettre de saint François de Sales à une religieuse de la Visitation :

• Vous dites bien la vérité , ma chère fille Marie ;
 • ce sont deux hommes ou deux femmes que vous
 • avez en vous. L'une est une certaine Marie , la-
 • quelle , comme fut jadis saint Pierre , est un peu
 • tendre , ressentant vivement , et qui se dépiterait
 • volontiers avec chagrin quand on la touche ; c'est
 • cette Marie qui est fille d'Eve , et qui , par consé-
 • quent , est de mauvaise humeur. L'autre , est une
 • Marie qui a une très-bonne volonté d'être toute
 • à Dieu ; et pour être toute à Dieu , d'être simple-
 • ment humble et humblement douce envers le
 • prochain ; et celle-ci voudrait imiter saint Pierre ,
 • qui était si bon après que notre Seigneur l'eut
 • converti ; c'est cette Marie qui est fille de la glo-
 • rieuse Vierge Marie , et par conséquent de bonne
 • extraction.

» Les deux filles de ces diverses mères se bat-
» tent ; et celle qui ne vaut rien est si mauvaise ,
» que quelquefois la bonne a bien de la peine à s'en
» défendre ; et alors il semble à cette pauvre
» bonne, qu'elle a été vaincue, et que la mauvaise
» est plus vaillante. Mais non , certes , ma pauvre
» chère Marie, cette mauvaise-là n'est pas plus vail-
» lante que vous, mais elle est plus perverse et plus
» opiniâtre ; et quand vous allez pleurer , elle est
» bien aise, parce que c'est toujours autant de temps
» perdu , et elle est contente de vous faire perdre
» le temps quand elle ne peut pas vous faire per-
» dre l'éternité.

» Ma chère fille , relevez fort votre courage , ar-
» mez-vous de la patience que nous devons avoir
» avec nous-mêmes ; éveillez souvent votre cœur ,
» afin qu'il soit un peu sur ses gardes , pour ne pas
» se laisser surprendre ; soyez un peu attentive à
» cet ennemi ; où que vous mettiez le pied , pensez
» à lui ; car cette mauvaise fille est partout avec
» vous ; et si vous ne pensez pas à elle , elle pensera
» quelque chose contre vous. Mais quand il arri-
» vera que de sursaut elle vous attaquera , ne vous
» fâchez point , quoiqu'elle vous fasse un peu chan-
» celer et prendre quelque petite entorse ; mais in-
» voquez notre Seigneur et Notre-Dame , ils vous
» tendront la sainte main de leur secours ; et s'ils
» vous laissent quelque temps en peine , ce sera
» afin de vous faire de nouveau réclamer et crier
» plus fort pour les appeler à votre secours.

- » N'ayez point honte de tout ceci , ma chère
- » fille , non plus que saint Paul qui reconnaît qu'il
- » avait deux hommes en lui, dont l'un était rebelle
- » à Dieu, et l'autre obéissant ; soyez bien simple ,
- » ne vous fâchez point ; humiliez-vous sans décour-
- » ragement ; encouragez-vous sans présomption. »

ARTICLE CINQUIÈME.

Nécessité de combattre les mauvais penchans.

Saint François de Sales nous avertit , dans son *Traité de l'amour de Dieu*, que nous ne serons jamais ici-bas totalement exempts du combat contre les passions.

- » Grande folie , dit-il, de vouloir être sage d'une
- » sagesse impossible ! L'Eglise a condamné la folie de
- » cette sagesse que certains anachorètes présomp-
- » tueux voulurent introduire jadis , contre laquelle
- » s'élève toute l'Écriture, et surtout le grand Apô-
- » tre, lorsqu'il nous assure que nous avons une loi
- » en notre corps qui combat contre la loi de notre
- » esprit. »

Le même Saint donne, dans une de ses lettres, les avis suivans , sur la nécessité de combattre les mauvais penchans.

- » L'amour-propre , l'estime de nous-mêmes . la
- » fausse liberté de l'esprit , sont des racines qu'on
- » ne peut jamais arracher du cœur humain ; mais
- » seulement on peut empêcher la production de
- » leurs fruits qui sont les péchés ; car leurs élans,

» leurs premières saillies , leurs rejets , c'est-à-
» dire, leurs premières secousses ou premiers mou-
» vements , on ne peut les empêcher tout-à-fait
» tandis qu'on est en cette vie mortelle , bien qu'on
» puisse les modérer , et diminuer leur quantité et
» leur ardeur , par la pratique des vertus contrai-
» res , et surtout de l'amour de Dieu. Il faut donc
» avoir patience , et petit à petit corriger et retran-
» cher nos mauvaises habitudes , dompter nos
» aversions , et surmonter nos inclinations et nos
» humeurs selon les occurrences ; car , en un mot ,
» cette vie est une guerre continuelle , et il n'y a
» personne qui puisse dire : je ne serai point attaqué.

» Le repos est réservé pour le ciel où la palme
» de la victoire nous attend. Mais sur la terre, il faut
» toujours combattre et nous tenir entre la crainte
» et l'espérance , à la charge que l'espérance soit
» toujours la plus forte , en considération de la
» toute-puissance de celui qui nous secourt.

» Ne vous laissez donc point de travailler conti-
» nuellement pour votre amendement et votre per-
» fection. Considérez que la charité a trois par-
» ties : L'amour de Dieu , de soi-même et du pro-
» chain. La religion nous apprend à bien pratiquer
» tout cela.

» Jetez souvent pendant la journée tout votre
» cœur , tout votre esprit et tous vos soucis en
» Dieu avec une grande confiance , et dites-lui avec
» David : *Je suis à vous , Seigneur , sauvez-moi.*
» Tenez vos yeux bien ouverts sur vos inclina-

» tions dérégliées , pour les déraciner. Ne vous
 » étonnez jamais de vous voir misérable et remplie
 » de défauts. Traitez votre cœur avec un grand dé-
 » sir de le perfectionner ; ayez un soin infatigable
 » pour le redresser doucement et charitablement
 » quand il bronchera.

» Surtout travaillez tant que vous pourrez à for-
 » tifier la partie supérieure de votre esprit , ne
 » vous arrêtant point aux sentiments et aux con-
 » solations , mais aux résolutions , aux bons pro-
 » pos , et aux élans que la foi , vos supérieurs et la
 » raison vous suggéreront.

» Ne soyez point tendre sur vous-même , car
 » les mères tendres gâtent leurs enfants. Ne vous
 » étonnez point des importunités et des assauts que
 » vous sentez en vous-même ; non , ne vous en
 » étonnez point , Dieu les permet pour vous ren-
 » dre humble de la vraie humilité. Cela ne doit
 » être combattu que par des élans en Dieu , en
 » détournant votre esprit de la créature et le tour-
 » nant vers le Créateur , et avec de continuelles
 » affections à la très-sainte humilité et simplicité
 » de cœur. »

ARTICLE SIXIÈME.

Courage avec lequel il faut combattre les mauvais penchans.

Saint François de Sales nous donne dans un de ses sermons d'importants avis sur le courage avec lequel il faut combattre nos mauvais penchans :

« Il arrive souvent , dit-il , que nous tombons
» dans le précipice du péché , à cause des mauvais
» penchans qui sont en nous ; car nous avons tous
» quelque inclination à certains vices : les uns sont
» sujets à la colère , les autres à la tristesse , d'au-
» tres à l'ambition et à la vaine gloire , quelques-
» uns à l'envie , plusieurs à l'avarice , et si nous
» vivons selon ces mauvais penchans , il n'y a
» point de doute que nous nous perdrons.

« Il y a quelquefois des personnes qui s'excusent
» sur leur mauvais naturel , et qui disent qu'elles
» ne pourront jamais arriver à la perfection. Oh !
» certes, cette excuse n'est pas bonne ; car la grâce,
» pourvu que vous lui soyez fidèle , est plus forte
» que la nature. Saint Paul avait un naturel âpre ,
» rude et revêche ; mais la grâce de Dieu sanctifiant
» ce naturel , le rendit par là même ferme dans le
» bien , et si constant à endurer toute sorte de pei-
» nes et de travaux , que rien ne pouvait ébranler
» son courage. Jamais le mauvais naturel , ni les
» mauvaises inclinations , quand on veut les mor-
» tifier et les assujettir à la raison , ne peuvent nous
» empêcher d'arriver à la perfection de la vie chré-
» tienne ; mais quand nous vivons selon nos mau-
» vais penchans , et que nous les suivons , nous
» tombons dans le péché , ainsi qu'il arriva à Ju-
» das , qui , en suivant l'inclination qu'il avait à l'a-
» varice , se perdit. »

ARTICLE SEPTIÈME.

Des occasions de péché.

Il y a deux sortes d'occasion dont les unes sont des occasions de vertu , comme la compagnie des personnes de piété , et les autres , des occasions de péché , comme la fréquentation des personnes vicieuses. Les occasions de vertu peuvent être appelées pierres d'édification , et les autres , pierres d'achoppement. Les premières doivent être recherchées par les personnes qui veulent avancer dans la perfection , et les autres doivent être évitées ; mais il y a sur cela quelques observations à faire.

La première , que , l'éloignement des occasions dangereuses ne doit pas entretenir en nous une présomptueuse sécurité ; car nous pouvons faire des chutes partout , ainsi que Loth nous en fournit un triste exemple.

La seconde est que la conviction de notre faiblesse doit nous faire éviter avec soin les occasions du péché ; car le secours de Dieu nous est indispensable , et il n'a pas promis son secours à celui qui s'exposerait témérairement et sans nécessité.

La troisième est que lorsque nous nous trouvons par la volonté de Dieu , exposés à des occasions de péché , nous pouvons et devons compter sur l'assistance divine , ainsi que le remarque le saint évêque de Genève dont on a rapporté les paroles plus haut , page 16.

» sorte que la rencontrant, il ne périt point, mais
 » en demeura victorieux. Vous savez qu'il fut vendu
 » par ses frères, et que la femme de son maître le
 » tenta ; mais lui qui n'avait jamais pris plaisir à la
 » tentation, lui résista généreusement, et demeura
 » vainqueur et triomphant, en se servant de ces
 » belles paroles : *Comment pourrai-je faire ce*
 » *mal et pécher contre mon Dieu ?*

» Si donc nous sommes conduits par l'Esprit de
 » Dieu dans le lieu de la tentation, ne craignons
 » point, et tenons-nous assurés qu'il nous assis-
 » tera de sa grâce pour nous rendre victorieux.
 » Mais aussi n'allons pas chercher la tentation, quel-
 » que saints et généreux que nous puissions être ;
 » car nous ne sommes pas plus vaillants que David.
 » Notre ennemi est comme un chien attaché ; si
 » nous ne l'approchons pas, il ne nous fera aucun
 » mal, quoiqu'il tâche de nous épouvanter en
 » aboyant contre nous, ainsi que dit saint Augus-
 » tin. »

ARTICLE NEUVIÈME.

La foi est un bouclier contre les tentations.

Saint François de Sales enseigne dans un de ses sermons comment on doit se servir du bouclier de la foi pour repousser les tentations.

« Considérons attentivement, dit-il, de quelles
 » armes se sert notre Seigneur et souverain maf-
 » tre, pour surmonter l'ennemi qui vient le tenter

» au désert. Elles ne furent autres que celles de la
 » foi ; il se servit des paroles de l'Écriture sainte
 » pour repousser les tentations. Et c'est de ces ar-
 » mes dont parle le prophète dans le psaume 90 ,
 » que nous disons tous les jours à Complies, et qui
 » contient une doctrine admirable. *Oh ! que vous*
 » *êtes heureux, s'écrie-t-il, vous qui êtes armés de*
 » *la vérité de Dieu ! car elle vous servira de bou-*
 » *clier contre toutes les attaques de vos ennemis ,*
 » *et fera que vous demeurerez victorieux. Ne*
 » *craignez donc pas les craintes nocturnes , car*
 » *vous n'y trébucherez point ; ni les flèches qui*
 » *volent dans l'air en plein jour, car elles ne vous*
 » *blessent point ; ne craignez point non plus les*
 » *trames qui s'ourdissent pendant la nuit , ni le*
 » *démon qui attaque en plein midi.*

» Oh ! que notre Seigneur était divinement bien
 » armé de l'armure de vérité , puisqu'il était la vé-
 » rité même ! Or , cette vérité dont parle le Psal-
 » miste , n'est autre que la foi ; et quiconque est
 » armé de la foi ne doit rien craindre, parce qu'elle
 » est l'unique arme nécessaire pour combattre et
 » confondre notre ennemi ; car qui est-ce qui pourra
 » nuire à celui qui dira avec une véritable con-
 » fiance : *Credo in Deum Patrem omnipoten-*
 » *tem* , je crois en Dieu qui est notre Père , et no-
 » tre Père tout-puissant. Certes, en disant ces pa-
 » roles nous montrons bien que nous ne nous con-
 » fions point en nos forces , mais que ce n'est qu'en
 » la puissance de Dieu que nous espérons rempor-

• ter la victoire , n'allant point de nous-mêmes au
 • devant de la tentation par une vaine présomption,
 • mais la soutenant vaillamment quand Dieu per-
 • met qu'elle nous attaque et qu'elle nous vienne
 • chercher au lieu où nous sommes.

• Or il faut que nous sachions que notre Sei-
 » gneur ne fut pas tenté comme nous le sommes ,
 • parce que la tentation ne pouvait pas être en lui,
 • comme elle est en nous ; car il était comme une
 • citadelle inexpugnable dans laquelle elle ne pou-
 • vait point entrer. La tentation pouvait bien envi-
 • ronner notre Seigneur, mais elle ne pouvait point
 • entrer en lui, ni faire aucun dommage à son in-
 • tégrité et à sa pureté très-parfaite. Il n'en est pas
 • ainsi de nous ; car bien que par la grâce de Dieu
 • nous évitions la coulpe et le péché, ne consentant
 • pas aux tentations, nous demeurons néanmoins
 • pour l'ordinaire un peu blessés de quelque impor-
 • tunité, trouble ou émotion, qu'elles laissent en
 • notre cœur.

• Mais pourquoi notre Seigneur se servit-il des
 » armes de la foi pour résister aux tentations de
 • l'ennemi ? Car il ne pouvait avoir la vertu de foi,
 • parce qu'il avait, dès l'instant de son incarna-
 » tion, une connaissance très-parfaite en la partie
 • supérieure de son âme, de toutes les choses que
 • la foi nous enseigne ; il est vrai, mais ce qu'il fit
 » en cela, fut pour nous enseigner ce que nous
 • devons faire dans de semblables occasions. Ne
 » cherchons donc point d'autres armes, ni d'autres

- » moyens pour surmonter notre ennemi , que ces
 » paroles de la foi , *Credo* , je crois ; et que
 » croyez-vous ? Je crois en Dieu , Père tout-puis-
 » sant , *Credo in Deum, patrem omnipotentem.* »

ARTICLE DIXIÈME.

Il faut naviguer toujours entre l'espérance et la crainte.

Pour conduire notre barque au port du salut , il faut naviguer entre la crainte et l'espérance. Quand nous considérons les jugements du Seigneur , et combien c'est une chose affreuse de tomber entre les mains du Dieu vivant , il n'y a point de courage si ferme qui ne soit saisi de terreur et d'épouvante. Mais quand nous portons nos regards sur la miséricorde infinie de Dieu , nous y trouvons un grand sujet de confiance ; et ainsi en considérant ces deux choses , on se forme un juste tempérament de crainte et de confiance.

Mais , direz-vous , la confiance ne chasse-t-elle pas la crainte ? Oui , sans doute , quand nous tournons les yeux du côté d'un Dieu très-bon et très-miséricordieux ; mais quand nous les reportons sur notre propre misère , nous sommes saisis de frayeur ; et c'est dans ces deux considérations que se trouve le contre-poids qui nous fait marcher avec circonspection dans le chemin dangereux et glissant de cette vie.

Je vais vous rapporter sur ce sujet une maxime

remarquable du saint évêque de Genève. « Il faut ,
 » disait-il , craindre les jugements de Dieu sans
 » découragement , et il faut s'encourager par la
 » vue de la miséricorde de Dieu sans présomp-
 » tion. »

La crainte qui abattrait le courage , serait une crainte lâche , qui naîtrait de la confiance en nous-mêmes , parce que la crainte chrétienne fait qu'en nous défiant de nous-mêmes , nous mettons en Dieu une confiance inébranlable.

Le courage qui naît de la confiance en nous-mêmes est plutôt un mouvement d'orgueil , qu'un véritable courage , parce qu'il procède de l'ignorance de notre propre faiblesse , et qu'ainsi il est sujet à de très-grands mécomptes et à des chutes considérables.

Une autre excellente maxime du Saint est celle-ci : « Ceux qui ont une crainte extrême et déréglée d'être damnés , font bien voir qu'ils ont
 » plus besoin d'humilité et de soumission que de
 » raisons. Il faut sans doute s'abaisser , s'anéantir
 » et perdre ainsi son âme , selon l'expression de
 » l'Évangile ; mais il faut que ce soit pour la ga-
 » gner , la garder et la sauver.

« Toute humilité , disait-il encore , qui nuit à la
 » charité , est sans doute une fausse humilité. »
 Or celle qui porte au découragement , au trouble et au désespoir , est contraire à la charité qui veut que nous fassions nos efforts pour opérer notre salut , quoique avec crainte et tremblement , et

que jamais nous n'entrions en défiance de la bonté de Dieu , qui veut que tous les hommes soient sauvés. Quiconque fait autrement , témoigne qu'il ne sait en quoi consiste la vraie charité , ni quelle est la force de la grâce.

Nous naviguons , comme on l'a déjà dit , entre les deux rochers de la crainte et de l'espérance , contre lesquels plusieurs font de tristes naufrages , faute de bien tenir le gouvernail , et de savoir comment il faut craindre Dieu et espérer en lui.

ARTICLE ONZIÈME.

Des craintes nocturnes.

Voici comment saint François de Sales explique le passage du Psalmiste, où il est dit que le serviteur de Dieu surmontera les craintes nocturnes :

« Les craintes nocturnes , dit-il , dont parle le Psalmiste , sont de trois sortes : la première est la crainte des paresseux ; la seconde celle des enfans , et la troisième celle des délicats. »

§ I.

De la crainte des paresseux.

« La crainte est d'ordinaire la première tentation que l'ennemi présente à ceux qui sont résolus de servir Dieu ; car dès qu'on leur enseigne ce qu'il faut faire pour acquérir la perfection , *Oh ! disent-ils , jamais je ne pourrai faire cela ;*

» il leur semble qu'il est impossible d'y parvenir !
 » Ah ! ne vous troublez point , et ne vous laissez
 » pas ébranler par la crainte chimérique de ne pou-
 » voir remplir vos obligations , puisque vous êtes
 » armés et environnés de la vérité de Dieu et de sa
 » parole. Ne craignez rien , mais ayez confiance ,
 » et soyez certains que tant que vous marcherez
 » simplement dans les devoirs de votre vocation ,
 » il vous fortifiera et vous donnera la grâce de
 » persévérer , et de faire ce qui sera requis pour
 » sa plus grande gloire et votre salut. Ne vous éton-
 » nez donc point , et ne faites pas comme les pa-
 » resseux qui appréhendent tout , et trouvent tou-
 » tes choses dures et difficiles ; et cela parce qu'ils
 » s'occupent des difficultés futures que l'imagina-
 » tion leur grossit , au lieu qu'ils devraient mettre
 » la main à l'œuvre et travailler à ce qu'ils ont pré-
 » sentement à faire .

« Ah ! disent-ils , si je me donne au service de
 » Dieu , il faudra tant travailler pour résister
 » aux tentations qui m'attaqueront . »

» Vous avez bien raison , leur peut-on dire , car
 » vous n'en serez pas exempts , vu que c'est une
 » règle générale que tous les serviteurs de Dieu
 » soient tentés. Mais à qui voulez-vous que le dé-
 » mon présente ses tentations sinon à ceux qui ne
 » les aiment pas ? Les pécheurs se tentent assez eux-
 » mêmes , le démon les tient déjà pour siens ; ils
 » sont ses confédérés , parce qu'ils ne rejettent
 » point les tentations , mais au contraire ils les sui-

• vent, et le péché réside en eux. C'est pourquoi
 • Satan ne s'attache pas beaucoup à semer ses ten-
 • tations sur les routes que suivent les pécheurs ;
 • mais il attaque spécialement les âmes pieuses.
 • C'est là qu'il pense acquérir un grand gain , es-
 • pérant faire tomber ces âmes qui désirent servir
 • la divine Majesté.

• Saint Thomas d'Aquin s'étonnait fort que les
 • plus grands pécheurs allassent dans les rues aussi
 • joyeux que si leurs péchés n'eussent point pesé
 • sur leurs consciences. Et qui, en effet, ne s'épon-
 • vanterait de voir une âme hors de la grâce de
 • Dieu se réjouir ? Oh ! que cette joie est vaine , et
 • cette allégresse trompeuse ! Car elle sera enfin
 • suivie de regrets et de douleurs éternelles. Mais
 • laissons là les pécheurs , et revenons à parler de
 • la crainte des paresseux.

• *Le chemin des paresseux* , dit le Sage , est
 • comme une haie d'épines , parce que les pares-
 • seux trouvent des difficultés en toutes choses ; ils
 • sont toujours à se lamenter de ce qu'il faut tra-
 • vailler pour acquérir la perfection. Hélas ! di-
 • sent-ils , je pensais qu'il suffisait de s'embarquer
 • en la voie de Dieu et en son service pour se re-
 • poser. O pauvres gens , que vous êtes abusés !
 • Ne savez-vous pas que l'oisiveté fit que David suc-
 • comba à la tentation ? Vous voudriez ressembler
 • à ces soldats de garnison qui ont tout à souhait
 • dans une bonne ville , ils ne voient jamais l'en-
 • nemi , et néanmoins ils s'appellent soldats , et

- font les vaillants et les courageux , tandis qu'ils
- ne sont point à la bataille ni à la guerre.
- Certes , notre Seigneur ne veut point de ces
- soldats en son armée , il veut des combattants
- et des vainqueurs, et non des fainéants. Il a voulu
- lui-même être tenté et attaqué par le démon ,
- pour nous donner l'exemple de résister à la ten-
- tation. Ne craignez donc point , puisque vous
- êtes environnés de l'armure de la vérité et du
- bouclier de la foi. Levez-vous de bon matin , ô
- paresseux , sortez de votre lit , et ne vous épou-
- vantez pas du travail de la journée ; car la nuit
- étant donnée pour le repos , le jour est destiné
- pour le travail. Sortez donc de votre lit repos
- et vous mettez bien avant dans l'esprit cette vé-
- rité que tous les hommes doivent être tentés , et
- que tous doivent se tenir prêts pour combattre ,
- afin de remporter la victoire ; et puisque la ten-
- tation a une très-grande force sur nous quand
- elle nous trouve oisifs , travaillez fidèlement et
- ne vous laissez point , si vous ne voulez pas per-
- dre le repos éternel qui vous est préparé pour
- récompense de vos travaux. Confiez-vous en Dieu
- qui est votre Père tout-puissant , en la puissance
- duquel toutes choses vous seront faciles , quoi-
- que d'abord elles vous épouvantent un peu. •

S II.

De la crainte des enfants.

• La seconde crainte , comme nous avons dit ,
 • est celle des enfants. Les enfants sont fort crain-
 • tifs quand ils sont éloignés de leur mère ; de
 • sorte que dès qu'ils voient ou entendent un chien
 • qui aboie , ils se mettent à crier , et ne cessent
 • point qu'ils ne soient revenus auprès d'elle ; après
 • cela ils demeurent en assurance , et ne croient
 • pas que rien puisse leur nuire , pourvu qu'ils
 • tiennent la main de leur mère. Ainsi devons-nous
 • faire ; en effet que pouvons-nous craindre , nous
 • qui sommes armés de l'armure de vérité , envi-
 • ronnés du bouclier invincible de la foi , et qui
 • avons un Père tout-puissant ? Prions-le donc
 • qu'il nous tende la main , et ne nous épouvan-
 • tons pas , car il nous sauvera et nous protégera
 • contre tous nos ennemis. Lorsque saint Pierre se
 • vit en danger de périr dans la mer , il s'écria :
 • *Seigneur , sauvez-moi* ; et aussitôt notre divin
 • Sauveur lui tendit la main et le garantit du nau-
 • frage. Faisons de même ; si nous sentons que le
 • courage nous manque , et que nous soyons en
 • danger d'être engloutis par la tentation , crions
 • avec confiance : *Seigneur , sauvez-moi* , et ne
 • doutons point qu'il ne nous fortifie , et ne nous
 • empêche de périr.
 • Mais remarquez qu'il y en a quelquefois qui

» veulent faire les courageux , et qui, néanmoins ,
» sont si peureux et si craintifs , qu'ils s'épouvan-
» tent presque de tout ; ce qui arrive pour l'ordi-
» naire à ceux qui sont nouvellement venus au ser-
» vice de Dieu ; car en ce commencement ils font les
» courageux, et il leur semble qu'ils vivront toujours
» en repos et en tranquillité, et que rien ne pourra
» surmonter leur courage et leur vaillance, ainsi
» qu'il arriva à saint Pierre qui , étant encore en-
» fant en la vie spirituelle , s'écriait qu'il était prêt
» à aller en prison et à la mort avec son bon ma-
» tre ; et qui se montra néanmoins si lâche en
» l'exécution de ses promesses au temps de la pas-
» sion ; qu'il le renia jusqu'à trois fois. Oh ! qu'il
» eût bien mieux valu pour lui qu'il se fût tenu
» en humilité , et qu'il se fût plutôt appuyé sur la
» grâce de notre Seigneur , que de se confier vai-
» nement sur la ferveur qu'il ressentait ! La même
» chose arrive souvent à ceux qui témoignent tant
» de ferveur en leur conversion ; car tandis que ce
» premier sentiment leur dure, ils font des merveil-
» les , et il ne leur paraît point qu'il y ait dans le
» chemin de la perfection, rien de difficile, rien qui
» puisse attiédir leur courage. Mais attendez un
» peu , car si le sentiment de dévotion leur man-
» que , et que la consolation vienne à se retirer ,
» ou que quelque petite tentation les attaque, *hélas !*
» disent-ils, *qu'est ceci ?* Ils commencent à craindre
» et à se troubler ; tout cela leur semble pesant ;
» et s'ils ne sont pas toujours dans le sein du Père

» céleste, et qu'il ne leur donne pas continuellement
 » des suavités, ils ne peuvent vivre contents et ne
 » cessent de se plaindre.

» Mais pensez-vous, leur peut-on dire, que dans
 » le service de Dieu il ne se rencontre point de ten-
 » tation ? Oh ! que vous vous êtes trompés ! Et ne
 » voyez-vous pas que Notre Seigneur ne fut point
 » tenté, ni attaqué de l'ennemi, tandis qu'il fut
 » parmi les pharisiens et les publicains, mais seu-
 » lement lorsqu'il se retira dans le désert. Il n'y a
 » point de lieu où la tentation n'ait entrée ; car
 » même dans le paradis terrestre l'ennemi y porta
 » la tentation, et fit déchoir nos premiers parents
 » de la justice originelle dont Dieu les avait enri-
 » chis. La tentation entra aussi dans le collège des
 » Apôtres. Et pourquoi donc vous étonnez-vous,
 » si elle vous attaque ?

» Si vous eussiez été du temps de Notre Seigneur,
 » je veux dire lorsqu'il se retira dans le désert,
 » avant de commencer la prédication de son Evan-
 » gile, et que vous eussiez demandé à sa très-sainte
 » mère : Sainte Vierge, où est votre fils ? Mon
 » fils, eût-elle répondu, est dans le désert où il
 » doit demeurer quarante jours, jeûnant, veillant
 » et priant continuellement. « Ah ! je veux y aller,
 » eussiez-vous dit, parce que là où est Notre-Sei-
 » gneur, tout bien y abonde : la consolation n'y
 » manque point, et la tentation n'y peut avoir
 » d'entrée. » Oh ! certes, vous vous seriez trompés,
 » car c'est précisément parce que Notre-Seigneur

• y était , que la tentation s'y est trouvée , vous
• eussiez été bien épouvantés en voyant que le dé-
• mon vint à lui.

• Hélas ! disent ces jeunes apprentis en la per-
• fection : que ferai-je ? mes passions que je pen-
• sais avoir si bien mortifiées par la fervente ré-
• solution que j'avais faite de ne les plus suivre ,
• me tourmentent continuellement ; tantôt je suis
• accablé de chagrin , tantôt il me semble qu'il
• n'y a plus moyen de passer outre en la pratique
• de la vertu , tant le découragement me poursuit
• de près ! • Oh ! rappelez-vous que Notre-Seigneur
• a été tenté pendant qu'il était dans le désert ,
• pour nous apprendre que nous le serons tout le
• temps que nous demeurerons dans le désert de
• cette vie mortelle , qui est le lieu de notre péni-
• tence ; car la vie du parfait chrétien doit être une
• pénitence continuelle. Consolez-vous donc , et
• prenez courage , sachant que le temps du repos
• n'est pas pour cette vie ; ne vous découragez pas
• malgré vos imperfections , et ne pensez pas que
• vous puissiez vivre sans en commettre , cela ne
• se peut tant que vous serez en cette vie ; il suffit
• que vous ne les aimiez pas et qu'elles ne vivent
• pas dans votre cœur , c'est-à-dire que vous ne
• les commettiez pas volontairement , et que vous
• ne vouliez pas y persévérer ; et puisque vous
• avez cette disposition , demeurez en paix , et ne
• vous troublez pas pour la perfection que vous
• désirez tant ; ne soyez donc pas si craintifs , mar-

» chez avec assurance dans la voie de Dieu ; car
 » puisque vous êtes environnés de l'armure de la
 » foi , vous n'avez rien à craindre. »

§ III.

De la crainte des délicats.

« La troisième crainte dont je veux parler main-
 » tenant , est celle des délicats ; or ceux-ci ne crai-
 » gnent pas seulement ce qui peut les porter au
 » mal , mais tout ce qui peut en quelque manière
 » que ce soit troubler leur repos ; ils ne voudraient
 » pas être privés un seul moment des consolations
 » de Dieu , parce qu'ils se sont mis bien avant dans
 » l'imagination qu'il y a un certain repos et une
 » certaine tranquillité d'esprit , qui fait que celui qui
 » en est possesseur demeure toujours en paix et
 » est bien heureux ; ils le désirent donc de tout leur
 » cœur , et ils voudraient toujours demeurer aux
 » pieds de Notre-Seigneur , comme sainte Made-
 » leine , pour savourer continuellement les divines
 » suavités qui découlent de sa bouche sacrée , sans
 » que jamais Marthe vint prier Notre-Seigneur de
 » les faire travailler.

» Mais croyez-vous qu'en cette vie mortelle vous
 » puissiez avoir une quiétude si permanente ,
 » qu'elle ne doive point recevoir de contradiction ?
 » Oh ! certes ! il ne faut jamais désirer avec tant
 » d'ardeur les grâces que Dieu ne fait pas commu-
 » nément ; ce qu'il a fait pour sainte Madeleine

» ne doit être ni recherché, ni désiré. Bienheureux
 » serons-nous si nous avons ce repos et cette tran-
 » quillité de l'âme en mourant, et je dis même
 » après notre mort ! Ne pensez pas que sainte Made-
 » leine eût la jouissance de cette si aimable et si
 » divine contemplation qui la tenait en un si doux
 » repos et en une parfaite tranquillité, avant d'avoir
 » passé par les épineuses et difficiles voies d'une
 » très-rude pénitence. Ne savez-vous pas qu'il lui
 » fallut avaler les amertumes d'une confusion et
 » d'une abjection très-grandes chez le pharisien où
 » elle était allée chercher notre Seigneur, pour
 » pleurer ses péchés et en obtenir le pardon, et où
 » elle eut à souffrir les murmures et censures que
 » l'on faisait contre elle en la nommant pécheresse
 » et femme de mauvaise vie ? N'espérez donc pas
 » de recevoir les divines suavités et consolations,
 » si vous ne voulez premièrement souffrir avec elle
 » les confusions, abjections, censures et mépris
 » que méritent vos imperfections. Attendez-vous à
 » être toujours imparfaits, la règle étant générale
 » que personne ne sera si saint en cette vie, qu'il
 » ne soit sujet à commettre toujours quelque im-
 » perfection.

» Il faut donc se tenir fermes en la connaissance
 » et croyance de cette vérité, si nous voulons que
 » nos imperfections ne nous troublent point par
 » une vaine prétention que nous pourrions avoir
 » d'en être totalement délivrés. Mais il faut aussi
 » que nous ayons une ferme et inviolable résolu-

- tion de n'en point commettre volontairement.
- Après cela, s'il nous arrive par fragilité d'en com-
- mettre quelquefois et même souvent, ne nous
- troublons point, et ne perdons point confiance en
- la bonté de Dieu qui est si grande, qu'il ne nous
- en aimera pas moins, pourvu que nous en tirions
- la connaissance et l'amour de notre abjection,
- et que nous nous abandonnions entièrement à sa
- providence, soit qu'il nous fasse part ou non de
- ses consolations, nous soumettant à sa très-sainte
- volonté qui doit être en toutes choses la maîtresse
- et la conductrice de la nôtre, bien persuadés
- que, pourvu que nous l'accomplissions, nous
- n'avons plus rien à désirer. »

CHAPITRE SECOND *.

DE LA CONFORMITÉ A LA VOLONTÉ DE DIEU.

ARTICLE PREMIER.

Rien ne nous arrive que par la volonté de Dieu.

C'était la coutume de saint François de Sales de regarder et de faire regarder tous les événements dans la très-sainte volonté de Dieu. En les considérant sous ce point de vue, les châtimens nous

* Supplément à l'*Introd.*, à la *Vie dévote*, part. 4, chap. 11.

sont agréables et même consolants , parce que c'est par eux que le bon Pasteur nous dirige dans les voies du royaume de Dieu.

« Il n'y a , disait-il , que le péché qui ne nous arrive pas par la volonté de Dieu , mais qui est l'effet du mauvais usage que nous faisons de notre volonté propre. »

Nous devons donc recevoir le bien comme venant de Dieu qui est la source de tous les biens. Quant aux maux , il y a deux sortes de mal : le mal de culpé , et le mal de peine. Le mal de culpé est le péché que nous devons attribuer à nous-mêmes. Mais quant au mal de peine , c'est-à-dire quant aux peines qui nous arrivent , nous devons les recevoir de la main de Dieu qui nous les envoie.

Oh ! que nous serions heureux si nous contractions la sainte habitude de recevoir ainsi toutes choses de sa main paternelle ! Dans nos adversités , que de miel coulerait pour nous de ces pierres ! que d'huile de ces cailloux ! quelle douce onction adoucirait nos peines ! Dans notre prospérité que notre modération serait grande ! Que nous serions tranquilles dans l'un et l'autre état , sachant que tout vient de notre bon Père qui veut procurer par là sa gloire et notre salut !

Pensons bien à cette vérité , et ne regardons que Dieu dans tous les évènements , ni tous les évènements qu'en Dieu , afin qu'en toutes choses soit honoré Dieu le Père de notre Seigneur Jésus-Christ , qui nous console dans toutes nos peines , et qui

nous fait tirer de l'avantage et du profit de toutes nos tribulations.

ARTICLE SECOND.

Il faut se conformer humblement à l'ordre que Dieu a établi.

Voici d'excellents enseignements que donne saint François de Sales dans un de ses entretiens.

- Pourquoi l'Enfant Jésus, qui est la sagesse éternelle, ne prenait-il pas soin de sa famille, je veux dire d'avertir saint Joseph, ou bien sa très-bonne Mère de tout ce qui leur devait arriver ? Ne pouvait-il pas dire à l'oreille de saint Joseph : « Al-
• lons-nous-en en Egypte, nous y serons pendant un
• tel temps ; » puisque c'est une chose certaine qu'il
• avait l'usage de la raison dès l'instant de sa con-
• ception ? Que s'il ne voulait pas faire le miracle
• de parler avant que le temps fût venu , ne pou-
• vait-il pas inspirer cette pensée dans le cœur de
• sa très-sainte mère , ou de son bien-aimé père
• nourricier , saint Joseph , époux de la sainte
• Vierge ? Pourquoi donc ne fit-il rien de tout cela,
• et voulut-il en laisser la charge à l'Ange qui était
• fort inférieur à Notre-Dame ?
- Ceci n'est pas sans mystère. Notre Seigneur
• ne voulut rien entreprendre sur l'emploi de
• l'archange Gabriel , qui , ayant été chargé de la
• part du Père éternel d'annoncer le mystère de
• l'Incarnation à la sainte Vierge , fut dès-lors
• comme l'économé général de la maison et de la

• famille de notre Seigneur , pour en avoir soin
 • dans les accidents divers qui devaient s'y rencon-
 • trer , et pour empêcher que rien ne survînt qui
 • pût abrégér la vie mortelle du petit Enfant nou-
 • veau-né. C'est pourquoi il avertit saint Joseph
 • de l'emporter promptement en Egypte , pour évi-
 • ter la tyrannie d'Hérode , qui avait formé le pro-
 • jet de le faire mourir.

• Notre Seigneur ne voulut pas se gouverner lui-
 • même , mais se laisser porter où l'on voulait. Il
 • semble qu'il ne s'estimait pas assez sage pour se
 • conduire lui-même ni sa famille ; car il laisse
 • gouverner l'ange Gabriel tout ainsi qu'il lui platt ,
 • encore qu'un ange n'ait pas une science ni une
 • sagesse qui puisse entrer en comparaison avec
 • celle de sa divine majesté. Et maintenant nous
 • autres , comment oserions-nous dire que nous
 • nous gouvernerons bien nous-mêmes , comme si
 • nous n'avions plus besoin de la direction ni de
 • l'aide de ceux que Dieu nous a donnés pour nous
 • conduire , et que nous ne les estimassions pas
 • capables de nous diriger.

• De plus , voyez l'ordre qui se garde en cette
 • sainte famille. Qui pourrait entrer en doute que
 • Notre-Dame ne valût mieux que saint Joseph ,
 • et qu'elle n'eût dans un plus haut degré la pru-
 • dence et les autres qualités propres au gouverne-
 • ment ? Néanmoins l'Ange ne s'adresse point à
 • elle , ni pour commander d'aller en Egypte , ni
 • pour ordonner d'en revenir , ni enfin pour quelle

• chose que ce soit. Ne vous semble-t-il pas que
 • l'Ange commet une grande inconvenance de s'a-
 • dresser plutôt à saint Joseph qu'à Notre-Dame
 • qui est la principale personne de la maison, puis-
 • qu'elle porte le trésor du Père éternel ? N'eût-
 • elle pas eu raison de s'offenser de cette manière
 • d'agir ? N'eût-elle pas pu dire à son époux : « Pour-
 • quoi irai-je en Egypte , puisque mon Fils ne m'a
 • point révélé que je dusse le faire , et que même
 • l'Ange ne m'en a pas parlé ? » Or , Notre-Dame
 • ne dit rien de tout cela , elle ne s'offense point
 • de ce que l'Ange s'était adressé à saint Joseph ,
 • mais elle obéit tout simplement , parce qu'elle
 • savait que Dieu l'avait ainsi ordonné ; elle ne
 • s'informe point pourquoi ; il lui suffit que Dieu
 • le veut ainsi , et qu'il prend plaisir qu'on se sou-
 • mette sans examen.

• Ne voyez-vous pas que Dieu aime à traiter de
 • cette manière avec les hommes , pour leur ap-
 • prendre à pratiquer une soumission très-sainte
 • et très-pleine d'amour ? Saint Pierre était un
 • homme âgé , rude et grossier , et saint Jean était
 • au contraire jeune , doux , agréable , et néan-
 • moins Dieu veut que saint Pierre conduise les
 • autres , et soit le supérieur universel , et que saint
 • Jean soit l'un de ceux qui sont conduits et qui
 • lui obéissent. C'est un grand défaut de l'esprit
 • humain de ne vouloir point adorer en silence les
 • secrets mystères de Dieu et sa très-sainte volonté ,
 • et de chercher à connaître pourquoi ceci ou cela.

» J'ai meilleur esprit dit-on , que celui qui com-
 » mande , j'ai plus d'expérience , et semblables
 » raisons qui ne sont propres qu'à produire des in-
 » quiétudes , des humeurs bizarres , des murmures.
 » On demande pour quelle raison le supérieur
 » donne cette charge ; pourquoi il a dit ceci ou cela ,
 » dans quelle intention il accorde une telle chose à
 » l'un plutôt qu'à l'autre.

• Grande pitié de se laisser aller à éplucher ainsi
 » tout ce que l'on voit faire ! tout cela n'aboutit
 » qu'à nous faire perdre la tranquillité de nos cœurs.
 • Il ne nous faut point d'autres raisons , sinon que
 » Dieu a voulu confier le gouvernement aux supé-
 » rieurs , et cela doit nous suffire.

• Mais qui m'assurera que la volonté des supé-
 » rieurs est la volonté de Dieu ? Etrange question !
 • Nous voudrions que Dieu nous révélât toutes cho-
 » ses par de secrètes inspirations. Voudrions-nous
 » attendre qu'il nous envoyât des anges pour nous
 » annoncer ce qui est de sa volonté ? Il ne le fit pas
 » à Notre-Dame même , lorsqu'il voulut qu'elle
 » allât en Egypte , mais il lui fit savoir sa volonté
 » par l'entremise de saint Joseph , auquel elle était
 » sujette comme à son supérieur. Nous voudrions
 » peut-être que Dieu lui-même nous enseignât et
 » nous instruisit par la voie des extases , ou des
 » ravissements et des visions ; il n'est sorte de niai-
 » series que nous ne forgions en nos esprits , plutôt
 » que de nous soumettre à la voie commune et très-
 » aimable d'une sainte soumission sous la conduite

- » de ceux que Dieu nous a donnés pour supérieurs.
 » Qu'il nous suffise donc de savoir que Dieu
 » veut que nous obéissions ; ne nous arrêtons point
 » à considérer la capacité de ceux à qui nous de-
 » vons obéir ; ainsi nous assujettirons nos esprits
 » à marcher tout simplement en la très-heureuse
 » voie d'une sainte et tranquille humilité qui nous
 » rendra infiniment agréables à Dieu. »

ARTICLE TROISIÈME.

Nécessité d'une pleine soumission à la volonté de Dieu.

Pendant que saint François de Sales était à Paris en l'an 1619, avec les princes de Savoie, qui avaient mené à leur suite un grand nombre de gentils-hommes savoisiens et piémontais, un des seigneurs qui avaient accompagné les princes y tomba malade si dangereusement, que les médecins décidèrent qu'il n'en échapperait pas.

Ce malade supportait ses souffrances avec assez de fermeté, mais il était plus malade encore d'esprit que de corps, non cependant du côté de la conscience à laquelle il avait mis ordre par le sacrement de pénitence ; mais du côté des frivoles idées qui ne doivent pas occuper un chrétien dans des moments aussi importants. Notre Saint disait quelquefois à cette occasion : « Oh ! que la faiblesse
 » humaine est déplorable ! Ce seigneur a toujours
 » eu la réputation d'un grand homme de guerre et
 » d'Etat, et d'un esprit très-judicieux. Cependant

• vous voyez à quelles bagatelles son esprit s'arrête. »

Il se plaignait de mourir hors de son pays et de sa maison, il gémissait sur la douleur qu'en éprouverait sa femme, et sur ce qu'il était privé de son assistance; il regrettait l'éloignement de ses enfants, qui l'empêchait de pouvoir leur donner sa bénédiction. Il était fort peiné de n'avoir pas son médecin ordinaire, qui connaissait son tempérament depuis une longue suite d'années. Il recommandait soigneusement, et avec beaucoup d'instances, que l'on reportât son corps dans son pays pour le mettre dans le tombeau de ses ancêtres. Il réglait l'appareil dans lequel il voulait qu'on le conduist, la manière dont il exigeait qu'on fit ses funérailles; il ordonna qu'on lui dressât une épitaphe. Il se plaignait de l'air de Paris, de l'eau, des médicaments, des médecins, des chirurgiens, des apothicaires, de ses valets, de son logement, de sa chambre et de son lit. Enfin il ne pouvait mourir en paix, parce qu'il ne mourait pas dans le lieu où il eût désiré mourir. Quelquefois on lui disait qu'il avait toutes les assistances désirables tant pour le corps que pour l'âme. On ajoutait que ceux dont il regrettait l'absence n'eussent fait par leur présence qu'augmenter sa douleur; mais il était inutile d'essayer de lui donner ces consolations, elles ne pouvaient entrer dans son esprit. Il mourut enfin au milieu de toutes ces inquiétudes, muni cependant des sacre-

ments , et après avoir fait quelque acte de résignation à la volonté de Dieu.

A cette occasion saint François de Sales disait que ce n'était pas assez de vouloir ce que Dieu veut nous envoyer , mais qu'il faut le vouloir encore de la manière qu'il plait à Dieu de nous l'envoyer et avec toutes les circonstances que Dieu veut. Par exemple , qu'il fallait , en état de maladie , non-seulement accepter d'être malade , puisqu'il plait à Dieu , mais encore le vouloir être d'une telle maladie , et non d'une autre , en tel lieu , en tel temps , auprès de telles personnes ; en un mot , qu'il fallait prendre loi en toutes choses sur la très-sainte volonté de Dieu. Oh ! que bienheureux est celui qui peut dire du fond du cœur au Maître suprême : « Je veux, Seigneur, tout ce qu'il vous plaira, et comme il vous plaira ; je suis tout à vous , je suis votre serviteur , le fils de la sainte Eglise , qui est votre épouse et votre servante. »

ARTICLE QUATRIÈME.

Il faut être content en quelque sauce que Dieu nous mette.

Voici un fragment d'une lettre que saint François de Sales écrivait à une personne mariée.

« C'est un mot admirable que celui que vous me dites : « que Dieu me mette en telle sauce qu'il voudra, tout m'est égal , pourvu que je le serve. » Mais prenez garde de le bien mâcher et remâcher en votre esprit ; faites-le fondre en votre bouche,

• et ne l'avez pas en gros. Sainte Thérèse , que
 » vous aimez tant , dit en quelque endroit que bien
 • souvent nous disons de telles paroles par habi-
 • tude , et par un certain léger sentiment , et il
 » nous semble que nous les disons du fond de
 • l'âme , bien qu'il n'en soit rien , comme nous le
 • découvrons ensuite dans la pratique.

• Eh bien ! vous me dites que , en quelle sauce
 • que Dieu vous mette , tout vous est égal ; or vous
 » savez bien en quelle sauce il vous a mise , en
 • quel état et quelle condition ; dites-moi : Cela
 • vous est-il égal ? Mon Dieu ! que l'amour-propre
 • se fourre subtilement parmi nos affections , quel-
 » que dévotes qu'elles paraissent !

• Voici le grand mot : il faut examiner ce que
 • c'est que Dieu veut ; et lorsqu'on l'a reconnu , il
 » faut travailler à le faire gaiement , ou au moins
 • courageusement ; et non-seulement cela , mais il
 » faut aimer cette volonté de Dieu , et l'obligation
 • qui en résulte pour nous , fût-ce de garder les
 » pourceaux toute notre vie , et de faire les choses
 • les plus abjectes du monde ; car en quelle sauce
 • que Dieu nous mette , tout nous doit être égal ;
 • c'est le blanc de la perfection , auquel nous de-
 » vous tous viser ; et celui qui en approche le plus
 » près emporte le prix.

• Mais , courage , je vous supplie , accoutumez
 • petit à petit votre volonté à suivre celle de Dieu ,
 • en quelque lieu qu'elle vous mène. Faites qu'elle
 » se sente fort touchée quand votre conscience lui

» dira : *Dieu le veut* ; alors petit à petit ces répu-
 » gnances que vous sentez si fortes s'affaibliront, et
 » bientôt après cesseront entièrement. Mais vous
 » devez particulièrement combattre pour empêcher
 » les démonstrations extérieures de la répugnance
 » intérieure que vous avez, ou au moins les ren-
 » dre plus douces. Entre ceux qui sont ou corrou-
 » cés ou mécontents, il y en a qui témoignent leur
 » déplaisir seulement en disant : *Mon Dieu, que*
 » *sera ceci ?* Et les autres disent des paroles plus for-
 » tes et qui ne témoignent pas seulement un simple
 » mécontentement, mais une certaine fierté et un
 » dépit. Je veux dire qu'il faut petit à petit corriger
 » ces démonstrations, les faisant moindres tous les
 » jours. »

ARTICLE CINQUIÈME.

Vivre de la volonté de Dieu.

• Celui qui est en état de grâce et qui agit par le
 mouvement de la grâce, vit selon la volonté de
 Dieu, ce qui est la véritable vie de l'âme, ainsi
 que l'enseigne le saint évêque de Genève dans une
 lettre à sainte Chantal : • Ah ! que bienheureuses
 » sont les âmes qui vivent de la seule volonté de
 » Dieu ! Ah ! si pour en savourer seulement un
 » tant soit peu par une considération passagère,
 » on a tant de suavités spirituelles au fond du cœur
 » en acceptant cette sainte volonté avec toutes les
 » croix qu'elle présente, que sera-ce des âmes
 » toutes détrempées en l'union à la volonté divine ?

- O Dieu , quelle bénédiction de rendre toutes nos
- affections humblement et exactement sujettes à
- celles du plus pur amour divin ! Ainsi l'avons-
- nous dit , ainsi a-t-il été résolu , et notre cœur a
- pour sa souveraine loi la plus grande gloire de
- l'amour de Dieu. Or la gloire de ce saint amour
- consiste à brûler et à consumer tout ce qui n'est
- pas lui , pour réduire et changer tout en lui ; il
- s'élève sur notre anéantissement et règne sur le
- trône de notre servitude. •

ARTICLE SIXIÈME.

Regarder Dieu comme son unique trésor.

Une personne d'un rang distingué qui faisait profession de la vie dévote ; perdit par un revers une grande partie de sa fortune. Ce malheur lui causa tant de douleur et de tristesse, qu'elle en était comme inconsolable , et qu'elle se laissait même aller à des paroles contre la divine providence , comme si Dieu avait dû récompenser par une prospérité temporelle les soins qu'elle s'était donnés pour le servir fidèlement.

Saint François de Sales , pour la ramener à de meilleurs sentiments, lui témoigna une grande compassion , et tâcha de faire entrer dans son âme des sentiments de résignation. D'abord tout ce qu'il lui dit fut inutile, tant elle était profondément affligée ! Enfin il lui demanda si Dieu n'était pas son tout, et si elle avait besoin pour l'aimer de quelque autre

chose que lui ? Cette personne lui répliqua que ce discours était plus spéculatif que pratique, et que c'était un point de perfection plus aisé à dire qu'à faire. Le saint Evêque lui répondit par ce petit vers : « Trop avare est celui à qui Dieu ne suffit. » Ce mot d'avare toucha si vivement le cœur de cette personne, qu'elle se rendit aux remontrances de notre Saint. Il faut remarquer que dans l'abondance elle avait toujours haï l'avarice et usé fort libéralement de ses biens.

ARTICLE SEPTIÈME.

Importance de l'abandon de soi-même entre les mains de Dieu.

Saint François de Sales recommandait beaucoup l'abandon de soi-même entre les mains de Dieu. Voici comment il s'exprime dans son second Entretien. « La vertu des vertus, la crème de la charité, la bonne odeur de l'humilité, le mérite de la persévérance, se trouvent dans l'abandon entre les bras du Seigneur ; grande vertu, et bien digne d'être pratiquée par les plus chers enfants de Dieu. »

Il confirme cette doctrine par l'exemple du Sauveur remettant sur la croix son esprit entre les mains de son Père. Ensuite il ajoute : « Notre Seigneur aime d'un amour fort tendre ceux qui s'abandonnent ainsi totalement à son soin paternel, qui se laissent gouverner par sa divine providence et qui ne s'arrêtent point à considérer si les effets de

» cette providence leur seront utiles , profitables
 » ou dommageables , parce qu'ils sont pleinement
 » assurés que ce cœur paternel et très-aimable ne
 » saurait rien leur envoyer , ni permettre que rien
 » leur arrive , dont il ne leur fasse tirer du bien
 » et de l'utilité , pourvu qu'ils aient mis toute leur
 » confiance en lui , en sorte que de bon cœur ils
 » disent : « Je remets mon esprit , mon âme , mon
 » corps et tout ce que j'ai en vos aimables mains ,
 » pour que vous en fassiez ce qu'il vous plaira. »

Que si l'on dit qu'on n'a pas le courage de faire
 un acte de si haute vertu , je réponds que la grâce
 de Dieu ne manque point à ceux qui l'invoquent.
 « Nous ne sommes jamais réduits , dit notre Saint,
 » à une telle extrémité , que nous ne puissions tou-
 » jours répandre devant la divine majesté les par-
 » fums d'une sainte soumission à son adorable vo-
 » lonté , et d'une continuelle promesse de ne jamais
 » vouloir l'offenser. »

Voici la peinture qu'il fait de cet abandon : « Il
 » faut savoir qu'abandonner notre âme et nous
 » laisser nous-mêmes , n'est autre chose que quit-
 » ter et abandonner notre volonté pour la donner à
 » Dieu ; car il nous servirait peu de renoncer à
 » nous-mêmes , si ce n'était pour nous unir par-
 » faitement à la bonté divine. »

Mais comment cette union se fait-elle ? C'est par
 une totale soumission et conformité de notre volonté
 à celle de Dieu , en sorte que nous voulions ce que
 Dieu veut , non-seulement quant au fond des cho-

ses , mais aussi quant à la manière , et que notre cœur soit comme une cire molle capable de recevoir toutes les impressions qu'il plaira à Dieu de lui donner. C'est en cela que consiste le très-aimable trépas de notre volonté dont parle saint François de Sales dans son Traité de l'amour de Dieu , liv. 9, chap. 12 et 13. Ce n'est pas , au reste , que par ce trépas il entende que nous perdions notre libre arbitre ; car notre volonté n'est jamais plus libre que quand elle est soumise à la volonté divine , puisque c'est précisément en cette obéissance que consiste la parfaite liberté des enfants de Dieu ; mais il s'explique lui-même en disant qu'aussitôt qu'une âme s'est abandonnée au bon plaisir divin , elle a soin , si elle aperçoit en elle-même quelque volonté particulière , de la faire aussitôt mourir et trépasser en la sainte volonté de Dieu.

ARTICLE HUITIÈME.

Exercice de l'abandon de soi-même entre les mains de Dieu.

- Non-seulement dans l'oraison , dit saint François de Sales , mais dans toute la conduite de votre vie , marchez invariablement en esprit de simplicité , abandonnant et remettant votre âme , vos actions et leurs succès au bon plaisir de Dieu .
- » par un amour de parfaite confiance , vous remettant à la merci de l'amour éternel que la divine providence a pour vous . Tenez votre âme ferme en cela , sans permettre qu'elle se détourne à faire

» des retours sur elle-même pour voir ce qu'elle
 » fait, ou si elle est satisfaite. Car, hélas ! nos satis-
 » factions et nos contentemens ne satisfont pas les
 » yeux de Dieu ; mais contentent seulement ce mi-
 » sérable amour que nous avons de nous-mêmes.
 » Certes, les enfans que notre Seigneur nous as-
 » sure devoir être le modèle de notre perfection ,
 » n'ont ordinairement aucune sollicitude , surtout
 » en la présence de leurs père et mère ; ils se tien-
 » nant attachés à eux , sans se retourner à re-
 » garder ni leurs satisfactions , ni leurs contente-
 » mens , qu'ils prennent à la bonne foi et dont ils
 » jouissent en simplicité , sans aucune curiosité
 » d'en considérer les causes ni les effets , l'amour
 » les occupant assez. Ainsi celui qui est bien at-
 » tentif à plaire amoureusement à l'amant céleste ,
 » n'a ni le cœur ni le loisir de se tourner sur soi-
 » même , son esprit tendant continuellement du
 » côté où l'amour le porte.

» Les épouses du Roi céleste se regardent bien
 » de temps en temps , ainsi que de simples colom-
 » bes auprès des eaux cristallines , pour voir si
 » elles sont bien ornées au gré de leur divin époux ;
 » et cela se fait dans les examens de conscience ,
 » par lesquels elles se lavent , se purifient et s'or-
 » nent du mieux qu'elles peuvent ; non pour se
 » satisfaire , mais seulement afin d'obéir à leur
 » époux , à cause du respect qu'elles lui portent ,
 » et de l'extrême désir qu'elles ont de lui donner
 » ce contentement.

« Saint François d'Assise , envoyant ses religieux en voyage , leur donnait cet avis au lieu d'argent , et pour toute provision : *« jetez votre sollicitude en notre Seigneur , et il vous nourrira. »* Je vous dis de même , ô âmes dévotes , jetez bien tout votre cœur , vos prétentions , vos sollicitudes et vos affections dans le sein paternel de Dieu , et il vous conduira , il vous portera même où son saint amour vous veut. Ecoutez et imitez le Rédempteur qui chante les souverains cantiques de son amour sur l'arbre de la croix , et qui les conclut tous en disant : *Mon Père , je recommande mon esprit entre vos mains.* Après que nous aurons dit cela , que reste-t-il plus , sinon d'expirer et de mourir de la mort d'amour , ne vivant plus à nous-mêmes , mais à Jésus-Christ vivant en nous ?

» Or , si vous venez à vous embarquer dans l'exercice de ce saint abandon , vous avancerez beaucoup sans vous apercevoir de votre progrès , comme font ceux qui naviguent en haute mer sous un vent propice , et qui , s'étant abandonnés à la conduite du pilote , ne s'aperçoivent pas qu'ils ont déjà fait beaucoup de chemin.

» Heureuse l'âme qui s'abandonne entièrement au soin que la très-sage providence du créateur a pour elle ! Car elle recevra sans inquiétude les divers accidents qui lui arriveront. L'amour naturel du sang , des amis , des correspondances , des sympathies et même des grâces surnaturelles ,

» sera purifié en elle , et réduit à la parfaite obéissance du pur et bon plaisir de Dieu. En quelque événement que ce soit , elle prononcera de cœur ce saint acquiescement du Sauveur : *Oui , mon Père , car il vous a plu ainsi.*

» Sur ces fondemens, abandonnons-nous et délaissions-nous nous-mêmes dans le fond du cœur de notre doux Jésus, afin qu'il soit fait de nous et en nous selon le bon plaisir royal de ce cœur souverain , auquel , par lequel et pour lequel nous voulons vivre et mourir, ainsi qu'il lui plaira et quand il lui plaira , sans réserve et sans exception quelconque. Vive Jésus qui est mort pour notre cœur ! Ah ! qu'à jamais notre cœur meure pour vivre éternellement de l'amour de ce doux Sauveur , duquel l'amour est en sa mort , et la mort en son amour ! »

ARTICLE NEUVIÈME.

Egalité d'esprit dans l'adversité et la prospérité.

C'est une maxime remarquable de saint François de Sales , qu'il est plus difficile de connaître et d'aimer uniquement la volonté de Dieu dans les choses agréables de leur nature, que dans les désagréables.

Voici encore une autre maxime du même Saint :

» Aimer autant la volonté de Dieu dans les choses désagréables que dans celles qui, d'elles-mêmes, sont agréables, c'est le signe d'une haute vertu

- et d'une sublime indifférence ; c'est la vraie pierre
- de touche pour discerner si on aime quelque au-
- tre chose avec la volonté de Dieu. »

ARTICLE DIXIÈME.

Amour de la volonté de Dieu dans l'adversité et la prospérité.

Aimer la volonté de Dieu dans la prospérité est une chose douce ; mais celui qui aimerait la prospérité autant ou plus que la divine et adorable volonté, commettrait une injustice manifeste. Aimer la prospérité avec cette divine volonté, est une chose supportable, pourvu qu'on aime davantage la volonté de Dieu que la prospérité. Mais il est risé de se faire illusion dans cette matière. La privation de la prospérité est la pierre de touche qui fait connaître si notre amour était pur ; car la volonté de Dieu étant également dans l'adversité et dans la prospérité, tout ce que nous aurons d'amour pour celle-ci de plus que pour celle-là, ne procède que de notre attachement à nos propres intérêts.

Si nous n'aimions que Dieu en toutes choses et toutes choses en lui, la prospérité et l'adversité nous seraient indifférentes ; et comme nous voyons plus de marques de l'amour de Dieu en l'adversité, puisque c'est le partage ordinaire de ses élus, nous aimerions davantage l'adversité que le beau et riant visage de la prospérité. Mais parce que nous nous aimons nous-mêmes, je ne dis pas autant ou plus que Dieu, car ce serait un crime, mais avec Dieu, quoique

moins que lui , nous choisissons la prospérité , et nous nous plaignons quand il nous envoie quelque adversité.

Fuir la conversation de quelqu'un dont l'humeur nous déplaît , et rechercher celle d'une personne qui nous plaît par sympathie ou pour quelque autre raison humaine , c'est une preuve qu'encore qu'on les aime tous deux en Dieu et pour Dieu , ce n'est pas cependant Dieu seul qu'on aime en eux , puisque Dieu est également en l'un et en l'autre.

N'aimer que Dieu dans l'adversité est une chose facile , parce que l'adversité n'a rien d'aimable en elle-même , et ne peut être aimée qu'à cause de la main divine qui l'envoie. Mais dans la prospérité souvent il nous arrive de faire comme certains enfants à qui on donne des confitures sur du pain , qui mangent les confitures et laissent le pain. De même quand Dieu nous envoie des prospérités , nous prenons quelquefois la douceur de la prospérité , et laissons le pain solide de son pur amour.

Une fois on demandait à saint François de Sales d'où venait que nous avons promptement recours à Dieu quand l'affliction nous pressait , et que nous nous empressions de demander la délivrance des calomnies , de la pauvreté et des autres incommodités.

- C'est, répondit-il , notre faiblesse qui parle ;
- c'est la marque de l'infirmité qui nous environne ;
- car , comme le meilleur poisson est celui qui se
- nourrit dans l'eau salée de la mer (celui qui se

» pêche dans les eaux douces étant plus fade et
 » plus mou), de même les chrétiens d'un courage
 » généreux font leur élément des croix et des af-
 » flictions, mais les lâches ne se plaisent que dans
 » la prospérité. Au reste, le pur amour de Dieu est
 » bien plus aisé à pratiquer dans l'adversité que
 » dans la prospérité ; car la tribulation n'ayant rien
 » d'aimable que la main de Dieu qui l'envoie, il
 » est bien plus facile d'aller par elle immédiatement à la volonté de Dieu, et de nous unir à son
 » bon plaisir, que par la prospérité dont les attraits
 » charment nos sens, et comme une autre Dalila,
 » endorment notre raison, et nous font prendre le
 » change en nous faisant aimer insensiblement la
 » prospérité que Dieu envoie, et en nous détachant
 » imperceptiblement de l'amour et de la reconnais-
 » sance que nous devons à Dieu qui nous envoie la
 » prospérité. De plus, quoique l'on se serve de
 » cette prospérité pour glorifier Dieu, et qu'on la
 » rapporte à son honneur ; il y a toujours quelque
 » mélange de notre intérêt avec celui de Dieu ; ce
 » qui rend l'amour de Dieu moins pur et par con-
 » séquent moins parfait. »

Celui qui aime Dieu dans la prospérité, a de la peine à épurer son amour de tout intérêt et de toute complaisance en cette prospérité ; mais dans l'adversité, le vin de l'amour de Dieu n'a point de lie ; c'est avec une charité vraiment désintéressée que l'on s'attache à Jésus crucifié. La véritable marque d'un amour vrai, sincère et solide, est de souffrir volon-

tiers et gaiement pour la personne aimée. Mourir même pour elle est une chose douce et une preuve d'un parfait amour.

ARTICLE ONZIÈME.

Mélange d'adversité et de prospérité en ce monde.

Saint François de Sales donne sur cet objet, dans un de ses Entretiens, des instructions qu'on ne saurait trop méditer.

« Oh ! qu'il est utile de considérer attentivement
 » l'inconstance , la variabilité et l'instabilité des
 » évènements de cette vie mortelle , afin d'éviter le
 » découragement , la bizarrerie d'esprit , l'inquié-
 » tude , la variété d'humeurs , l'inconstance et l'ins-
 » tabilité en nos résolutions ! Car nous ne voudrions
 » rencontrer en notre chemin aucune difficulté ,
 » aucune contradiction et aucune peine ; nous vou-
 » drions avoir toujours des douceurs sans sécheres-
 » ses ni aridités , des biens sans mélange d'aucun
 » mal , la santé sans maladie , le repos sans tra-
 » vail , la paix sans trouble. Eh ! qui ne voit notre
 » folie ? car nous voulons ce qui ne se peut. Le bien
 » et le mal sans mélange ne se trouvent qu'en pa-
 » radis et en enfer ; en paradis , le bien , le repos et
 » les douceurs sont en leur pureté sans aucun mé-
 » lange de mal , de trouble ni d'affliction ; au con-
 » traire en enfer , le mal , le désespoir , le trouble
 » et l'inquiétude s'y trouvent sans aucun mélange
 » de bien , d'espérance de tranquillité ni de paix.
 » Mais en cette vie périssable jamais le bien ne se

» trouve sans le mal , les richesses sans inquié-
 » des , le repos sans travail , la consolation sans
 » affliction , la santé sans maladie ; en un mot tout
 » y est mélangé et mêlé. C'est une continuelle va-
 » riété d'accidents divers.

» Dieu a voulu diversifier les saisons ; il a voulu
 » que l'été fût suivi de l'automne , et l'hiver suivi
 » du printemps , pour nous montrer que rien n'est
 » permanent en cette vie ; que les choses temporel-
 » les sont perpétuellement variables , inconstantes
 » et sujettes au changement. C'est parce que nous
 » ne faisons pas attention à cette vérité , que nous
 » sommes inconstants et changeants en nos hu-
 » meurs ; au lieu que si nous nous servions de la
 » raison que Dieu nous a donnée , elle nous ren-
 » drait immuables , fermes et solides , et ainsi sem-
 » blables à Dieu. Quand Dieu dit : *Faisons l'homme*
 » *à notre ressemblance* , il lui donna la raison , afin
 » qu'il en fît usage pour découvrir , considérer et
 » discerner le bien d'avec le mal , et les choses
 » qui méritent d'être choisies ou rejetées.

» La raison est ce qui nous rend supérieurs et
 » maîtres de tous les animaux. Lorsque Dieu eut
 » créé nos premiers parents , il leur donna une en-
 » tière domination sur les poissons de la mer , et
 » sur les animaux de la terre , et par conséquent
 » il leur accorda la connaissance de chaque espèce ,
 » et les moyens de les dominer , et de s'en rendre
 » le maître et le seigneur. Dieu n'a pas seulement
 » fait cette grâce à l'homme de le rendre seigneur

• des animaux, en lui faisant don de la raison par
 • laquelle il l'a rendu semblable à lui, mais en-
 • core il lui a donné plein pouvoir sur toutes sortes
 • d'accidents et d'événements. Il est dit que
 • l'homme sage, c'est-à-dire l'homme qui se con-
 • duit par la raison, se rendra maître absolu des
 • astres ; qu'est-ce à dire cela, sinon que par l'u-
 • sage de la raison il demeurera ferme et constant
 • en la diversité des accidents et événements de
 • cette vie mortelle ?

• Que le temps soit beau ou qu'il pleuve, que
 • l'air soit calme ou que le vent souffle, l'homme
 • sage ne s'en embarrasse pas, sachant bien que
 • rien n'est stable et permanent en cette vie, et
 • que ce n'est pas ici le lieu du repos. En l'affliction
 • il ne se désespère point, mais il attend la con-
 • solation ; en la maladie il ne se tourmente point,
 • mais il attend la santé ; ou s'il voit qu'il soit tel-
 • lement mal, que la mort doit suivre, il bénit
 • Dieu, espérant le repos de la vie immortelle qui
 • suit celle-ci. Que s'il rencontre la pauvreté, il ne
 • s'en afflige pas, car il sait bien que les richesses
 • ne font point le bonheur de cette vie ; s'il est mé-
 • prisé, il sait bien que l'honneur ici-bas n'a point
 • de permanence, mais est souvent suivi du dés-
 • honneur ou du mépris. En un mot, en toutes
 • sortes d'événements, soit prospérité, soit adver-
 • sité, il demeure ferme, stable et constant en sa
 • résolution de tendre à la jouissance des biens
 • éternels.

» Mais il ne faut pas seulement considérer cette
 » variété, ce changement, cette mutation et cette
 » instabilité dans les choses transitoires et matériel-
 » les de cette vie mortelle, il faut les considérer
 » encore dans le cours de notre vie spirituelle, où
 » la fermeté et la constance sont d'autant plus né-
 » cessaires, que la vie spirituelle est plus relevée
 » au-dessus de la vie mortelle et corporelle. C'est
 » un abus très-grand de ne vouloir point souffrir
 » ou sentir d'involontaires changements en nos hu-
 » meurs ; mais l'égalité d'humeur consiste à nous
 » gouverner toujours par la raison.

» L'on dit communément d'un jeune homme qui
 » fait des étourderies : « il est bien jeune. » Ce n'est
 » pas qu'il n'ait déjà l'usage de la raison ; mais il
 » se conduit comme s'il ne l'avait pas. Oh ! com-
 » bien de personnes ont l'usage de la raison, et
 » néanmoins, comme des enfants, ne se conduisent
 » pas par le commandement de la raison ! Dieu a
 » donné à l'homme la raison pour le diriger ; mais
 » pourtant il y en a peu qui la laissent maîtriser en
 » eux ; au contraire, ils se laissent gouverner par
 » leurs passions, quoiqu'elles dussent être sujettes
 » et obéissantes à la raison selon l'ordre que Dieu
 » requiert de nous.

» La plupart des gens du monde se laissent gou-
 » verner et conduire à leurs inclinations, et non
 » à la raison ; aussi sont-ils pour l'ordinaire bizar-
 » res, variables et changeants en leurs humeurs.
 » S'ils ont envie de se coucher de bonne heure

» ou tard , ils le font ; s'ils ont le désir d'aller à la
» campagne , ils se lèvent de grand matin ; mais
» s'ils ont le désir de dormir , ils le font tout de
» même. Quand ils veulent dîner et déjeuner de
» bonne heure , ou fort tard , ils le font aussi. Et
» non-seulement ils sont bizarres et inconstants en
» cela , mais ils le sont même en leur conversation ;
» ils veulent que l'on s'accommode à leurs humeurs
» et ne veulent point s'accommoder à celles des au-
» tres ; ils se laissent emporter ainsi à leurs incli-
» nations et affections , sans que pourtant cela soit
» estimé vicieux parmi les mondains ; et pourvu
» qu'ils n'incommodent pas beaucoup le prochain ,
» on ne les tient pas pour bizarres et inconstants.
» Pourquoi cela ? sinon parce que c'est un mal or-
» dinaire parmi les mondains.

» Il y a cependant des personnes qui ont l'habi-
» tude de faire chaque chose à une heure fixe.
» Mais voici en quoi elles exercent la bizarrerie et
» l'inconstance ? C'est en la diversité des humeurs,
» des volontés et des désirs. Maintenant vous êtes
» joyeux , parce que toutes choses vous succèdent
» selon votre volonté ; tantôt vous serez triste ,
» parce qu'il vous sera arrivé une petite contra-
» diction que vous n'attendiez pas. Mais ne saviez-
» vous pas que ce n'est point ici le lieu où le plai-
» sir se trouve pur , sans mélange de déplaisir , et
» que cette vie est mêlée de semblables accidents ?
» Aujourd'hui que vous avez de la douceur en la
» prière , vous êtes encouragé et bien résolu d'être

» entièrement à Jésus-Christ ; mais demain que vous
 » serez en sécheresse , vous n'aurez point de cœur
 » pour le service de Dieu. « Je suis si abattu , » dites-
 » vous. Or , si vous vous gouverniez par la raison ,
 » ne verriez-vous pas que s'il était bon de servir
 » Dieu hier , il est encore très-bon de le servir au-
 » jourd'hui , et il sera très-bon de le servir demain ?
 » Car c'est toujours le même Dieu, aussi digne d'être
 » aimé , quand vous êtes en sécheresse , que
 » quand vous sentez de la ferveur.

» Maintenant nous voulons une chose , et demain
 » nous en voudrions une autre. Ce que je vois faire
 » à un tel ou à une telle , me plaît à cette heure ;
 » peu après , cela me déplaît , en telle sorte que
 » cela sera capable de m'en faire concevoir de l'a-
 » version. J'aime bien maintenant une personne , et
 » je me plais grandement en sa conversation ; de-
 » main j'aurai peine à la supporter ; et que veut
 » dire cela ? Ne mérite-t-elle pas autant d'être ai-
 » mée aujourd'hui qu'elle le méritait hier ? Si nous
 » regardions ce que nous dicte la raison , nous
 » verrions qu'il fallait aimer cette personne , parce
 » que c'est une créature qui porte l'image de la
 » divine majesté ; ainsi nous aurions autant de sua-
 » vité en sa conversation , que nous en avons en
 » autrefois.

» Cette diversité d'humeurs provient de ce qu'on
 » se laisse conduire à son inclination , à ses pas-
 » sions ou à ses affections , pervertissant ainsi
 » l'ordre que Dieu avait mis en nous , selon lequel

» tout doit être sujet à la raison ; car si la raison
 » ne domine pas sur toutes nos puissances , sur
 » nos facultés , sur nos passions , sur nos inclina-
 » tions , sur nos affections , et enfin sur tout ce qui
 » est de nous , qu'en arrivera-t-il , sinon une conti-
 » nuelle vicissitude , inconstance , variété , chan-
 » gement , bizarrerie , qui nous fera tantôt être fer-
 » vents et dévots , tantôt lâches , négligents et pa-
 » resseux , tantôt joyeux et tantôt mélancoliques ?
 » Nous serons tranquilles une heure , et après cela
 » inquiets deux jours ; en un mot , notre vie se
 » passera en fainéantise et en perte de temps .

» Concluons donc qu'il faut considérer soigneu-
 » sement l'inconstance et la variété qui règnent ici-
 » bas , tant dans les choses temporelles , que dans
 » les choses spirituelles , afin que dans les diver-
 » ses rencontres qui pourraient effaroucher nos
 » esprits , si elles étaient des choses nouvelles et non
 » prévues , nous ne perdions point courage , et
 » nous ne nous laissions point emporter à l'iné-
 » galité d'humeur , malgré l'inégalité des choses
 » qui nous arrivent ; mais que soumis à la con-
 » duite de la raison que Dieu a mise en nous , et à
 » sa providence , nous demeurions fermes , cons-
 » tants et invariables dans la résolution que nous
 » avons faite de servir Dieu constamment , coura-
 » geusement , hardiment et ardemment , sans au-
 » cune discontinuation . »

ARTICLE DOUZIÈME.

§ I.

Soin de conserver la paix du cœur dans le tracas des affaires.

Certaines âmes, d'ailleurs bonnes et pieuses, s'imaginent qu'il n'est pas possible de conserver le repos intérieur au milieu du tracas des affaires. Elles se trompent; et saint François de Sales déplore cette erreur dans son *Traité de l'amour de Dieu* (liv. 12., chap. 4 et 5); mais il s'exprime encore plus particulièrement sur cet objet dans une de ses lettres.

« Mon Dieu ! ma très-chère fille, que nous serons
 » heureux, si nous aimons bien cette souveraine
 » bonté qui nous prépare tant de faveurs et de
 » bénédictions ! Soyons tout à elle parmi tant de
 » tracas que la diversité des choses de ce monde
 » nous présente. Comment voudrions-nous mieux
 » témoigner notre fidélité que parmi les contrariétés ?
 » Oh ! ma très-chère fille, la solitude a ses
 » assauts, le monde a ses tracas ; mais partout il
 » faut avoir bon courage, puisque partout le secours
 » du ciel est prêt à ceux qui ont confiance en
 » Dieu, et qui implorent avec humilité et douceur
 » sa paternelle assistance !

« Gardez-vous bien de laisser vos soins se changer
 » en trouble et en inquiétude ; quoique vous
 » soyez embarquée sur les vagues et parmi les vents

» de plusieurs tracas, faites que vos regards soient
 » toujours au ciel, et dites à notre Seigneur : « O
 » mon Dieu ! c'est pour vous que je vogue et que
 » je navigue, soyez mon guide et mon pilote. » En-
 » suite consolez-vous par la pensée que quand nous
 » serons au port, les douceurs que nous y goûte-
 » rons effaceront les travaux pour y aller. Or nous
 » y allons parmi tous ces orages, pourvu que nous
 » ayons le cœur droit, l'intention bonne, le cou-
 » rage ferme, l'œil en Dieu avec une pleine con-
 » fiance en lui.

• Que si la force de la tempête nous remue quel-
 » quefois un peu l'estomac, et nous donne quel-
 » que tournoiement de tête, ne nous en étonnons
 » point, reprenons haleine aussitôt que nous le
 » pourrons, et animons-nous à mieux faire. Vous
 » marchez toujours, j'en suis sûr, d'une manière
 » conforme à nos saintes résolutions; ne vous fâ-
 » chez donc point de ces petits assauts d'inquiétude
 » et de chagrin que la multiplicité des affaires
 » domestiques vous donne. Non, ma très-chère
 » fille, car cela sert à vous faire pratiquer les plus
 » chères et les plus aimables vertus que notre Sei-
 » gneur nous ait recommandées. Croyez-moi, la
 » véritable vertu ne se nourrit pas plus dans le re-
 » pos extérieur, que les bons poissons dans les
 » eaux croupissantes des marais. »

§ II.

Suite du soin de conserver la paix du cœur dans le tracas des affaires.

Voici des avis du même genre que saint François de Sales donnait à une autre personne.

• J'ai une grande satisfaction de voir que, parmi
 » beaucoup d'embarras et de contradictions, vous
 » conservez la volonté de servir notre Seigneur ;
 » car si vous êtes bien fidèle au milieu de ces tra-
 » verses, vous aurez d'autant plus de consolations,
 » que les peines que vous aurez eues à supporter
 » auront été plus grandes. Je pense à vous et je
 » vous considère avec un cœur plein de compas-
 » sion, sachant combien, dans ce tracas où vous
 » vivez, vous avez d'embarras qui peuvent vous
 » détourner de la sainte attention que vous désirez
 » avoir à l'égard de Dieu ; pour cela je ne veux
 » point cesser de recommander vos besoins à sa
 » divine bonté, mais je ne veux point aussi cesser
 » de vous conjurer de rendre cette épreuve utile à
 » votre avancement spirituel.

• Nous n'avons point de récompense sans vic-
 » toire, ni point de victoire sans guerre. Prenez
 » donc courage, et faites de votre peine, qui est
 » sans remède, une matière de vertu. Considérez
 » souvent notre Seigneur qui vous regarde, pau-
 » vre petite créature que vous êtes, et qui vous voit
 » parmi vos travaux et vos distractions. Il vous
 » envoie du secours, et bénit vos afflictions. Vous

» devez à cette vue prendre patiemment et doucement les ennuis qui vous arrivent , pour l'amour de celui qui ne permet cette épreuve que pour votre bien.

» Elevez donc souvent votre cœur à Dieu , implorez souvent son secours , et que le principal fondement de votre consolation soit le bonheur que vous avez d'être sienne. Tous les objets de déplaisir vous seront peu de chose quand vous penserez que vous avez un tel ami , un si grand support , un si excellent refuge. Dieu soit toujours au milieu de votre cœur ! »

ARTICLE TREIZIÈME.

§ I.

Avis pour conserver la paix de l'âme.

« Je désire , écrivait saint François de Sales à sainte Chantal , que vous soyez extrêmement petite et basse à vos yeux , douce et condescendante comme une colombe ; que vous aimiez votre abjection et que vous la pratiquiez fidèlement. Employez de bon cœur pour cela toutes les occasions qui vous en arriveront. Ne soyez pas prompte à parler , mais répondez sans précipitation , humblement , doucement ; et dites beaucoup en vous taisant , par modestie et avec égalité d'âme.

» Supportez et excusez fort le prochain avec une grande douceur de cœur.

• Ne raisonnez point sur les contradictions qui vous arrivent ; ne vous arrêtez point à les regarder , mais fixez les yeux sur Dieu en toutes choses , sans aucune exception ; acquiescez très-simplement à tous ses ordres.

• Faites tout pour Dieu , vous unissant à lui , ou continuant votre union par de simples regards et écoulements de votre cœur en lui.

• Ne vous empressez en rien ; faites tout tranquillement , en esprit de repos. Pour quelle chose que ce soit ne perdez jamais votre paix intérieure , quand bien même tout se bouleverserait ; car que sont toutes les choses de cette vie , en comparaison de la paix du cœur ?

• Recommandez tout à Dieu , et tenez-vous tranquille et en repos dans le sein de sa paternelle providence.

• En toute sorte d'évènements soyez fidèlement invariable à votre résolution de demeurer en une très-simple union à Dieu par un amour de parfaite confiance , vous abandonnant tout entière au soin éternel que la divine providence a pour vous. Quand vous trouverez votre esprit hors de là , ramenez-l'y doucement.

• Notre Seigneur vous aime , il vous veut toute sienne. N'ayez plus d'autres bras pour vous porter que les siens , ni d'autre sein pour vous reposer que le sien et sa divine Providence. N'étendez jamais votre vue ailleurs , et n'arrêtez votre esprit qu'en lui seul.

- » Tenez votre volonté si intimement unie à la
- » sienne , que rien ne soit entre deux ; oubliez tout
- » le reste , ne vous y arrêtez plus ; car Dieu a re-
- » cherché votre beauté intérieure qui consiste dans
- » la pureté d'intention. Prenez bon courage et
- » tenez-vous humblement rabaissée devant la di-
- » vine majesté ; ne désirez rien que le pur amour
- » de Notre-Seigneur. Ne refusez rien , quelque pé-
- » nible qu'il soit ; revêtez-vous de Notre-Seigneur
- » crucifié ; aimez-le en ses souffrances , et faites
- » des oraisons jaculatoires là-dessus. »

§ II.

Suite des avis pour conserver la paix de l'âme.

- » Il vous sera fort utile , écrivait saint François
- » de Sales à une Religieuse , de vous appliquer à
- » tenir votre âme en paix et en tranquillité ; et
- » pour cela il faut que le matin , en vous levant , vous
- » commenciez cet exercice , faisant vos actions tout
- » doucement , pensant dans l'exercice du matin à
- » ce que vous avez à faire , prenant garde de ne
- » point laisser épancher votre esprit le long de la
- » journée. Observez toujours si vous êtes en cet
- » état de tranquillité ; et sitôt que vous vous en
- » trouverez dehors , ayez un grand soin de vous y
- » remettre , mais cela sans raisonnement ni effort.
- » N'ayez pas cependant l'esprit continuellement
- » tendu sur le soin de vous tenir en cette paix ;
- » car il faut que tout ceci se fasse avec une sim-

» plicité de cœur toute pleine d'amour pour Dieu ,
» vous tenant auprès de Notre-Seigneur comme
» un petit enfant auprès de son père ; et quand il
» vous arrivera de faire des fautes , quelles qu'elles
» soient , demandez-en pardon tout doucement à
» Notre-Seigneur , en lui disant que vous êtes bien
» assurée qu'il vous aime bien , et qu'il vous par-
» donnera ; et cela toujours simplement et douce-
» ment.

» Ceci doit être votre exercice continuel , car
» cette simplicité de cœur vous empêchera de vous
» occuper d'autre chose que de ce que vous au-
» rez à faire , et de ce qui vous est marqué , sans
» épancher votre âme , ni à vouloir , ni à désirer
» rien que de plaire à Dieu qui est et qui sera l'u-
» nique objet de votre amour.

» Lorsqu'il vous arrivera de faire quelque chose
» qui pourrait fâcher ou mal édifier vos sœurs , si
» c'était une chose d'une grande importance , excu-
» sez-vous en disant que vous n'avez pas eu mau-
» vaise intention , si cela est vrai ; mais si c'est chose
» légère et qui ne tire point à conséquence , ne vous
» excusez point ; au reste observez toujours de faire
» cela avec douceur et tranquillité d'esprit , comme
» aussi de recevoir avec humilité les avertissements.
» Et bien que votre partie inférieure s'émeuve et se
» trouble , ne vous en mettez pas en peine , et tâ-
» chez de garder la paix parmi la guerre ; car peut-
» être ne sera-t-il jamais en votre pouvoir de n'a-
» voir pas des sentiments de peine , étant reprise ;

» mais vous savez très-bien que les sentiments ,
 » non plus que toute autre tentation , ne nous ren-
 » dent pas moins agréables à Dieu , pourvu que
 » nous n'y consentions pas.

» Vous vous trompez en croyant que vous devriez
 » faire des actes vifs , pour vous défaire des senti-
 » ments et des troubles de la partie inférieurs ; c'est
 » tout le contraire , car il ne faut faire aucun cas
 » de tous ces sentiments , mais passer simplement
 » votre chemin sans les regarder seulement. Que
 » s'ils vous importunent trop ; il faut s'en moquer ,
 » et cela par un simple regard de la partie supé-
 » rieure ; après quoi il n'y faut plus penser , quoi
 » qu'ils veuillent dire.

» Mais vous devez vous tenir ferme à ne point
 » vous laisser troubler pour quelle chose que ce
 » soit. Que si néanmoins il vous arrive de le faire ,
 » nonobstant votre résolution , ne vous fâchez pas
 » contre vous-même , mais remettez-vous en tran-
 » quillité tout aussitôt que vous vous en aperce-
 » vrez , et toujours de la même manière que je vous
 » ai dit , tout simplement , sans effort , ni secousse
 » d'esprit.

» Ne pensez pas que ceci soit un exercice de
 » quelques jours ; oh non ! car il faut bien du temps
 » et du soin pour parvenir à cette paix. Il est vrai
 » pourtant que , si vous vous y rendez fidèle , no-
 » tre Seigneur bénira votre travail. Sa bonté vous
 » attire à cet exercice , c'est une chose assurée ;
 » c'est pourquoi vous êtes grandement obligée à

» vous y rendre fidèle, pour correspondre à sa vo-
» lonté. Cet exercice cependant vous sera difficile,
» parce que vous avez l'esprit vif, et qu'il s'arrête
» à chaque objet qu'il rencontre ; mais la diffi-
» culté ne doit pas vous faire entrer en découra-
» gement, ni vous faire penser que vous ne pour-
» rez jamais parvenir au but auquel vous tendez.
» Faites tout bonnement et tout simplement ce que
» vous pourrez, sans vous mettre en peine d'autre
» chose.

» Regardez notre Seigneur, et tâchez d'aller à
» Dieu en toutes choses, multipliant le plus que
» vous pourrez les oraisons jaculatoires, les vues
» intérieures, les retours, les élans fervents de
» votre esprit en Dieu, et je vous assure que cela
» vous sera fort utile.

» Dieu vous veut toute sienne sans aucune ré-
» serve, et toute dépouillée d'attachement étran-
» ger. C'est pourquoi il faut que vous ayez grand
» soin de vous défaire de votre propre volonté ;
» car il n'y a que cela qui vous nuise, parce que
» vous l'avez toujours extrêmement forte, et vous
» êtes fort attachée à vouloir ce que vous voulez.

» Embrassez donc bien fidèlement cet exercice,
» puisque je vous le dis avec la charité de Dieu et
» la connaissance que j'ai de vos besoins. Regar-
» dez la providence de Dieu dans les contradic-
» tions que vous éprouverez ; considérez Dieu qui
» les permet, afin de vous détacher de toutes cho-
» ses pour vous mieux unir à lui, car je sais qu'il

» veut que vous soyez sienné d'une façon toute particulière.

» Quand vous sentirez qu'à cause de la multitude de vos imperfections , la confiance vous manque pour recourir à Jésus-Christ , faites agir la partie supérieure de votre âme , disant des paroles de confiance et d'amour à notre Seigneur , avec le plus de ferveur et le plus fréquemment qu'il se pourra.

» Ayez un grand soin de ne point vous troubler lorsque vous aurez fait quelque faute , et de ne point vous laisser aller à des attendrissements sur vous-même , car tout cela ne vient que d'orgueil ; mais humiliez-vous promptement devant Dieu , et que ce soit d'une humilité douce et pleine d'amour qui vous porte à la confiance de recourir soudain à sa bonté , vous assurant qu'elle vous aidera à vous corriger.

» Je ne veux plus que vous soyez si tendre , mais je veux que , comme une fille forte , vous serviez Dieu avec un grand courage , ne regardant que lui ; et par conséquent quand les pensées , si le prochain vous aime ou non , vous arrivent , ne les regardez pas seulement , vous assurant que l'on vous aimera toujours autant que Dieu le voudra , et qu'il vous suffit que la volonté de Dieu s'accomplisse en vous qui êtes obligée d'une obligation particulière de vous perfectionner ; car Dieu veut se servir de vous. Faites-le donc , et pour cela tâchez de fort aimer votre propre

» abjection ; ce qui vous empêchera de vous troubler de vos défauts.

» Plus vous vous sentez pauvre et destituée de toutes sortes de vertus , plus il faut avoir de grandes prétentions de bien faire. Ne vous étonnez point des mauvais sentiments que vous ayez , quelque grands qu'ils soient ; mais ayez soin en ce temps-là de multiplier les oraisons jaculatoires et les retours de votre esprit en Dieu ; et comme vous avez un grand besoin de la douceur et de l'humilité , prenez soin de mettre fort souvent pendant la journée votre cœur dans l'état d'une humble douceur.

» Quand vous serez reprise de quelque chose , tâchez tout doucement d'aimer la correction ; et ne vous fâchez pas si la partie inférieure s'émeut ; mais faites régner la partie supérieure , afin que vous fassiez ce que l'on veut de vous en cette occasion.

» Ne soyez point tant amie de votre paix , que quand on vous l'ôtera par quelque commandement ou correction , ou contradiction , vous en demeuriez troublée ; car une paix qui ne veut point être agitée est un désir qui vient de l'amour dérégulé de nous-mêmes.

» Ayez un soin très-particulier d'être d'une humeur toujours égale , sans jamais laisser paraître en votre extérieur aucun changement.

» Cette égalité de votre maintien extérieur est nécessaire à l'accomplissement des volontés de

- » Dieu sur vous. **Considérez donc souvent quel**
 » **déplaisir ce vous serait de manquer de corres-**
 » **pondance à la volonté de Dieu , puisqu'il a laissé**
 » **en votre pouvoir d'acquérir cette qualité qui doit**
 » **perfectionner et accomplir ses desseins sur vous.**
 » **Travaillez fidèlement pour cela , réunissez tou-**
 » **tes les forces de votre esprit pour l'acquérir.**
 » **Vous devez avoir un très-grand soin de vous pen-**
 » **cher toute du côté de l'humilité , puisque vous**
 » **avez une si grande inclination à l'orgueil et à l'a-**
 » **mour de l'estime. Ne doutez point qu'ayant acquis**
 » **cette vertu , vous n'avez en même temps toutes**
 » **celles dont vous avez besoin. Descendez fort sou-**
 » **vent dans l'abîme de votre néant devant notre**
 » **Seigneur et devant sa sainte Mère. Mais souve-**
 » **nez-vous que l'humilité doit être accompagnée**
 » **de confiance en Dieu , et que quand elle ne pro-**
 » **duit pas ce fruit , elle est suspecte et indubitable-**
 » **ment fausse. Anéantissez-vous en la connais-**
 » **sance de votre petitesse ; mais aussitôt après re-**
 » **levez votre esprit pour considérer ce que Dieu**
 » **veut de vous. »**

ARTICLE QUATORZIÈME.

Crainte du tonnerre.

Il y a une certaine crainte naturelle qui peut se
 trouver selon la constitution corporelle dans les per-
 sonnes les plus éminentes en vertu et en sainteté ,
 telle est en particulier la crainte du tonnerre , sur-

nd les éclairs sont brillants, et se succèdent
 ité, et que les coups de tonnerre reten-
 clat, comme il arrive dans les monta-
 schos répètent le bruit d'une manière
 aint Thomas d'Aquin si illustre par sa
 . par sa doctrine, craignait les éclairs avec
 sorte d'excès. Il avait coutume, dans les temps
 orage, de s'encourager par la répétition fréquente
 de ces saintes paroles : *Et Verbum caro factum est,*
et habitavit in nobis.

Il y a cependant des âmes qui ont reçu du ciel
 une telle intrépidité, que les plus violents éclats
 du tonnerre ne peuvent leur inspirer de la crainte.
 Voici comment saint François de Sales exprime
 les sentiments dont il était pénétré dans les temps
 d'orage.

• Hier au soir nous eûmes de violents tonnerres
 • et des éclairs très-fréquents, et j'ai été très-aise
 • de voir nos jeunes gens multiplier les signes de
 • croix et l'invocation du nom de Jésus. Eh bien !
 • leur disais-je, sans ces terreurs vous n'eussiez
 • pas tant invoqué notre Seigneur. Vraiment je
 • recevais de cela une consolation particulière,
 • quoique la violence des éclats me fit tremousser,
 • et je ne pouvais m'empêcher de rire. •

ARTICLE QUINZIÈME.

Des plaintes.

§ I.

La douleur est ordinairement importune et indiscrète dans ses plaintes.

Saint François de Sales disait que lorsque le mal que l'on souffre n'est pas grand et pressant, on a toujours tort de se plaindre, parce que c'est le signe d'un cœur mou et trop tendre sur soi-même. Il assurait que le vrai serviteur de Dieu ne se plaint que rarement, et qu'il désire encore plus rarement d'être plaint : ce sont les cœurs lâches qui se plaignent aux autres pour être plaints par eux ; ils ressemblent aux enfants qui pleurent quand ils se sont fait mal au doigt et qui s'apaisent quand leur nourrice a soufflé dessus.

Que si nous n'avons pas assez de courage et de force pour contenir notre douleur au dedans de nous-mêmes, du moins ne faisons part de nos peines qu'à des personnes bien discrètes, solidement chrétiennes, et d'un esprit prudent et fort, parce que si c'étaient des personnes d'un caractère faible, elles prendraient part à notre indignation, et au lieu de la diminuer, de l'amortir et de nous en dissuader, elles l'aigrieraient et l'augmenteraient en y joignant la leur ; et ainsi nous enflammerions notre plaie au lieu d'y porter remède, nous jetterions de

l'huile sur le feu , et nous enfoncerions plus avant l'épine qui nous tourmente.

Le mal est que la douleur est non-seulement importune dans ses plaintes , mais en outre elle est indiscreète , racontant indifféremment au premier venu ses ressentiments , sans faire attention que la plupart n'y prennent aucun intérêt , et se moquent même de notre faiblesse ; et que d'autres, en se rangeant de notre parti , donnent plus de vivacité à notre chagrin , et prolongent notre maladie , leur compassion étant comme l'eau des forgerons , qui allume la flamme au lieu de l'éteindre.

Un jour une femme se plaignait à saint François de Sales que quand son mari se portait bien , il la quittait pour aller à la guerre , et que quand il en revenait blessé ou malade, il était si difficile à servir et d'une humeur si fâcheuse , qu'il n'y avait pas moyen de l'aborder. Le Saint lui répondit : « A » quelle sauce pourra-t-on donc vous mettre ? il » ne saurait demeurer auprès de vous quand il est » bien portant , ni vous auprès de lui quand il est » malade ! si vous ne vous aimiez qu'en Dieu , » vous ne seriez pas sujets à ces vicissitudes , » votre amitié serait toujours égale , en présence » ou en absence , en maladie ou en santé. Aimer- » vous donc dans le Seigneur , autrement je n'ai » pas d'espérance que vous puissiez jamais être en » repos. »

§ II.

Des plaintes justes et injustes.

Saint François de Sales disait ordinairement qu'une plainte, quelque juste qu'elle fût, ne se faisait point d'ordinaire sans quelque sorte d'amour déréglé de soi-même, et que celles qui étaient grandes et longues, renfermaient une marque évidente de trop de tendresse sur soi-même ou, pour mieux dire, d'une lâcheté manifeste. La roue la plus mal graissée est celle qui fait le plus de bruit; de même celui qui a moins de patience, fait aussi sonner ses plaintes plus haut.

Ce n'est pas cependant l'intention de ceux qui se plaignent, qu'on les prenne pour des hommes impatients. Au contraire ils font beaucoup valoir leur patience, et ils disent que si ce n'était pas la religion qui les retient, ils feraient ceci, ils diraient cela; ils tireraient une vengeance signalée du mal qu'on leur a fait. Ces personnes sont comme ces Israélites qui étaient hors de l'Égypte, mais qui avaient encore leur affection dans les oignons et les poireaux de cette terre maudite. Une telle faiblesse d'esprit est digne de compassion, et tout-à-fait indigne d'un cœur qui se dit consacré au service de Jésus crucifié.

Ce n'est pas qu'il nous soit ordonné de garder le silence dans les grandes douleurs du corps ou de l'esprit, ou dans les grandes pertes. Il faut dans ces

circonstances, comme dans les autres, nous conduire selon les règles de la discrétion et de la prudence que saint Antoine appelait la régente et la gouvernante dans le royaume des vertus. Voici sur ce sujet une excellente instruction du saint évêque de Genève.

« Il faut combattre la haine et le mécontentement envers le prochain, et s'abstenir d'une imperfection dont on ne s'aperçoit pas, mais qui est très-nuisible et dont peu de personnes s'abstiennent, c'est que s'il nous arrive de censurer le prochain ou de nous plaindre de lui (ce qui nous devrait rarement arriver), nous ne finissons jamais, mais nous recommençons tous jours et répétons sans fin nos plaintes et nos doléances ; ce qui est un signe d'un cœur piqué, et qui n'a point encore de vraie charité. Les cœurs forts et puissants ne prennent le deuil que pour de grands sujets, et encore même alors ils ne gardent guère le sentiment, au moins avec trouble et empressement. »

Remarquez bien ces dernières paroles : avec trouble et empressement ; car elles sont la vraie pierre de touche pour discerner les plaintes injustes de celles qui sont justes. Les plaintes injustes sont toujours pleines d'inquiétude et de courroux. Au contraire les plaintes justes sont tranquilles, douces, paisibles et semblables aux gémissements de la colombe qui n'a point de fiel, et qui ne se plaint qu'avec amour.

§ III.

Histoire d'une personne qui regardait les plaintes comme une infidélité.

Une religieuse de la Visitation qui était très-vertueuse, et dont la santé était fort languissante, passa sa vie dans des souffrances continuelles avec une patience si exemplaire, une constance si infatigable, une joie si continuelle, qu'elle faisait l'admiration de toutes les personnes qui la servaient. Enfin l'heure de son trépas étant proche, on vint avertir saint François de Sales pour l'assister en ce dernier passage. Comme il la connaissait depuis long-temps et qu'il avait vu la patience avec laquelle elle avait toujours porté sa croix, il n'eut pas de difficulté à la disposer à la mort. Il lui fit faire, selon son usage, de distance en distance, les actes de foi, d'espérance, d'amour, de contrition, d'humilité, de confiance et de conformité à la volonté de Dieu.

Comme elle commençait à entrer en agonie, elle dit à notre Saint, avec un profond soupir : **Mon père, ne serait-ce point mal fait ?** Comme elle n'en dit pas davantage, l'homme de Dieu lui demanda de quoi elle voulait parler. Ah ! mon cher père, lui dit-elle, ne serait-ce point une trop grande infidélité ? Elle s'arrêta encore. Le saint évêque craignit alors qu'elle ne fût tourmentée par quelque tentation, et qu'elle n'osât pas la lui dé-

couvrir ; c'est pourquoi il lui dit : « Où est donc ,
 » ma chère fille , la confiance que notre Seigneur
 » vous avait donnée en moi ? Dites-moi franche-
 » ment ce qui vous fait de la peine. » Mon père ,
 lui répondit-elle , j'ai une confiance entière en
 vous ; mais si je vous disais cela , je commettrais
 une trop grande infidélité envers notre Seigneur ;
 c'est maintenant que je dois lui être plus soumise.
 « Vous ne sauriez , lui répliqua le Saint , témoigner
 » à Dieu une plus grande soumission qu'en disant
 » avec simplicité ce qui vous fait soupirer. » Eh
 bien ! mon père , lui répondit-elle , si vous me le
 commandez en vertu de la sainte obéissance , je
 vous dirai ce que c'est ; mais vous me ferez faire
 un acte de lâcheté à la fin de ma vie. « Quelle lâ-
 » cheté ? répliqua l'homme de Dieu , parlez plus
 » clairement , je vous le commande , puisqu'il faut
 » un ordre pour vous y déterminer. » Eh quoi ! re-
 partit-elle , n'est-ce pas une lâcheté insigne de dire
 que je souffre de violentes douleurs ?

« Non , ma fille , s'écria le saint évêque , non ,
 » il n'y a ni lâcheté , ni infidélité à cela. Mais n'avez-
 » vous pas autre chose qui vous fasse de la peine ? »
 Non , mon père , lui répondit-elle , c'est le tout.
 Mais puis-je être bien sûre qu'il n'y a point de
 mal en cela ? « Aucun , ma fille , lui dit-il , car
 » nous avons l'exemple du Fils de Dieu , notre
 » Sauveur et notre maître , qui , étant sur la croix ,
 » s'écria : *Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'a-*
 » *vez-vous abandonné ?* Bien loin que ce soit mal-

» fait de se plaindre et même de crier sous le
» poids des douleurs , au contraire , je crois que la
» sainte vertu de vérité , de candeur et de simpli-
» cité nous porte , quand nous sentons du mal , et
» principalement quand il est pressant , à le mani-
» fester à ceux qui peuvent y apporter du remède ,
» car comment penseront-ils à nous soulager , si
» nous leur laissons ignorer nos souffrances ? »

O mon père , dit-elle alors , je me suis donc bien trompée ; car il y a plusieurs années que je suis toujours malade , et un vrai pilier d'infirmerie ; je ne me souviens guère d'avoir été sans quelque douleur , et je les souffrais sans en parler et sans me plaindre. Maintenant les douleurs ont été si vives , que j'avais envie de vous dire que je souffrais beaucoup ; mais je craignais de vous en parler , pensant que ce serait une lâcheté et une infidélité envers Jésus-Christ qui en a bien souffert d'autres pour moi sur la croix.

Le Saint la rassura , et après lui avoir dit quelques paroles d'édification , il lui donna la dernière absolution. Elle lui demanda encore sa bénédiction épiscopale , qu'elle reçut avec une grande ferveur. Bientôt après elle entra dans une agonie fort douce qui dura une demi-heure , au bout de laquelle elle expira dans une grande paix.

§ IV.

Différence entre la faiblesse naturelle et la tendresse sur soi-même.

Saint François de Sales mettait une grande différence entre la faiblesse naturelle et la tendresse sur soi-même. Il regardait la faiblesse comme inséparable de notre misère ; c'est pourquoi il était plein de compassion pour ceux qui l'éprouvaient. Mais il regardait que la tendresse sur soi-même était très-contraire à la ferme et solide dévotion , non-seulement quand elle avait pour objet les biens corporels , mais aussi par rapport aux biens spirituels.

Quant aux biens corporels , nous venons de voir qu'il enseignait aux malades à parler de leurs souffrances tout simplement , sans les exagérer par tendresse sur eux-mêmes , et sans les cacher par un faux courage. Après cela il voulait qu'on obéît ponctuellement aux médecins , et qu'on ne refusât aucun des soulagemens qu'ils ordonnaient ; il disait qu'avoir cette soumission , c'est honorer le médecin à cause de la nécessité.

Quant aux biens spirituels , voici ce qu'il écrit à une âme qui se plaignait d'éprouver des aridités dans l'oraison : « Hélas ! ma fille , nous sommes toujours affectionnés à la douceur , suavité » et délicieuse consolation ; mais toutefois l'âpreté » de la sécheresse est plus fructueuse. Saint Pierre » aimait la montagne du Thabor , et fuyait la mou-

» tagne du Calvaire. Cette dernière ne laisse pas
 » cependant d'être plus utile que l'autre , et le
 » sang qui est répandu sur le Calvaire est plus dé-
 » sirable que la brillante clarté du Thabor. No-
 » tre Seigneur vous traite déjà en fille courageuse ;
 » vivez aussi un peu comme telle. Mieux vaut man-
 » ger le pain sans sucre , que le sucre sans pain. »

ARTICLE SEIZIÈME.

§ I.

Avantage des maladies.

Un homme de qualité qui avait de grandes richesses dont il abusait , faisant des dépenses excessives , principalement pour sa table , tomba malade d'une violente maladie qui le mit à deux doigts du tombeau. Il envoya quelqu'un à saint François de Sales lui dire qu'il était très-malade , qu'il souffrait beaucoup , et qu'il se recommandait à ses prières.

Le Saint répondit à ce messager : « Il ressent
 » maintenant l'effet de ses mauvaises œuvres ; un
 » mauvais arbre ne peut produire de bon fruit. Les
 » médecins lui ont dit souvent que par ses excès il
 » ruinait sa santé. Dieu veuille que la perte de la
 » santé du corps lui fasse trouver la santé de l'âme !
 » Au reste , dites-lui qu'il ait confiance, cette infir-
 » mité ne le conduira point à la mort. Mais assu-
 » rez-le aussi que si , à l'avenir, il ne règle mieux sa
 » vie , il lui arrivera quelque chose de pire. »

Ces paroles ayant été rapportées au malade , le

consolèrent beaucoup par l'assurance de sa guérison. Mais la menace qui les terminait ne fut pas perdue ; elle lui inspira une crainte si salutaire , qu'il renonça pour jamais à sa première vie. Quand sa santé fut assez rétablie , son premier soin , après avoir été à l'église remercier Dieu , fut de rendre visite au saint évêque , qui lui dit avec bonté :

« Souvent de semblables maux nous arrivent par
 » une justice de Dieu tempérée de miséricorde ,
 » afin que ne faisant pas beaucoup de pénitences
 » volontaires pour nos péchés , nous en fassions
 » un peu de nécessaires. Heureux celui qui sait
 » profiter de ces coups ménagés par la divine pro-
 » vidence , et qui fait de nécessité vertu ! Heureux
 » celui qui sent le prix de cette grâce que Dieu ne
 » fait pas à tous ! Remerciez-le de ce que sa hou-
 » lette vous traite si paternellement et si pastora-
 » lement. »

§ II.

Première suite de l'avantage des maladies.

Saint François de Sales répétait souvent qu'une once de souffrance valait mieux qu'une livre d'action , surtout quand cette souffrance était envoyée de Dieu sans notre choix ; car la souffrance que nous choisissons nous-mêmes est plutôt action que souffrance. Quelquefois même notre choix gâte tout. Cela arrive quand l'amour-propre s'y glisse , et que nous voulons servir Dieu à notre manière , au lieu

que nous devons le servir à la sienne et suivre en tout sa sainte volonté.

Une personne qui souffrait des maux de tête , et qui était fort adonnée à l'oraison mentale où elle éprouvait de grandes consolations , reçut défense des médecins de vaquer à cet exercice , parce que cela empêchait sa guérison et augmentait ses douleurs. Elle consulta le saint évêque qui lui répondit en ces termes :

« Quant à la méditation , les médecins ont raison , il faut vous en sevrer tant que durera votre infirmité ; et pour suppléer à ce manquement , il faut que vous fassiez deux fois plus d'oraisons jaculatoires ; par votre soumission à la volonté divine vous appliquerez le tout à Dieu avec un entier acquiescement à son bon plaisir qui vous sépare en quelque sorte de lui , en donnant cet empêchement à votre méditation , mais qui agit ainsi pour vous unir à lui plus solidement par l'exercice de la sainte tranquillité et résignation.

» Pourvu que nous soyons avec Dieu , que nous importe que ce soit d'une façon ou d'une autre ?

» En vérité , puisque nous ne cherchons que lui , et que nous ne le trouvons pas moins en la mortification qu'en l'oraison ; surtout quand il nous envoie quelque maladie , ce nous doit être aussi bon de jouir de l'un que de l'autre ; outre que les oraisons jaculatoires et les élans de notre esprit sont de vraies oraisons continuelles , et la souffrance des maux est la plus digne offrande que

- » nous puissions faire à celui qui nous a sauvés
- » en souffrant. Faites-vous aussi lire de temps en
- » temps quelque bon livre , car cela supplée. »

§ III.

Seconde suite de l'avantage des maladies.

Une autre personne qui souffrait aussi de grands maux de tête fit quelques prières pour obtenir de Dieu d'en être délivrée; elle eut cependant de cela quelque scrupule , pensant qu'il eût été mieux de se remettre simplement à la volonté de Dieu. C'est pourquoi elle demanda l'avis du saint évêque de Genève , en lui envoyant un bouquet probablement le jour de sa fête. Voici quelle fut la réponse du serviteur de Dieu :

- » Que notre cher Jésus crucifié soit à jamais un
- » bouquet sur votre sein ! Oui , car ses clous sont
- » plus désirables que les œillets , et ses épines que
- » les roses. Mon Dieu ! combien je souhaite que
- » vous soyez sainte et toute parfumée des odeurs
- » de ce cher Sauveur ! Je vous dis ceci pour vous
- » remercier de votre bouquet , et vous assurer que
- » les petites choses me sont grandes quand elles
- » viennent de votre cœur.

- » Le *Pater* que vous dites pour le mal de tête
- » n'est pas défendu. Mais , mon Dieu ! non ; je n'au-
- » rai pas le courage de prier notre Seigneur par le
- » mal qu'il a eu à la tête, de n'avoir point de douleur
- » à la mienne. A-t-il enduré afin que nous n'endu-

» russions point ? Sainte Catherine de Sienne
 » voyant que son Sauveur lui présentait deux cou-
 » ronnes, l'une d'or, l'autre d'épines, répondit :
 » *Oh ! je veux celle d'épines pour ce monde ; l'au-*
 » *tre sera pour le ciel.*

• A votre place je voudrais employer le couron-
 » nement de notre Seigneur pour obtenir une cou-
 » ronne de patience autour de mon mal de tête.
 » Vivez toute entre les épines de la couronne du
 » Sauveur, et chantez comme un rossignol dans
 » son buisson : *Vive Jésus !*

• Notre chair est admirable à ne vouloir rien de
 » piquant ; mais la répugnance que vous avez ne
 » témoigne pourtant aucun manquement d'amour ;
 » car , à ce que je pense , si nous croyions qu'étant
 » écorchés, il nous aimerait plus , nous nous écor-
 » cherions, non sans répugnance, mais malgré la
 » répugnance. J'approuverais que par manière
 » d'essai on tâchât deux ou trois fois de se surmon-
 » ter avec un peu de violence , au moins quelque-
 » fois ; car celui qui ne fait pas la guerre à ses ré-
 » pugnances , devient toujours plus douillet. »

Le saint Pontife Pie V était animé du même es-
 prit, lorsque pressé par les douleurs vives et aiguës
 d'une goutte opiniâtre, il disait à Dieu : *Seigneur,*
augmentez les douleurs ; mais augmentez à pro-
portion la patience ! Il mettait sa confiance en Dieu
 qui est fidèle, et qui ne permet pas que nous
 soyons tentés au delà de ce que nous pouvons sup-
 porter.

ARTICLE DIX-SEPTIÈME.

§ I.

Résignation dans les maladies.

Il y a des malades qui ne se plaignent pas tant de leurs souffrances, que de leur impuissance à faire pour notre Sauveur ce qu'ils faisaient au temps de leur santé. Ils se trompent grandement en cela, puisque une heure de souffrance supportée avec amour et avec soumission à la volonté de Dieu, peut lui rendre plus de gloire que plusieurs jours de travail fait avec moins d'amour. Le mal vient de ce que nous voulons toujours servir Dieu à notre mode et à notre volonté, et non à la sienne; nous aimons sa volonté quand elle est conforme à la nôtre, au lieu que nous devrions n'aimer notre volonté qu'autant qu'elle est conforme à la sienne. Quand il veut que nous soyons malades, nous voudrions être bien portants; quand il veut que nous le servions par la souffrance, nous désirerions le servir par l'action; quand il veut que nous exercions la patience, nous voudrions prier ou faire quelques bonnes œuvres; nous aimons l'amour de Dieu à la sauce douce, et non à la sauce de fiel et de vinaigre; ce n'est pas sur la montagne du Calvaire, mais sur celle du Thabor que nous voudrions fixer nos tentes. Ainsi nous prenons le change sur le véritable amour de Dieu; car celui qui n'aime que Dieu, l'aime également dans la maladie et la santé, dans

la prospérité et l'adversité , dans la souffrance et la jouissance, parce que Dieu étant toujours le même, l'inégalité de notre amour envers lui ne peut venir que de ce que nous aimons autre chose que lui.

Une personne qui , durant une grave maladie , se plaignait à notre Saint de ne pouvoir vaquer à l'exercice de l'oraison mentale , reçut de lui cette réponse. « Ne soyez pas fâchée de demeurer au lit » sans pouvoir faire la méditation ; car endurer les » verges de notre divin Sauveur , n'est pas un » moindre bien que de méditer. On n'en peut pas » douter , puisqu'il est mieux d'être sur la croix » avec notre divin Sauveur , que de regarder seu- » lement cette sainte croix. Je sais bien que , du » fond de votre lit vous jetez mille fois le jour » votre cœur entre les mains de Dieu ; et c'est » assez. »

§ II.

Suite de la résignation dans les maladies.

Voici un fragment d'une lettre de saint François de Sales à une personne malade :

« Je sais que vos douleurs se sont augmentées » depuis peu , et le déplaisir que j'en ai s'est aug- » menté à proportion , bien qu'avec vous je loue » et bénisse notre Seigneur de son bon plaisir » qu'il exerce en vous faisant participer à sa sainte » croix , et vous couronnant de sa couronne d'é- » pines. Mais, me dites-vous, vous ne pouvez

» guère, tandis que les douleurs vous pressent, ar-
 » rêter votre pensée sur les peines que notre Sei-
 » gneur a souffertes pour vous. Eh bien ! il n'est
 » pas requis que vous le fassiez , mais que tout
 » simplement vous éleviez , le plus fréquemment
 » que vous pourrez , votre cœur à ce Sauveur , et
 » que vous fassiez les actes suivans : 1° Accepter
 » les souffrances de sa main , comme si vous le
 » voyiez lui-même vous les imposant ; 2° vous of-
 » frir à en souffrir encore davantage ; 3° le conju-
 » rer , par le mérite de ses tourments , d'accepter
 » ces petites incommodités en union des peines
 » qu'il souffrit sur la croix ; 4° protester que vous
 » voulez non-seulement souffrir , mais aimer et
 » caresser ces maux , comme envoyés d'une si
 » bonne et si aimable main ; 5° invoquer les mar-
 » tyrs et tant de serviteurs et servantes de Dieu,
 » qui jouissent du ciel en récompense de ce qu'ils
 » ont souffert en ce monde.

• Il n'y a aucun danger à désirer du remède ; au
 » contraire il faut soigneusement le procurer ; car
 » Dieu qui vous a donné le mal est aussi l'auteur
 » des remèdes.

• Il faut donc appliquer les remèdes , mais avec
 » une pleine résignation , et être dans la disposi-
 » tion que si sa divine majesté veut que le mal ré-
 » siste au remède , vous y acquiescerez ; s'il veut
 » que le remède soit vainqueur , vous l'en bénirez.

• Il n'y a point d'inconvénient d'être assise en
 » faisant les exercices spirituels ; non , ma fille , et

- » même quand vous auriez beaucoup moins d'in-
 » commodités que celles que vous souffrez. . .
 » Mon Dieu ! que vous êtes heureuse, si vous con-
 » tinuez à vous tenir sous la main de Dieu humble-
 » ment , tranquillement et souplement ! Oh ! j'es-
 » père que ce mal de tête profitera beaucoup à votre
 » cœur que le mien chérit d'un amour tout particu-
 » culier. C'est maintenant que plus que jamais ,
 » et à très-bonnes enseignes , vous pouvez témoi-
 » gner à notre doux Sauveur que c'est de toute
 » votre affection que vous avez dit et direz : *Vive*
 » *Jésus !* Oui , *vive Jésus* , ma fille , et qu'il règne
 » sur vous dans vos douleurs , puisque vous ne
 » pouvez régner ni vivre que par les douleurs qu'il
 » a souffertes pour vous en sa mort. »

ARTICLE DIX-HUITIÈME.

Exemple remarquable de patience dans la maladie.

: Saint François de Sales assistait une personne très-malade et qui avait une patience extraordinaire au milieu de ses douleurs excessives ; en sorte que notre saint disait qu'elle avait trouvé le rayon de miel dans la gueule du lion. Mais comme il aimait les vertus solides et vraiment parfaites ; il voulut sonder si cette patience était chrétienne , c'est-à-dire fondée et enracinée dans la charité , et si cette personne endurait purement pour l'amour et la gloire de Dieu , et non pour l'estime des créatures. Il lui parla donc de sa patience, et l'interrogea sur le

motif qui la tenait dans cet état. Elle lui répondit aussitôt : **Mon père, vous ne voyez pas les révoltes de mes sens et de la partie inférieure de mon âme. Certes, tout y est en désordre et sens dessus dessous ; et si la grâce de Dieu et sa crainte ne faisaient une forteresse dans la partie supérieure, il y a long-temps que la défection serait générale, et la révolte universelle. Représentez-vous que je suis comme le prophète que l'ange portait par un cheveu. Ma patience ne tient qu'à un fil ; et si Dieu ne m'avait puissamment soutenue, il y a long-temps qu'elle m'aurait échappé. Ce n'est donc pas moi, c'est la grâce de Dieu qui me fait tenir bonne contenance. Si je suivais mes propres mouvements, je crierais, je murmurerais, je me dépiterais ; mais je n'ose me plaindre sous les coups de sa main que j'ai appris par sa grâce à aimer et à honorer.**

Le saint Evêque de Genève se retirant d'auprès de cette personne, dit à ceux qui l'accompagnaient :

« Elle a la vraie patience chrétienne dont la charité »
 » est le principe. Nous avons plus à nous réjouir »
 » de ses douleurs, qu'à la plaindre ; car la vertu se »
 » perfectionne dans l'infirmité. Mais avez-vous re- »
 » marqué que Dieu lui cache la perfection qu'il »
 » lui donne, et dérobe cette connaissance à ses »
 » yeux ? Sa patience n'est pas seulement coura- »
 » geuse, mais humble, et semblable au baume »
 » qui va au fond de l'eau quand il n'est point altéré. »
 » Gardez-vous bien de lui rapporter ce que je viens »
 » de vous dire, crainte qu'elle n'en prenne de la

- vanité , et que cela ne dérange en elle la marche
- de la grâce dont les eaux ne coulent que dans la
- vallée de l'humilité. Laissez-la posséder son âme
- dans une humble patience.. »

ARTICLE DIX-NEUVIÈME.

Patience de saint François de Sales dans ses maladies.

Saint François de Sales disait dans ses maladies :

- Dieu sait bien ce qu'il me faut , et mieux que moi.
- Laissons-le faire ; c'est le Seigneur , qu'il fasse
- ce qui est agréable à ses yeux. »

Il suivait exactement ce qu'avaient ordonné les médecins ; et quand quelqu'un d'eux lui demandait s'il agréerait tel ou tel remède , il répondait : « Faites au malade ce qu'il vous plaira , Dieu m'a mis entre les mains des médecins. »

Il disait simplement son mal sans l'augmenter ni le diminuer : Quelque violentes que fussent ses douleurs , on lisait toujours sur son visage , et principalement dans ses yeux , des rayons de la sérénité de la partie supérieure de son âme , qui brillaient au travers des nuages de la souffrance du corps.

Voici comment il parle lui-même de la conformité à la volonté de Dieu dans les maladies : « Il y a des choses où il faut réunir la conformité à la volonté de Dieu signifiée , et la conformité à sa volonté de bon plaisir. Par exemple , si je tombe malade d'une fièvre violente , je vois en cet évé-

» nement que le bon plaisir de Dieu est que je de-
» meure en indifférence de la santé ou de la mala-
» die ; mais la volonté de Dieu signifiée est que
» j'appelle le médecin , et que j'applique tous les
» remèdes que je puis, je ne dis pas les plus exquis,
» mais les communs et les ordinaires ; car Dieu
» nous a signifié sur cela sa volonté en ce qu'il a
» donné aux remèdes l'efficacité pour la guérison
» des maladies. Or , cela fait , il faut attendre en
» parfaite indifférence ou que la maladie surmonte
» le remède , ou que le remède surmonte le mal ;
» et notre indifférence doit être telle que si la ma-
» ladie et la santé étaient devant nous , et que No-
» tre Seigneur nous dit : *Si tu choisis la santé , je*
» *ne t'ôterai pas pour cela un grain de ma grâce ; si*
» *tu choisis la maladie , je ne l'augmenterai point*
» *non plus ; mais il y a un peu plus de mon bon*
» *plaisir dans le choix de la maladie ;* alors l'âme
» qui s'est entièrement abandonnée entre les mains
» de Notre-Seigneur , choisirait sans hésiter la ma-
» ladie , par la raison seule qu'il y a un peu plus
» du bon plaisir de Dieu. Oui certainement , elle
» ne voudrait pour rien au monde désirer un autre
» état que celui-là , quand même il s'agirait pour
» elle de demeurer toute sa vie dans un lit , sans
» faire autre chose que souffrir. »

ARTICLE VINGTIÈME.

Conformité de saint François de Sales à la volonté de Dieu dans une grave maladie.

Avant le premier voyage de saint François de Sales à Rome , et lorsqu'il était déjà nommé coadjuteur de l'Évêque de Genève , il tomba si dangereusement malade que les médecins désespérèrent de sa vie. Quand on lui annonça la nouvelle du danger où il était, il en eut d'abord de l'étonnement, il prononça doucement le cantique d'Eséchias. Deux choses causaient alors ses regrets : 1° la vue de ses péchés dont il jugeait n'avoir pas fait une assez digne pénitence ; 2° la pensée qu'il n'avait pas employé sa vie avec assez de zèle au service de Notre-Seigneur. Il ne souhaitait la santé que pour réparer ces défauts. Mais enfin la grâce divine ranima son courage qui avait d'abord été abattu sous l'effort de sa maladie et de ses regrets , et il s'abandonna sans réserve à la volonté de Dieu par cet acte de généreuse confiance. « Puisque , à quelque âge que
 » je sorte de la vie , je ne puis attendre mon salut
 » que de la pure bonté et miséricorde de Dieu ,
 » il vaut autant se jeter dès maintenant entre les
 » bras de sa clémence , que d'attendre plus tard.
 » Mon sort est entre ses mains , qu'il fasse selon sa
 » volonté ! qu'il dispose de moi selon son bon
 » plaisir ! »

Après cela on remarqua en lui un front aussi se-

rcin que s'il eût vu les cieux ouverts et prêts à le recevoir. Il répétait souvent : « Je suis à Dieu , qu'il » fasse de moi selon son bon plaisir. » Il disait à ceux qui l'enviroannaient : « Tôt ou tard il faut » mourir , et en quelque temps que ce soit nous » aurons toujours besoin de la grande miséricorde » de Dieu. Autant vaut tomber aujourd'hui que » demain entre les mains de sa clémence ; il est » toujours le même , plein de bonté et riche en » miséricorde sur tous ceux qui l'invoquent ; et » nous toujours mauvais , conçus dans l'iniquité et » sujets au péché dès le sein de notre mère. Celui » qui a plus tôt achevé sa course a moins de compte » à rendre. Je vois que l'on veut me charger d'un » fardeau qui ne m'est pas moins redoutable que » la mort ; que puis-je faire sinon me remettre au » soin de la Providence et dormir tranquille sur le » sein de Jésus-Christ ? Dieu nous aime , il sait » mieux que nous ce qu'il nous faut. Soit que nous » vivions , soit que nous mourions , nous sommes » au Seigneur , il a les clefs de la vie et de la mort. » Ceux qui espèrent en lui ne seront jamais confondus. »

Quelqu'un lui dit que c'était dommage qu'il mourût à la fleur de son âge , car il n'avait alors que 35 ans. Il répondit : « Notre Seigneur est mort encore plus jeune ; le nombre de nos jours lui est connu. C'est à lui à cueillir les fruits qui lui appartiennent dans la saison qu'il juge convenable. » Ne nous arrêtons point à considérer tant de cir-

» constances, ne regardons que sa très-sainte vo-
 » lonté ; que ce soit là notre étoile, elle nous con-
 » duira à Jésus-Christ, soit à la crèche, soit au
 » calvaire ; quiconque la suit, ne marchera point
 » dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la
 » vie éternelle qui ne sera plus sujette à la mort. »

ARTICLE VINGT-UNIÈME:

Résignation de saint François de Sales dans une maladie de
 sainte Chantal.

La Congrégation de la Visitation reçut une rude
 secousse dès les premiers temps de son établisse-
 ment. Sainte Chantal, que le prudent évêque avait
 choisie pour en faire la première pierre, tomba
 malade si dangereusement, que les médecins déses-
 pérèrent de sa vie. Il reçut cette sentence avec sa
 tranquillité ordinaire, se résignant aussitôt au bon
 plaisir de Dieu, quoiqu'il prévît bien qu'il serait
 fort difficile de trouver une autre âme de cette
 trempe sur laquelle il pût fonder l'édifice de cette
 Congrégation. Il ne dit autre chose sinon : « Dieu
 » se contentera du sacrifice de notre bonne volonté,
 » comme il agréa celui d'Abraham. Le Seigneur
 » nous avait donné de grandes espérances, le Sei-
 » gneur nous les ôte ; que son saint nom soit
 » béni ! »

Il ne se fut pas plus tôt soumis si parfaitement à
 la divine Providence, que la santé fut rendue à
 cette personne ; et elle a survécu à cette maladie

environ trente ans, Dieu ayant voulu se servir d'elle pour avancer d'une manière surprenante cette œuvre si sainte. Certes, les œuvres de Dieu ne sont pas moins merveilleuses que parfaites. *Elles sont admirables*, disait le Psalmiste, *et mon âme en est ravie.*

Il y a certaines entreprises que Dieu veut que nous commençons, et qu'il réserve à d'autres d'achever. Ainsi David amassa des matériaux pour le temple qui fut bâti par son fils Salomon.

Il y a d'autres entreprises dont Dieu nous inspire le désir, sans vouloir cependant nous donner le moyen de les exécuter. Saint François d'Assise, saint Dominique, saint Ignace de Loyola soupirèrent après la grâce du martyr, et la recherchèrent avec soin, mais Dieu ne voulut pas leur donner cette couronne, se contentant de leur bonne volonté. Ce n'est pas un acte de médiocre résignation que de se remettre simplement et doucement à la volonté de Dieu, lorsqu'il permet que les choses entreprises pour sa gloire n'aient pas un heureux succès.

ARTICLE VINGT-DEUXIÈME.

Avis à une mère dont le fils était malade.

Voici ce qu'écrivait saint François de Sales à sainte Chantal, dont le fils était malade :

« Il faut attendre l'issue de cette maladie le plus doucement qu'on pourra, avec une parfaite ré-

» solution de se conformer à la volonté divine en
 » cette perte , si l'on doit nommer perte l'absence
 » de quelque temps qui , Dieu aidant , sera réparée
 » par une présence éternelle.

» Oh ! que bienheureux est le cœur qui aime et
 » chérit la volonté divine en toutes rencontres ! Ah !
 » si une fois nous avons notre cœur bien engagé à
 » cette sainte et bienheureuse éternité , allez , di-
 » rons-nous à tous nos amis , allez , chers amis ,
 » allez à cet être éternel , puisque c'est l'heure que
 » le Roi de l'éternité vous a marquée ; nous y irons
 » aussi après vous. Le temps de la vie ne nous est
 » donné que pour cela , ainsi le monde ne se peu-
 » ple que pour peupler le ciel ; quand nous allons
 » là , nous faisons tout ce que nous avons à faire.

» Voilà pourquoi nos anciens ont tant admiré le
 » sacrifice d'Abraham. Quel cœur de père ! O Dieu !
 » laissons nos enfants à la merci de Dieu , qui a
 » laissé le sien à notre merci ; offrons-lui la vie des
 » nôtres , puisqu'il a donné la vie du sien pour
 » nous. En un mot , il faut tenir les yeux fixés sur
 » la Providence céleste , à la conduite de laquelle
 » nous devons acquiescer de toute l'humilité de no-
 » tre cœur. »

ARTICLE VINGT-TROISIÈME.

Résignation de saint François de Sales à la mort de sa belle-
 sœur.

Saint François de Sales avait une tendresse in-
 comparable pour les âmes qu'il chérissait en notre

Seigneur. Cela est visible dans ses lettres où il a peint les sentiments de son cœur d'une manière si touchante.

Il avait une belle-sœur qui était sa fille spirituelle, et dont il estimait beaucoup la vertu et la piété. Elle était fille de sainte Chantal ; son époux étant mort , cette jeune veuve, qui se trouvait enceinte , n'attendait que le jour de sa délivrance pour quitter le siècle , et prendre l'habit de la Visitation. La Providence en ordonna autrement , et se contentant de sa bonne volonté , lui fit accomplir en peu de jours beaucoup d'années ; car elle passa à une meilleure vie fort peu de temps après son accouchement , ayant été novice et professe.

Le saint évêque l'assista jusqu'au dernier soupir. Il ferma un de ses yeux , et sa mère eut le courage de lui fermer l'autre. On ne saurait dire combien le serviteur de Dieu s'attendrit sur cette mort. Après avoir rendu à la défunte les derniers devoirs et les honneurs funèbres , il commanda qu'on lui tint des chevaux prêts pour aller faire un petit voyage. Ses gens crurent qu'il voulait aller au château de Sales pour y prendre l'air , et faire diversion à sa douleur ; mais ayant appris que c'était pour aller rendre une visite à l'évêque de Belley , ils lui représentèrent que la mère de la défunte était dans une extrême affliction , et qu'elle avait grand besoin de consolation.

• Vous faites tort à mon affection , leur répon-
dit-il , de la croire plus affligée que moi. Je con-

- » mais la force de son esprit et la faiblesse du mien.
- » Comment lui donnerais-je de la consolation,
- » moi qui en ai plus besoin qu'elle ? Ne soyez pas
- » étonnés que j'aie en chercher où je pense en
- » trouver. »

Il alla donc à Belley, et raconta à l'évêque l'histoire de cette sainte mort, précédée d'une si pieuse vie, avec tant de larmes, que celui-ci ne put lui répondre que par des pleurs. Il estimait beaucoup les vertus insignes de la mère, mais il faisait un si grand cas de la perfection surnaturelle que Dieu avait répandue dans l'esprit de la fille, qu'il en parlait plutôt comme d'un ange que comme d'une créature mortelle.

Ce récit demeura vivement empreint dans l'esprit de l'évêque de Belley, et il le répéta dans une communauté de religieuses; elles l'engagèrent à mettre par écrit ce qu'il leur avait dit, et qui leur avait tiré tant de larmes des yeux. Il le fit avec des sentiments si touchants, qu'il versa plus de larmes en traçant cette histoire, qu'il n'avait employé d'encre pour l'écrire. Dans la suite, on a imprimé ce récit sous le titre de *La mémoire de Marie*, et il a tiré des pleurs des yeux de mille et mille personnes.

ARTICLE VINGT-QUATRIÈME.

Du service des malades.

Saint François de Sales alla rendre une visite à une dame de qualité qui demeurait à la campagne elle

était fort pieuse , et notre Saint l'appelait sa mère à cause de son grand âge. Elle était malade à l'extrémité , et s'étant disposée à la mort par la réception des sacrements de pénitence et d'eucharistie , elle n'attendait que l'avis des médecins pour recevoir l'Extrême-Onction. Elle avait mis aussi bon ordre à ses affaires temporelles qu'aux spirituelles , ayant fait avec soin son testament.

Elle souffrait du reste avec beaucoup de tranquillité , mais il y avait une chose qui lui faisait de la peine , c'était de voir les fatigues et la sollicitude que ses enfants se donnaient pour la soulager , et elle était bien fâchée de leur causer tant d'embarras. Le saint évêque lui dit : « Et moi , ma chère mère , »
 » quand je suis malade , je ne suis jamais si content que lorsque je vois mes parents et mes domestiques avoir bien de la peine autour de moi. »
 On lui en demanda la raison , et il ajouta : « C'est »
 » que je sais que Dieu les récompensera abondamment des assistances qu'il me donnent. Saint Paul disait : *n'oubliez pas la bienfaisance et l'hospitalité ; car de tels sacrifices sont agréables à Dieu.*

» Il faut dire la même chose du service des malades. Si un verre d'eau froide donné à un pauvre pour l'amour de Dieu n'est pas sans récompense , »
 » combien ceux qui servent les malades recevront-ils une grande rétribution de la part du souverain maître ! Nous serions donc leurs ennemis , ou envieux de leur avantage , si nous étions fâ-

- » chés que Dieu leur eût procuré cette occasion
 » de le servir lui-même dans la personne des ma-
 » lades. S'ils ont beaucoup de peine , tant mieux
 » pour eux ! Les moissonneurs et les vendangeurs
 » ne sont jamais plus contents que lorsqu'ils sont
 » bien chargés. Mais ce qu'il faut désirer et procu-
 » rer tant que l'on peut , c'est que dans les services
 » qu'ils nous rendent , ils aient Dieu en vue ; car
 » s'ils agissaient pour nous sans se proposer pour
 » motif de plaire à Dieu , ils ne sanctifieraient pas
 » assez leur intention ; mais s'ils nous servent pour
 » Dieu , ils sont plus dignes d'envie que de compas-
 » sion. »

ARTICLE VINGT-CINQUIÈME.

Conduite de saint François de Sales envers les malades.

Saint François de Sales exprime en ces termes les sentiments de respect et d'affection qu'il ressentait pour les personnes que Dieu éprouvait par de douloureuses infirmités.

- Pendant que je penserai à votre maladie , je
 » vous porterai (et c'est de tout mon cœur que je
 » parle ainsi) un respect particulier et un honneur
 » extraordinaire , comme à une personne visitée
 » de Dieu , habillée de ses habits et son épouse spé-
 » ciale. Quand notre Seigneur fut sur la croix , il
 » fut déclaré roi , même par ses ennemis , et les
 » âmes qui sont en croix sont déclarées reines.
 » Vous ne savez pas de quoi les anges nous portent

» envie ; c'est uniquement de ce que nous avons l'a-
 » vantage de pouvoir souffrir pour notre Seigneur.
 » Saint Paul qui avait été élevé au troisième ciel, ne
 » mettait sa gloire et son bonheur que dans ses
 » infirmités et dans la croix de notre Seigneur. »

Il supplie dans la même lettre cette malade ,
 comme une personne marquée au sceau de la croix,
 de recommander à Dieu , durant ses plus pressan-
 tes douleurs , une affaire importante, estimant qu'en
 cet état elle serait plus favorablement exaucée. « Je
 » vous prie , dit-il , de faire recommander à Dieu
 » une bonne œuvre que j'ai fort à cœur , et sur-
 » tout de la recommander vous-même pendant vos
 » souffrances ; car en ce temps-là vos prières ,
 » quoique courtes , et sans paroles extérieures ,
 » seront infiniment bien reçues. »

Il a ordonné que les personnes infirmes fussent
 reçues à la Visitation , à moins que leurs maladies
 ne fussent contagieuses ; c'est pourquoi il ne voulait
 pas que dans leur réception on fût arrêté par certai-
 nes infirmités qui, sans être de nature à se communi-
 quer , avaient cependant l'inconvénient d'être fort
 pénibles aux personnes dont on était environné, telle
 que celle d'exhaler par la bouche une mauvaise
 odeur. Voici comme il en parle :

« Je suis grand partisan des infirmes , et j'ai tou-
 » jours peur que les incommodités qu'on en reçoit
 » n'excitent dans nos maisons un esprit de pru-
 » dence qui fasse qu'on les écarte , sans égard à l'es-
 » prit de charité qui est le fondement de notre

- **Congrégation.** Je favorise donc le parti de votre
- infirme , et pourvu qu'elle soit humble et recon-
- naissante à la charité de la Communauté qui la
- reçoit , il faudra recevoir cette pauvre fille ; ce
- sera un saint exercice continuel pour la charité
- des sœurs. •

C'était un spectacle touchant de voir notre saint auprès d'un moribond ; il traitait avec lui à la manière des bons anges par de douces et suaves inspirations , lui disant de temps en temps de petits mots bien choisis , selon les dispositions de cet agonisant ; tantôt faisant devant lui des aspirations fort courtes , d'autres fois les lui faisant proférer de bouche , ou seulement de cœur , s'il avait de la difficulté à parler ; et ensuite il le laissait un peu à lui-même. Il souffrait avec peine que l'on tourmentât un pauvre mourant par de longues exhortations. Il disait que ce n'était pas le temps de le prêcher , ni de lui faire faire de longues prières , mais qu'il fallait seulement le maintenir en la conformité à la volonté divine par des actes courts et fréquents , comme les oiseaux se maintiennent dans leur vol par de rapides battements d'aile. Il leur suggérait , par exemple , ces paroles : *Mon Père , je remets mon âme entre vos mains.... Mon Dieu , que votre volonté soit faite ! Oui , Seigneur Jésus , votre volonté , et non la mienne.*

CHAPITRE TROISIÈME.**DE L'INQUIÉTUDE ET DE L'EMPRESSEMENT.**

ARTICLE PREMIER.**Il faut éviter l'empressement.**

La dévotion est une ferveur et une promptitude sainte qui nous porte à faire , avec une pieuse allégresse , les choses du service de Dieu. Il est nécessaire que cette vertu soit accompagnée de prudence, et c'est l'écueil contre lequel échouent plusieurs âmes dévotes qui tombent dans un défaut qu'on appelle empressement , et que saint François de Sales assure être l'adversaire le plus dangereux de la dévotion , parce qu'il se pare de ses livrées pour tromper ceux qui ne sont pas sur leurs gardes , et leur faire prendre Lia pour Rachel.

Cette ferveur indiscrete et immodérée dans laquelle saint Pierre nous avertit de ne pas marcher, nous séduit aisément en se présentant sous l'apparence du bien ; et elle nous jette dans le trouble par la pensée que nous ne faisons jamais assez de bien , et que nous ne courons jamais assez vite dans la voie des commandements, des conseils et des inspirations divines ; d'où il arrive que voulant

courir à toute outrance , nous faisons de faux pas.

Le saint Evêque faisait grand cas de cette parole de l'empereur Auguste. *Hâtez-vous lentement.* Il avait souvent aussi dans la bouche cette maxime *peu et bon* , ne voulant pas qu'on entreprît beaucoup de choses , parce qu'alors on ne les fait que d'une manière superficielle , et qu'il voulait que l'on fît soigneusement les choses que l'on entreprenait. Il recommandait fort de ne pas mettre la perfection dans la multitude des exercices de vertu , soit intérieurs , soit extérieurs. Et quand on lui objectait l'exemple de saint Paul qui s'étendait toujours avec une nouvelle ardeur pour arriver au but , il répondait que c'est par les racines qu'il faut croître dans l'amour divin , bien plus que par les branches ; voici comment il expliquait sa pensée :

« C'est croître par les branches que de vouloir
 » faire une multitude d'actes de vertu , dont plu-
 » sieurs se trouvent non-seulement défectueux ,
 » mais superflus et par là nuisibles, comme la trop
 » grande abondance nuit à la vigne , qu'il faut
 » quelquefois décharger en partie , pour que les
 » raisins qu'on laisse grossissent mieux. C'est cro-
 » tre par les racines que de faire moins d'œuvres,
 » mais de les faire avec une plus grande perfec-
 » tion et un plus grand amour de Dieu ; car il faut
 » être enraciné et fondé dans la charité si nous
 » voulons avoir la science suréminente de l'amour
 » de Jésus-Christ. »

Mais , dira-t-on , ne faut-il pas se hâter de faire

du bien avant que la nuit vienne ? La réponse est que cette vérité n'est point contraire à la sage maxime de faire peu d'actions, mais qui soient parfaites, plutôt que d'en faire beaucoup d'imparfaites.

Mais qu'est-ce que faire une œuvre parfaitement ? C'est : 1° la faire en état de grâce ; 2° la faire avec beaucoup de courage ; 3° la faire avec persévérance ; 4° la faire avec une grande pureté d'intention. Une seule action faite avec toutes ces qualités est d'un beaucoup plus grand prix aux yeux de Dieu, que plusieurs autres qui n'ont pas les mêmes qualités, ou qui ne les ont pas au même degré.

Lors donc qu'on est dans l'usage de pratiquer certains exercices de piété, le moyen de faire de grands progrès dans la perfection, n'est pas d'augmenter le nombre de ces exercices, mais d'augmenter la ferveur, la pureté et l'amour avec lesquels on fait, soit les exercices de piété, soit les actions ordinaires.

Voici une histoire que saint François de Sales rapporte à ce sujet, dans son septième entretien.

« Il y a quelque temps que de saintes religieuses
» me dirent : que ferons-nous cette année ? L'année
» passée nous jeûnâmes et nous primes la discipline trois jours par semaine. Il faut bien faire
» quelque chose de plus cette année, soit pour
» rendre grâces à Dieu des bienfaits reçus l'année
» passée, soit pour aller toujours croissant dans
» les voies de Dieu. Je leur répondis : vous avez rai-

» son de dire qu'il faut toujours avancer ; mais l'a-
 » vancement ne se fait pas , comme vous pensez ,
 » par la multitude des exercices de piété ; c'est
 » par la perfection avec laquelle nous les faisons ,
 » nous confiant toujours plus en notre cher époux ,
 » et nous défiant davantage de nous-mêmes. L'an-
 » née passée vous jeûniez et preniez la discipline
 » trois jours par semaine. Si vous voulez doubler
 » cette année-ci , vous ferez cet exercice pendant
 » six jours par semaine. Mais l'année prochaine si
 » vous voulez doubler encore , comment ferez-
 » vous ? Il faudra que vous jeûniez neuf jours par
 » semaine , ou bien que vous jeûniez deux fois par
 » jour.

» N'est-ce pas une grande folie de s'arrêter ,
 » comme quelques-uns , à désirer d'être martyrisés
 » aux Indes , et de ne pas s'appliquer à ce que nous
 » avons à faire ici selon notre condition ? N'est-ce
 » pas une grande tromperie de vouloir plus man-
 » ger qu'on ne peut digérer ? Nous n'avons pas
 » assez de chaleur spirituelle pour bien digérer
 » tout ce que nous embrassons pour notre perfec-
 » tion , et cependant nous ne voulons pas retran-
 » cher ces inquiétudes d'esprit qui nous font vivement
 » désirer de beaucoup faire. »

Il faut conclure de tout ceci , que la vraie dévotion
 est non-seulement ardente , mais judicieuse , et
 qu'elle consiste à faire les choses avec une grande
 perfection.

L'empressement , au contraire , qui naît d'une dé-

votion inconsidérée , nous fait entreprendre beaucoup de choses , mais avec tant de défauts et d'imperfections , que tout se réduit à peu , et quelquefois à rien.

Voilà pourquoi le saint évêque de Genève était ennemi déclaré de l'empressement , et l'appelait la peste de la dévotion ; car la dévotion est un ferveur sage , au lieu que l'empressement est un bouillonnement indiscret , déréglé, turbulent, qui démolit en croyant édifier , et qui arrache au lieu de planter. « Evitez soigneusement , disait-il , l'empressement qui est la peste de la sainte dévotion , » et continuez à tenir votre âme en haut , ne regardant ce monde que pour le mépriser , ni le temps que pour aspirer à l'éternité. »

Il blâmait surtout le genre d'empressement qui nous porte à vouloir faire plusieurs choses à la fois ; il appelait cela vouloir enfiler plusieurs aiguilles en même temps. Sa maxime était qu'à chaque jour suffit sa peine , que celui qui entreprend deux choses à la fois , ne réussit ni dans l'une ni dans l'autre. Quand il s'occupait à quelque travail , ou qu'il traitait quelque affaire , il y appliquait son esprit tout entier , comme s'il n'eût eu à faire que cela. Quelquefois on lui témoignait de l'étonnement de ce qu'il employait des heures entières à écouter et à consoler des gens de basse condition qui l'entretenaient de détails fort minutieux. Il répondait : « Leurs affaires leur paraissent grandes , et ils désirent être consolés de leurs petits maux , comme

» si c'étaient des choses fort considérables. Dieu
 » sait bien que je n'ai pas besoin d'un plus grand
 » emploi. Toute occupation m'est indifférente ,
 » pourvu qu'elle ait pour objet son service. Tan-
 » dis que je fais ce petit ouvrage , je ne suis pas
 » obligé d'en faire d'autre. N'est-ce pas une assez
 » grande œuvre que de faire la volonté de Dieu ?
 » C'est rendre les petites actions fort grandes , que
 » de les faire avec un grand désir de plaire à
 » Dieu. »

ARTICLE SECOND.

Remèdes contre l'empressement.

L'empressement est un vice opposé à la vraie piété. La dévotion est une ferveur et une allégresse sainte qui nous porte à faire avec joie et promptitude les choses qui regardent le service de Dieu ; mais cette ferveur est douce , tranquille , judicieuse , sans trouble , sans inquiétude , sans souci , sans chagrin , sans dépit , sans découragement. En un mot , elle a les qualités que l'Apôtre donne à la charité.

L'empressement , au contraire , est une ardeur impétueuse , remuante , précipitée , animée d'un zèle amer et sans science , qui resserre le cœur au lieu de le dilater , que les difficultés rebutent et découragent ; c'est un torrent qui fait beaucoup de bruit ; mais qui est bientôt à sec.

Or , voici le remède que conseillait le saint évêque de Genève : « Mettez votre cœur au large ; ja-

- mais cœur empressé ne fit rien qui vaille. Faisons
- bien , et nous ferons assez. »

Mais qu'est-ce que mettre son cœur au large ? Une comparaison vous le fera comprendre. Les personnes qui sont sujettes à éprouver des suffocations , doivent avoir soin de ne pas porter des habits trop serrés ; et quand le mal les saisit , on deserre aussitôt tous leurs habillements pour leur faciliter la respiration. Il faut agir de même à l'égard des esprits sujets à l'empressement ; il faut leur montrer la facilité du chemin du ciel. Il faut leur faire voir que c'est une route de délices ou Dieu nous attire par l'odeur de ses parfums.

Les empressés d'ordinaire embrassent beaucoup , et font tout superficiellement ; ils commencent un grand nombre de choses et en finissent peu. La vraie dévotion , au contraire , sait que Dieu n'a pas tant d'égards à ce que nous faisons , qu'à l'amour avec lequel nous le faisons ; c'est pourquoi elle préfère de faire moins avec beaucoup d'amour , que plus avec peu d'amour.

Saint François de Sales était lent de son naturel , il marchait pas à pas en toutes choses , et il avait une grande aversion pour la précipitation et l'impétuosité. Quand il parlait soit en public , soit en particulier , c'était toujours fort posément ; néanmoins il regrettait encore de n'avoir pas une boutonnière à la bouche pour avoir plus de loisir de penser à ce qu'il dirait pendant qu'il la déboutonnerait. C'est pourquoi il aimait beaucoup cette prière

du Prophète. *Mettez , Seigneur , une garde à ma bouche et une porte de circonspection à mes lèvres.*

Il appelait la précipitation une fille aveugle d'une mère aveugle qui est la propre volonté ; il assurait que cet excès de promptitude ne provenait que de l'amour de nous-mêmes. La dévotion est une ferveur discrète et judicieuse ; elle sait garder l'ordre et la mesure dans les choses qui concernent le service de Dieu , tandis que l'empressement dans les mêmes choses provient d'un zèle indiscret.

C'est pourquoi il comparait une âme qui s'entortille dans la multiplicité de ses désirs à un ver à soie qui , au lieu de se filer une maison , se bâtit un sépulcre , et aux bourdons qui s'engluent dans le miel. Il écrivait à une personne qui avait confiance en lui : « Quel bonheur d'être tout à celui qui ,
 » pour nous rendre siens , s'est fait tout nôtre !
 » Mais il faut pour cela crucifier en nous toutes
 » nos affections et spécialement celles qui sont plus
 » vives et plus remuantes , en tempérant et ralentissant perpétuellement les actions qui en procèdent , afin qu'elles ne se fassent pas par impétuosité , ni même par notre volonté ; mais par la
 » volonté du Saint-Esprit. »

Écoutons encore comment il parle aux religieuses de la Visitation, dans un de ses entretiens : « Assujettissons-nous volontiers à l'exacte et perpétuelle observance de nos règles , et cela en simplicité de cœur , sans vouloir doubler les exercices ; ce qui serait aller contre l'intention de

» l'instituteur , et contre la fin pour laquelle la
» Congrégation a été instituée. Accommodons-nous
» donc volontiers à l'état des infirmes qui peuvent
» y être reques ; et je vous assure que nous n'ar-
» riverons pas plus tard pour cela à la perfection ;
» au contraire , ce sera cela même qui nous y con-
» duira plus promptement , parce que n'ayant pas
» beaucoup à faire , nous nous appliquerons à le
» faire avec le plus de perfection qu'il nous sera
» possible ; et c'est en quoi nos œuvres seront plus
» agréables à Dieu ; car il n'a pas égard à la mul-
» tiple des choses que nous faisons pour son
» amour , mais à la ferveur de la charité avec la-
» quelle nous les faisons. »

Voici ce qu'il dit encore ailleurs : « C'est faire
» excellemment les petites actions , que de les faire
» avec beaucoup de pureté d'intention , et avec une
» forte volonté de plaire à Dieu ; et alors elles nous
» sanctifient grandement. Il y a des personnes qui
» mangent beaucoup et qui cependant sont toujours
» maigres , faibles et exténuées , parce qu'elles
» n'ont pas un estomac qui digère bien. Il y en a
» d'autres qui mangent peu , et qui sont pleines
» de vigueur et d'embonpoint , parce qu'elles ont
» un bon estomac. Ainsi il y a des âmes qui font
» beaucoup de bonnes œuvres , et qui cependant
» croissent fort peu en charité , parce qu'elles les
» font froidement et lâchement , ou par instinct et
» inclination naturelle , plus que par inspiration
» de Dieu et par ferveur céleste. Au contraire , il

- » y en a qui font peu de choses , mais avec une
- » volonté et une intention si droites, qu'elles font un
- » très-grand progrès dans l'amour divin ; elles ont
- » peu de talent , mais elles le ménagent si fidèle-
- » ment , que le Seigneur les en récompense large-
- » ment. »

ARTICLE TROISIÈME.

Mauvais effets de l'inquiétude.

- » Quand la surface d'un lac est bien calme , dit
- » saint François de Sales , et que les vents n'agi-
- » tent point ses eaux , le ciel , en une nuit bien
- » claire , y est si bien représenté avec les étoiles,
- » que , regardant en bas , l'on voit aussi bien la
- » beauté du ciel , que si on la regardait en haut ;
- » de même quand notre âme est bien tranquille ,
- » et que les vents des soins superflus , des inéga-
- » lités d'esprit et de l'inconstance ne la troublent
- » et ne l'inquiètent point , elle est fort capable de
- » porter en elle l'image de notre Seigneur ; mais
- » quand elle est troublée , inquiétée et agitée par
- » les diverses bourrasques des passions , et qu'elle
- » ne se laisse pas gouverner par la raison qui nous
- » rend semblables à Dieu , nous ne sommes point
- » alors capables de représenter la belle et très-
- » aimable image de notre Seigneur crucifié , ni la
- » diversité de ses excellentes vertus , et notre âme
- » ne peut lui servir de lieu de repos. Il nous faut
- » donc laisser le soin de nous-mêmes à la garde de

- la divine Providence , et faire néanmoins tout
- bonnement et tout simplement ce qui est en notre
- pouvoir , pour nous corriger et nous perfection-
- ner , prenant toujours grand soin de ne point
- nous laisser aller au trouble ni à l'inquiétude. »

ARTICLE QUATRIÈME.

Des esprits inquiets.

Il y a des personnes qui sont sujettes à se replier trop sur elles-mêmes , et qui examinent toutes leurs actions avec une angoisse qui les jette dans un empressement turbulent. Ces sortes d'esprits sont toujours en peine de savoir s'ils sont en état de grâce , et ils voudraient , pour ainsi parler , avoir des révélations spéciales qui leur en donnassent la certitude.

Quand on est parvenu à leur faire connaître que leur cœur ne les reprenant d'aucun péché dont ils n'aient repentance , ils peuvent avec confiance s'approcher du trône de la miséricorde divine , ils se plongent dans d'autres pensées qui les tourmentent ; ce sont des désirs d'apercevoir s'ils font progrès dans l'état de grâce. Le saint évêque de Genève donnait à ce sujet cet excellent avis : « Sou-

- » venez-vous d'estimer que tout le passé n'est rien
- » et que tous les jours il vous faut dire avec David :
- » *C'est maintenant que je vais commencer à bien*
- » *aimer mon Dieu.* Faites beaucoup pour Dieu et
- » ne faites rien sans amour , appliquez tout à cet
- » amour , mangez et buvez pour cela. »

Si quelqu'un s'étonnait de cette recommandation de manger et de boire pour l'amour de Dieu, il faudrait lui répondre que l'Apôtre donne le même avis : *soit que vous mangiez , soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu.* Pourquoi fait-on des prières avant et après le repas , sinon pour le sanctifier , et pour rapporter à la gloire de Dieu la nourriture qu'il daigne nous donner.

Toutes les extrémités sont vicieuses. C'est un mal de ne pas réfléchir sur soi-même et de ne pas examiner avec soin sa conduite. Les esprits légers qui ne reviennent point sur eux-mêmes pour considérer par quel chemin ils ont marché , sont sujets à faire une multitude de fautes dont il ne s'aperçoivent pas , parce qu'ils ne réfléchissent pas sur leurs actions. Mais c'est tomber dans un autre excès que d'éplucher toutes ses actions et toutes ses paroles avec un soin minutieux et inquiet. Ceux qui le font ressemblent aux personnes qui ne voudraient écrire ou parler qu'en pesant sur toutes les syllabes , ni marcher qu'en comptant leurs pas.

Mais n'est-ce pas bien fait d'être circonspect dans toutes ses actions ? Job ne dit-il pas qu'il réfléchit attentivement sur toutes ses voies, sachant que Dieu ne pardonne pas les moindres défauts ? Notre Seigneur ne nous a-t-il pas avertis que nous rendrions compte même d'une parole inutile ? Tout cela est vrai , mais il est vrai aussi qu'on doit veiller sur ses paroles et sur ses actions avec paix et tranquillité ; autrement l'esprit s'embarrasse dans

un labyrinthe qui n'a point d'issue, et où souvent l'amour-propre nous sert de guide.

CHAPITRE QUATRIÈME.

DES SCRUPULES.

ARTICLE PREMIER.

Origine des scrupules.

Saint François de Sales assurait que la plupart des scrupules avaient leur racine dans un orgueil subtil ; il l'appelait subtil, parce qu'il trompe celui même qui en est l'esclave. La raison qu'en donnait le saint Evêque, était qu'une âme scrupuleuse serait bientôt guérie de cette maladie, si elle pouvait se résoudre à acquiescer au jugement des personnes sages ; le grand défaut des scrupuleux est de ne pas vouloir s'y soumettre, ni renoncer à leur propre jugement. Toutes les remontrances qu'on leur fait sont inutiles. En vain leur dit-on que leurs craintes sont mal fondées, ils s'imaginent qu'on les flatte, qu'on ne les entend pas bien, qu'ils ne s'expliquent pas assez ; en un mot, ils ne sont jamais contents.

ARTICLE SECOND.

Conduite que doit tenir une âme agitée par les scrupules.

Une âme agitée par les scrupules , peut lire le second chapitre de la troisième partie de l'Introduction à la vie dévote , et elle y verra la véritable représentation de son mal. C'est déjà un grand avantage de le connaître ; car étant bien connu , il est à moitié guéri. Il est vrai que saint François de Sales n'en donne pas de remède en cet endroit , car il n'en parle que par occasion. Dans le fond, c'est un mal dont la guérison est difficile , et duquel on a coutume de dire qu'il en est comme de la jalousie à qui tout sert d'entretien et presque rien de contre-poison.

C'est une assez bonne marque dans une âme , lorsque dans le temps qu'elle commence à pratiquer la vie dévote , elle est assaillie de scrupules ; car c'est un témoignage que la grâce imprime en elle une grande aversion du péché , puisque son ombre seule l'épouvante.

Il y a des scrupuleux qui disent que les remèdes que l'on leur propose sont des diversions qui occupent l'esprit, mais qui n'en arrachent pas les épines. C'est une preuve que ce sont les épines qui les fâchent , c'est-à-dire, le mal de peine plutôt que celui de culpé ; or il n'y a que le mal de culpé qui soit dangereux ; car pour le mal de peine , il n'est pas sans utilité ; il rend l'homme plus vigilant et moins sujet à s'endormir dans une dangereuse sécurité.

Le conseil des conseils est de suivre exactement les avis de son directeur ; ses lèvres sont les gardiennes de la science et du salut. Si on acquiesce à ses sages avis , on sera bientôt délivré des épines qui déchirent la conscience. Mais si on ne veut pas lui obéir, n'est-il pas juste que l'on demeure en ses perplexités, puisqu'on ne veut pas en sortir par la porte du bon conseil ? Qu'on se souvienne qu'une personne opiniâtre encense ses opinions , et se fait une idole de son propre jugement , selon cette parole de l'Écriture : *L'obéissance vaut mieux que le sacrifice.*

On se plaint que ces scrupules remplissent de distractions dans la prière , et que l'on craint beaucoup que ces distractions ne soient volontaires. Mais on devrait faire attention que ces craintes mêmes montrent qu'on a une bonne volonté , puisque l'on craint de la perdre , car nul ne craint de perdre un trésor que celui qui en a un. Ces distractions sont sans doute pénibles à une âme qui désire s'unir tranquillement à Dieu dans l'oraison ; mais il n'est pas probable qu'elles puissent apporter un grand trouble à celle qui désire s'unir à Dieu fortement et puissamment malgré tous ces empêchements.

Portons de bon cœur notre croix , et obéissons exactement à notre directeur ; car l'obéissance la plus entière et la plus docile est le meilleur remède pour guérir les scrupules.

ARTICLE TROISIÈME.

Des scrupules concernant la correction fraternelle.

Il y a des esprits si scrupuleux , que la moindre chose suffit pour les tourmenter ; sont-ils en conversation , il semble que tout ce que les autres disent de mauvais retombe sur eux , et qu'ils deviennent participants de leurs péchés. Mais comment participer aux péchés d'autrui , si nous n'y donnons pas notre consentement ? C'est, disent-ils, parce que l'on doit faire la correction fraternelle , et que quand on ne la fait pas , on se rend coupable des péchés d'autrui. Oui certainement, on doit faire la correction , mais ce n'est pas en tout temps et en toute circonstance , comme s'imaginent les scrupuleux ; c'est seulement en temps convenable. Écoutons les avis que saint François de Sales donne sur cet objet dans une de ses lettres :

- En conversation , ma très-chère fille , soyez
- » en paix sur tout ce qu'on y dit et que l'on y fait ;
- » car si ce qu'on dit et qu'on fait est bon , vous
- » avez de quoi louer Dieu ; et s'il est mauvais ,
- » vous avez de quoi servir Dieu en détournant votre cœur de cela , sans faire l'étonnée ni la fâcheuse , puisque vous n'en pouvez pas davantage ,
- » et que vous n'avez pas assez d'autorité pour détourner les mauvaises paroles de ceux qui veulent les dire , et qui en diront encore de plus
- » mauvaises si on a l'air de vouloir les en empê-

- » cher. En faisant ainsi , vous demeurerez tout in-
- » nocente parmi les sifflements des serpents ; et
- » comme une odoriférante-fraise, vous ne contrac-
- » terez aucun venin par le commerce des langues
- » venimeuses. »

On voit par là qu'il n'est pas toujours nécessaire de faire la correction , et que souvent même il ne serait pas prudent de la faire , parce que cela n'aurait pour effet que d'irriter les guêpes, comme dit un ancien proverbe.

SUPPLÉMENT.

N° 1.

BULLE DE CANONISATION

DE S. FRANÇOIS DE SALES,

ÉVÊQUE DE GENÈVE.

**ALEXANDRE VII, ÉVÊQUE, SERVITEUR DES SERVITEURS DE
DIEU.**

QUE CE CI SOIT EN PERPÉTUELLE MÉMOIRE.

Quoique l'Eglise catholique , semblable à une ville bien fortifiée , défendue par des remparts invincibles et par de vaillants guerriers , ne redoute point les insultes des puissances infernales , elle est néanmoins principalement soutenue , après les mérites du Rédempteur , par le secours que lui fournit continuellement la sainteté des serviteurs de Dieu ; car l'homme étant naturellement plus docile à la voix de l'exemple , qu'à celle du précepte , on ne saurait dire combien la bonne odeur de leurs vertus produit dans l'Eglise de merveilleux fruits de salut. C'est pourquoi Jésus-Christ , vrai Dieu et vrai homme , nous a montré d'une manière ineffable la voie du salut par ses actions et par sa doctrine , comme le comportaient la nature divine et la

nature humaine réunies en son unique personne. Avait-il quelque doctrine à enseigner. *Ma doctrine*, disait-il, *n'est pas la mienne, mais celle de mon Père qui m'a envoyé.* Proposait-il quelque chose à pratiquer ? *Je vous ai donné l'exemple*, disait-il, *afin que vous agissiez de la même manière que j'ai agi à votre égard.* C'est pourquoi nos prédécesseurs, dirigés par le Saint-Esprit, ont introduit dans l'Eglise la louable coutume de placer la sainteté dans un lieu éminent, afin qu'elle ne soit pas comme une lampe cachée sous le boisseau, mais que, semblable à un flambeau placé sur le chandelier, elle jette un vif éclat devant les hommes, et leur représente la lumière auguste qui a dit, en parlant d'elle-même : *Je suis la lumière du monde, quiconque me suit, ne marche point dans les ténèbres.* Ils ont voulu que la sainteté brillât aux yeux des hommes, afin de les attirer par la vénération à l'imitation, et de les diriger et conduire par un chemin frayé aux immortelles délices de la céleste et triomphante Jérusalem. Oui, quoi qu'en puisse dire l'impiété, il serait également contraire aux règles de la bienséance et à celles de la justice, de ne pas rendre après leur mort un culte religieux à des hommes qui, par la sainteté de leur vie et par la prédication de l'Évangile, ont bien mérité de la république chrétienne.

A ces causes, et conformément à l'ancienne coutume des souverains Pontifes, après avoir invoqué le Seigneur, et avoir conféré avec nos vénérables

frères , nous avons , par l'inspiration divine , décrété de mettre au nombre des noms que l'Eglise catholique révère , celui de François de Sales , évêque de Genève , célèbre par sa doctrine , admirable par sa sainteté ; et qui , de nos jours , a été l'appui de l'Eglise , et un antidote contre le poison des hérésies.

François naquit le 21 du mois d'août de l'an de grâce 1567 , au château de Sales , dans le duché de Savoie et le diocèse de Genève ; il fut régénéré au même lieu sur les fonts sacrés du baptême. La piété , qui n'était pas moins héréditaire dans sa maison , que la noblesse du sang , lui fut inspirée dès le berceau. Dans son enfance , on ne le vit point courir après les frivolités dont s'amuse cet âge ; mais poussé par l'esprit de piété , et comme pour préluder à la sainteté angélique qui devait éclater en lui , il passait une partie de son temps au milieu des petits autels qu'il avait dressés et ornés. Sa charité le rendait si sensible à la misère des pauvres , que s'il n'avait pas de quoi les soulager , il fondait en larmes.

A mesure qu'il croissait en âge , on voyait croître en lui la piété et la sagesse. Il partageait son temps entre l'étude et la prière ; il n'allait point courir dans les places publiques ; mais sa joie était d'aller visiter les temples du Seigneur. Il fuyait les mauvaises compagnies , et ne fréquentait que des personnes de qui il pût recevoir , et à qui il pût communiquer des semences de vertus.

Après avoir été fortifié du sacrement de confirmation , il se donna tout entier à faire de plus amples provisions de vertu et de doctrine , afin de devenir un instrument plus propre aux vues que la grâce de Dieu pourrait avoir sur lui. Il avait reçu du ciel une âme bonne , il la rendit meilleure en s'appliquant de plus en plus à cultiver son esprit par l'étude des lettres , et à sanctifier son cœur par la pratique des vertus.

Après avoir étudié les belles-lettres dans le collège d'Anneci , il apprit la philosophie et la théologie dans l'Université de Paris , où il fit en même temps d'admirables progrès dans la vertu et la sainteté ; car il fréquentait la Congrégation établie en l'honneur de la Mère de Dieu , dans le collège de la Société de Jésus ; là il prenait part tous les huit jours à la table sainte , et il suivait avec ferveur tous les exercices de piété , surtout ceux qui avaient pour objet le culte de la sainte Vierge ; il avait une si grande dévotion pour elle , qu'il fit vœu de chasteté perpétuelle au pied de son image qu'on vénère dans l'église de saint Étienne-des-Grès.

Fortifié par ce vœu , comme par un remède salutaire , il vint à Padoue prendre des leçons de jurisprudence ; là il eut occasion d'éprouver plus d'une fois l'utilité de son vœu , et il rendit inutiles les artifices de quelques condisciples qui poussèrent l'effronterie jusqu'à essayer de corrompre sa vertu par les charmes de quelques femmes impudiques , aux-

quelles il opposa une résistance invincible , et qu'il mit en fuite en leur crachant au visage.

Le cours de ses études étant fini , il se rendit à Rome pour y considérer les vestiges de la piété primitive , et la retracer dans sa conduite. C'est là que sa foi et sa religion trouvèrent un théâtre digne d'elles , et qu'il attira du ciel la grâce du Saint-Esprit avec une abondance incroyable pour mettre la dernière main à l'édifice de sainteté, commencé dès son enfance, et non-seulement conservé, mais augmenté dans le feu de la jeunesse.

Ainsi François , vainqueur du monde et de lui-même , retourna dans sa patrie pour y recueillir les fruits des connaissances qu'il avait acquises dans ses études. Ses espérances et celles de ses compatriotes ne furent point vaines. L'évêque Granier qui gouvernait alors le diocèse de Genève, eut, en le voyant, un pressentiment de l'abondante moisson que son arrivée promettait à cette Eglise , et pénétré de joie , il s'écria , par un esprit prophétique , qu'il avait en lui son successeur.

Un libre et vaste champ s'ouvrit alors au zèle de François , pour travailler , comme il le désirait , au salut des âmes ; car quoique , pour obéir à son père , il eût pris la charge d'avocat-général, il rejeta la robe de sénateur dès qu'il eut connu qu'on voulait l'engager dans le mariage auquel il avait renoncé par son vœu ; il entra dans le sacerdoce après avoir passé successivement par tous les degrés des saints ordres , et il fut élevé à la dignité

de prévôt de la célèbre Eglise d'Anneci. Conformément à sa grande maxime qu'il avait continuellement dans la bouche et dans le cœur : *Tout ce qui n'est pas pour l'éternité n'est que vanité*, il tourna tous ses soins à rappeler aux hommes la pensée de l'éternité. Il institua pour cela la confrérie des pénitents de la sainte croix, il ramena dans le sein de l'Eglise des hérétiques d'un grand nom, et en outre armé du glaive de la parole de Dieu, il attaqua, par ordre de l'évêque, l'hérésie de Calvin, qui régnait dans le Chablais et les pays circonvoisins.

Il est impossible d'exprimer avec quelle ardeur, quelle constance, quelle allégresse, quelle ferme confiance en Dieu, quelle inébranlable charité pour le prochain, il a combattu l'hérésie et soumis ces peuples au joug de la vraie foi.

On rapporte que du haut de la forteresse des Allinges portant ses regards sur les vastes campagnes des environs, et contemplant les déplorables ravages que la religion catholique y avait soufferts de la part de l'hérésie, l'ardeur de son zèle s'enflamma au point qu'il poussa de profonds soupirs, et ne put avoir de repos qu'il ne se fût rendu à Thonon, capitale de la Province. Là ayant levé l'étendard de la vérité et se faisant tout à tous, il vint à bout, à force d'insinuations et de patience, de relever la religion abattue, et de renverser, comme un autre David, l'impiété dominante.

Mais ce qu'il y eut de plus admirable en lui, c'est

qu'il ne désespéra ni en aucun temps , ni en aucun lieu , des affaires de la religion ; toujours infatigable , jamais les obstacles ne l'étonnèrent ; lorsqu'il ne pouvait les vaincre , il trouvait l'art de les éviter ou de les éluder. N'ayant pas la liberté de dire à Thonon la sainte messe, il allait tous les jours au château des Allinges distant de quatre milles pour y célébrer le saint sacrifice ; et pour la même raison il traversait chaque jour la rivière de la Drance, en se glissant avec les pieds et les mains sur une pièce de bois , couverte de glace.

En butte aux calomnies , traité partout de perturbateur du repos public , de séducteur des peuples , d'insigne magicien , ni la crainte de l'infamie , ni les embûches qu'on lui dressa , ni les dangers de mort auxquels il fut exposé , ne purent lui faire abandonner en aucune manière le rétablissement de la foi catholique , qu'il avait entrepris. Jamais il ne prit conseil de la prudence mondaine , ni du respect humain ; mais se ressouvenant du conseil de l'Evangile , lorsqu'il ne pouvait pas paraître au grand jour et rendre un témoignage public à la foi , il se mettait à couvert dans les cachettes qu'il rencontrait , pour reparaitre après un peu de silence , et s'élever plus vivement que jamais contre l'hérésie. Il contenait pour un temps l'impétuosité de son zèle en se retirant dans des fours , dans de vieilles mesures, dans l'épaisseur des sombres forêts , dans une profonde glacière ; là il se cachait comme dans la tente du Seigneur , pour échapper

plus aisément aux embûches des hérétiques , en se déroband à leurs regards.

De là , retournant au combat avec une sublime magnanimité , en vain avait-il des preuves manifestes qu'on en voulait à sa vie , il s'en riait , et il refusait les soldats qu'on voulait lui donner pour le défendre , en sorte que le baron d'Hermance , gouverneur du château des Allinges , l'ayant prié de ne sortir du château qu'avec une escorte , il répondit qu'il n'avait besoin que de celle des saints anges que la providence lui avait donnée.

Et comme le même commandant soutenait que les hérétiques devaient être domptés par la force , et lui montrait les pièces d'artillerie et la garnison de la place , en lui offrant de les mettre à sa disposition pour réprimer les hérétiques , ou les ramener à de meilleurs sentiments , François fit bien voir la haute estime qu'il avait de la divine parole , en répondant qu'il n'y avait point besoin de machines là où Dieu permettait qu'on pût annoncer sa parole.

Dieu ne permit pas qu'une si admirable confiance fût trompée ; car des assassins , envoyés pour le perdre , l'ayant enfin trouvé , se jetèrent sur lui l'épée à la main pour le tuer ; mais sa présence et sa douceur les désarmèrent. C'est ainsi que Dieu n'abandonne jamais les défenseurs de la foi , qui s'appuient sur la confiance en la divine providence.

C'est pourquoi le serviteur de Dieu , assuré de la protection céleste par d'innombrables expériences , aime mieux poursuivre les intérêts de Dieu , que

d'exécuter les ordres de son père , qui lui commandait de pourvoir à la sûreté de sa vie exposée à des embûches continuelles, et de revenir dans sa maison, où il pourrait vaquer au service de Dieu dans la sûreté et le repos.

Au contraire, il s'appliqua à la défense de l'Eglise avec plus de soin et de zèle que jamais : et comme on avait mis des obstacles à ce qu'il travaillât à la conversion des hérétiques par le ministère de la prédication , il se mit à les instruire par écrit , et composa plusieurs petits ouvrages de controverse , où il attaquait l'hérésie jusque dans ses derniers retranchements. Il fit tant , qu'il parvint à ériger une paroisse à Thonon , et que peu après il ramena à la lumière de la vérité plusieurs hommes distingués par leur science , dont l'autorité servait d'un grand appui au mensonge , et dont la conversion contribua beaucoup à la propagation de la religion catholique dans ces contrées.

Au milieu de ces heureux succès , il se tint toujours dans les limites d'une sage prudence , de peur qu'en agissant avec trop de liberté , il ne vint à ruiner l'œuvre de Dieu. C'est pourquoi , comme il faisait à Thonon les fonctions de curé et qu'il portait le saint viatique aux fidèles dangereusement malades , il ne le faisait pas publiquement , pour prévenir les irrévérences que les hérétiques auraient pu commettre contre cet adorable Sacrement ; mais il portait la sainte hostie dans une botte d'argent suspendue à son cou , marchant d'un pas grave ,

d'un air vénérable, son chapeau sur la tête, enveloppé de son manteau, et sans saluer personne dans son chemin.

Le bruit de son habileté à ramener les hérétiques engagea Clément VIII, notre prédécesseur d'heureuse mémoire, à lui ordonner d'entreprendre la conversion du ministre Théodore de Bèze, le plus zélé défenseur du Calvinisme, et de conférer seul à seul avec lui, dans l'espérance que le retour de cette brebis au bercail de Jésus-Christ, servirait à en ramener beaucoup d'autres. François s'acquitta admirablement de cette commission. Il alla à Genève au péril de sa vie, et eut plusieurs conférences avec Bèze; il lui montra si clairement la vérité, qu'il le força de reconnaître ses erreurs. Mais, par un secret jugement de Dieu, il ne put le décider à rentrer dans le sein de l'Eglise; grâce ineffable dont ses péchés le rendirent indigne.

En ce temps, une cruelle contagion infecta Thonon et le pays d'alentour; elle moissonnait chaque jour un nombre prodigieux de personnes.

François de Sales pourvut aux besoins corporels par ses charités, et aux spirituels par ses instructions, avec tant de bonté, de persévérance et d'industrie, qu'il se fit universellement aimer et admirer; on ne pouvait comprendre comment il pouvait subvenir à tant de nécessités, surtout ayant refusé des sommes d'argent qui lui avaient été offertes par plusieurs personnes, et en particulier par l'évêque Granier.

C'est pourquoi l'Evêque, poussé par tant de marques de sainteté si peu équivoques, voulut l'avoir pour coadjuteur de sa sollicitude pastorale. Il l'envoya à Rome pour des affaires qui concernaient la foi catholique, et il pria notre prédécesseur, Clément VIII, de l'honorer de cette dignité. Le souverain Pontife se fit un plaisir de déférer à cette demande; il lui fit subir, selon la coutume, un examen où François donna de telles preuves de sa doctrine, que, s'étant prosterné après cette action aux pieds du saint Père, celui-ci le fit relever, l'embrassa et lui adressa ces paroles : *Buvez, mon fils, de l'eau de votre citerne, et de la source vive de votre puits; que vos eaux coulent au dehors, et qu'elles deviennent des fontaines publiques où tout le monde puisse se désaltérer.*

Elevé à cette nouvelle dignité qui donnait un surcroît d'autorité à son zèle, il se livra tout entier au soin d'augmenter la religion catholique, et de diminuer l'hérésie. De retour à Anneci, il remplaça en tout l'évêque absent; il établit un séminaire, et fonda à Thonon la sainte maison où se trouvaient différentes manufactures, et un magasin de marchandises, pour détourner du commerce avec les Genevois les habitants de la ville et des lieux voisins; car il n'ignorait pas combien est dangereux pour le salut le commerce avec les impies.

La constance du serviteur de Dieu fut mise à de nouvelles épreuves. L'ennemi dont il est parlé dans l'Evangile, le semeur de zizanie avait excité la

guerre entre la France et la Savoie. Les Genevois voulurent profiter de cette conjoncture pour favoriser l'hérésie ; sous prétexte de porter du secours à la France , ils s'emparèrent du Chablais et du bailliage de Ternier, en chassèrent les curés catholiques , et envoyèrent des prédicants de la secte de Calvin, dans les bourgs et les châteaux voisins, pour semer partout le poison de l'erreur et arracher le bon grain de la vérité catholique.

François ne l'eut pas plus tôt appris, que se souvenant de cette parole du Roi-Prophète : *Quand je verrais des armées entières camper contre moi , mon cœur serait sans crainte ; au plus fort du combat mon espérance en Dieu sera inébranlable* , il se jeta avec le courage que la religion inspire au milieu des camps. On l'arrête, et suivant l'usage de la guerre , on le conduit au commandant , le sieur de Vitry , capitaine des gardes-du-corps du roi. Il en fut reçu avec les plus grandes marques d'honneur , et renvoyé avec des ordres royaux qui défendaient de rien innover en matière de religion , et commandaient que dans tous les endroits où l'on aurait fait des innovations , les choses fussent rétablies sur l'ancien pied.

Non content de cette victoire qui réparait les pertes de la religion , il en remporta une autre qui enrichit la religion des pertes de l'hérésie. Car, comme le pays de Gex était du domaine de la France , il se rendit auprès du roi à Paris , et obtint de lui des lettres-patentes qui lui permettaient de prêcher en

ce pays les vérités catholiques, et il y prêcha avec tant de grâce et d'efficacité, qu'il convertit un grand nombre d'hérétiques.

Il avait une éloquence à laquelle il était difficile de résister, et que la sainteté et l'innocence de son cœur lui avaient méritée du ciel. C'est pourquoi le roi très-chrétien ne crut personne plus propre que François à gagner le cœur de Jacques I, roi d'Angleterre, et à le faire plier sous le joug de la vraie foi; et Paul V, notre prédécesseur, d'heureuse mémoire, le délégua, quelques années après, pour terminer, en qualité d'arbitre, les différends qui étaient survenus entre l'archiduc Albert, l'archiduchesse Claire-Eugénie, et le clergé de la Franche-Comté.

Mais, quoique son zèle pour les intérêts de l'Eglise catholique fût très-ardent, il était cependant retenu et resserré pendant sa coadjutorerie, d'un côté par l'autorité de son père qui le rappelait sans cesse à des soins domestiques, de l'autre par le respect dû à son Evêque sur les fonctions duquel il craignait de paraître vouloir empiéter. La mort de l'un et de l'autre le mit en pleine liberté de suivre les mouvements de sa charité et d'aller partout où le pousserait sa piété.

Jouissant donc de la plénitude de son autorité, il remplit dans toute leur étendue les fonctions d'un évêque. On le vit veiller avec grand soin à garantir son troupeau de la dent meurtrière des libertins et des hérétiques habitués à chercher, comme les

lous , des moyens de dévorer les brebis ; on le vit publier de saintes ordonnances pour établir le bon ordre dans le clergé, faire vivre d'une manière pieuse et édifiante tous ceux qui composaient sa maison , se proposer pour modèle les saints Pères et les plus respectables Evêques de l'antiquité , tenir des synodes, rétablir les anciennes lois de la discipline ecclésiastique , ou en faire de nouvelles , surtout travailler sans relâche à conserver la religion catholique dans toute sa pureté , soit en formant les mœurs des catholiques , soit en réfutant les erreurs des hérétiques , soit en ramenant au troupeau de Jésus-Christ les brebis égarées.

Par là , et surtout pour avoir fait rentrer dans le sein de l'Eglise deux gentilshommes du pays de Gex, il anima tellement contre lui les ministres calvinistes , que , poussés par la rage et la fureur , ils le firent empoisonner ; mais il n'en mourut point , par un effet de la protection de la sainte Vierge à laquelle il se recommanda.

Un si grand danger , bien loin de refroidir son zèle , ne fit que l'animer plus que jamais à travailler au ministère de la divine parole. Ses prédications firent à Dijon , à Grenoble , à Paris et en d'autres lieux , de glorieuses conquêtes à la foi catholique ; il convertit entre autres Claude Bouchard , professeur public de théologie à Lausanne , François duc de Lesdiguières , vice-roi du Dauphiné , Barberi et Jacques-Philippe , célèbres ministres de la secte de Calvin.

Et pour ne laisser , relativement à ses prédications , aucun sujet de douter de la pureté de ses intentions , il refusa généreusement tout l'argent qui lui fut offert sous le titre d'honoraire , ou de témoignage d'estime , même par des princes ; au point que la duchesse de Longueville l'ayant prié d'accepter une bourse pleine d'or , il lui répondit qu'il voulait donner gratuitement ce qu'il avait reçu gratuitement , et qu'il ne voulait d'autre récompense de la prédication évangélique que le salaire précieux promis par le Maître de la vigne aux ouvriers qui la cultivent.

On sait qu'étant grand aumônier de Christine , duchesse de Savoie , il se contenta de porter le titre de cette dignité , et refusa toujours avec une grande modestie la pension qui y est attachée ; et que cette princesse lui ayant fait présent d'un diamant très-précieux de la valeur de cinq cents écus , il le destina pour les pauvres , en disant : *Ceci sera bon pour nos pauvres d'Anneci.*

Mais sa constance devait être mise à de plus fortes épreuves , afin de faire éclater la grandeur de sa foi. Deux choses sont surtout propres à ébranler la foi ; ce sont la perte et le gain. Mais en vain le démon fit-il briller l'un et l'autre aux yeux de François : sa foi , bien loin d'en souffrir le moindre affaiblissement , en reçut un nouveau lustre.

Le roi de France lui fit savoir que son intention était qu'il se rendît au pays de Gex pour y conférer avec le baron de Luz , lieutenant royal au Duché

de Bourgogne , sur les moyens de rétablir en ce pays l'exercice public de la religion catholique. Le Rhône qu'il fallait traverser pour aller à Gex était alors si enflé par les pluies , qu'on ne pouvait le passer en bateau sans un danger évident de perdre la vie. Il y avait un pont à Genève , mais il fallait traverser cette ville ; c'est ce que François fit avec intrépidité , sans être muni d'autres armes que la prière , sans quitter ses habits d'Evêque , et sans dissimuler son nom.

Après avoir resté une heure à Genève , il arriva heureusement à Gex. Des hommes impies , pour troubler l'affaire de religion qui l'y avait amené , l'accusèrent à la cour de Savoie d'avoir entrepris ce voyage pour traiter avec le roi de France , et lui faire transport de ses droits sur la ville de Genève. D'abord on rejeta cette calomnie ; ensuite elle trouva créance dans l'esprit du Sénat , qui , soit pour punir , soit pour intimider l'Evêque , donna un arrêt qui déclarait ses biens confisqués au profit du prince.

François , sans s'émouvoir , répondit qu'on se trompait en croyant que cet arrêt lui eût fait tort , qu'il ne l'envisageait que comme un avertissement que Dieu lui donnait d'être tout spirituel , puisqu'il n'aurait plus de temporel. Le Sénat , touché de ces paroles , lui demanda pardon , et lui rendit tous ses biens ; car telle est la loi de Dieu , que la foi rende l'homme plus respectable , à proportion de ce qu'il souffre pour elle.

Si François fut insensible à la crainte des pertes, il ne le fut pas moins aux attrait du gain, quoique cachés sous le spécieux prétexte du bien. Il refusa la dignité de coadjuteur de Paris, qu'on lui offrait, en lui alléguant qu'un revenu plus considérable le mettrait au-dessus du besoin. Il donna pour raison de son refus cette parole de l'Écriture. *Le Seigneur me gouverne, il ne me laisse manquer de rien, c'est lui qui m'a placé dans le lieu de pâturage où je suis.*

Il n'est pas surprenant que François de Sales, ayant établi avec tant de solidité le fondement de la foi, ait élevé jusqu'au comble de la perfection un parfait édifice de sainteté, orné de toutes les vertus, et que l'Église n'hésite pas à attribuer, d'un consentement unanime, à un si grand homme les honneurs et les prérogatives des saints.

Il avait un amour tendre et compatissant pour les pauvres; il en portait toujours avec lui un catalogue, et il s'appliquait surtout à soulager les pauvres honteux. Sobre dans la nourriture, simple dans ses vêtements, il se retranchait sévèrement à lui-même toute superfluité, afin de se tenir dans une sainte économie, et d'avoir plus abondamment de quoi pourvoir à la misère des pauvres; car le caractère de la véritable charité est de se retrancher à soi-même pour ajouter à ce qu'on donne aux autres.

Ainsi il envoyait aux pauvres les mets qu'on servait sur sa table; il se dépouillait de ses habits de

dessous, et même de sa chemise, pour les en couvrir ; il mettait en gage sa vaisselle d'argent, ses chandeliers, ses burettes et même son anneau pastoral, pour ne pas laisser les pauvres dans le besoin.

Pour mettre la chasteté des pauvres filles hors de danger, il leur procurait une dot la plus considérable qu'il pouvait. Il recevait chez lui les pèlerins et les religieux avec une cordialité toute fraternelle.

Sa main s'ouvrait toujours aux besoins des indigents, avec une telle abondance, que tout le pays ayant été affligé d'une cruelle famine, il ne renvoya jamais aucun pauvre sans lui faire l'aumône ; il faisait distribuer une certaine quantité de blé à chacune des familles qui étaient dans le besoin. Sa bienfaisance était si grande, qu'ayant trouvé un pauvre sourd et muet, destitué de tout secours, non-seulement il lui procura tout ce qui lui était nécessaire pour la vie temporelle, mais il le recueillit dans sa maison où il se chargea lui-même de son éducation, et il parvint, tant la charité est ingénieuse, à lui faire comprendre par signes et par gestes les vérités du salut. Enfin sa charité a été si ardente, et a su employer si utilement le ministère des autres vertus, qu'on assure qu'il a soumis à la foi catholique jusqu'à soixante et dix mille hérétiques.

C'est la même charité qui, de son fonds inépuisable, a produit des livres dont les salutaires instructions ont arrosé de leurs eaux fécondes les cœurs

des hommes de toute condition , et ont produit une moisson abondante de vie évangélique.

C'est de la profonde prudence qui accompagnait cette charité , que sont émanées les lois de tant de Congrégations qu'il a instituées ; savoir , celle du très-saint Sacrement , de la pureté de la sainte Vierge , des ermites du Mont-Voiron , et surtout de l'Ordre de la Visitation sainte Marie. Cet Ordre , qui est sous la règle de saint Augustin , a répandu une si vive lumière , que dans l'espace de peu de temps il s'est propagé jusqu'au nombre de plus de cent trente monastères.

Enfin, ce sont les aiguillons continuels de la même charité qui pressaient jour et nuit le cœur de ce zélé pasteur à procurer de toutes ses forces le bien de son diocèse.

Il était tout occupé à la visite de son diocèse , et en route pour retourner à Anneci , lorsqu'après avoir célébré la sainte messe à Lyon , il fut attaqué d'une violente apoplexie , il reçut les sacrements de l'Eglise avec la piété et l'humilité la plus édifiante , il fit sa profession de foi , et répéta souvent ces paroles : *Je ne suis qu'un serviteur inutile , que la volonté du Seigneur se fasse et non la mienne ! ô mon Dieu et mon tout !* Le lendemain , fête des saints Innocents , lorsqu'en récitant les litanies on en fut venu à cet endroit : *Saints Innocents , priez pour lui* , il remit à Dieu son âme innocente , l'an de grâce 1622 , et de son âge le 55°.

Or il a plu au Très-Haut , qui est admirable dans

ses saints , de glorifier non-seulement par la vénération et le culte des peuples un homme d'une si grande sainteté , mais encore par un grand nombre de prodiges et de miracles , en sorte que ce charitable pasteur , si utile aux hommes pendant sa vie , a continué à leur rendre après sa mort d'importants services. Voici quelques-uns de ces miracles qui ont été constatés par des informations publiques , faites par notre autorité et par celle de la sacrée Congrégation , et examinés avec le plus grand soin.

Jérôme Génin s'était noyé , et on allait porter en terre son cadavre couvert d'un linceul , et exhaltant déjà une odeur fétide , lorsque tout-à-coup il ressuscita , remua les bras , et éleva la voix pour publier les louanges de François , assurant qu'au moment de sa résurrection , il lui avait apparu , revêtu de ses habits pontificaux , avec un visage éclatant et plein de bonté. Cette résurrection fut accompagnée d'autres circonstances non moins miraculeuses.

Claude Marmot , âgé de sept ans , aveugle-né , entièrement privé de la vue , étant prosterné au tombeau du serviteur de Dieu , après avoir achevé une neuvaine de prières , reçut l'usage de la vue.

Jeanne Peronne Evraz , âgée de cinq ans , était paralytique , ses jambes et ses cuisses étaient réduites à un tel état de maigreur , qu'on la regardait comme incapable de pouvoir jamais faire aucun mouvement ; mais à l'heure même que son père

priaient pour elle au tombeau de François, elle se trouva tout-à-coup guérie, et courut à sa mère.

Claude Julliard, âgé de dix ans, était malade d'une paralysie qu'il avait apportée en naissant, et qui lui avait ôté tout usage de ses cuisses et de ses jambes. Sa mère le porta trois fois au tombeau de François, pour le lui faire baiser. La troisième fois il sentit tout-à-coup la force et la vigueur animer ses membres qui jusqu'alors avaient été sans mouvement, il se leva, se tint seul sur ses pieds et marcha avec assurance.

Françoise de la Pesse était tombée dans une rivière où elle s'était noyée. Non-seulement elle ressuscita, mais, par un autre miracle, les meurtrissures, les enflures et les autres marques difformes qui avaient été la suite de cet accident disparurent.

Jacques Gueydin, qui était absolument perclus dès sa naissance, et dont les nerfs étaient contractés, fut tout-à-coup guéri.

Charles Moteron, qui était aussi perclus dès sa naissance et dont tout le corps ne présentait qu'un aspect difforme et hideux, fut subitement guéri; il prit la figure humaine dans toute sa perfection, et marcha facilement.

C'est pourquoi, pour rendre à une sainteté de vie si éclatante les honneurs qu'elle mérite, et pour répondre aux prières que nous en ont faites nos très-chers fils en Jésus-Christ, Louis, roi très-chrétien de France, la reine Anne sa mère, veuve, la reine d'Angleterre Marie Henriette; nos bien-

aimés fils , nobles personnes Charles Emmanuel duc de Savoie et prince de Piémont , Christine sa mère, veuve , duchesse de Savoie, François-Marie, duc de Bavière, et la duchesse Adélaïde son épouse, et encore le Clergé de France, les princes et les Seigneurs du même royaume , et tout l'Ordre des religieuses de la Visitation Sainte-Marie ; après avoir célébré publiquement dans la sainte basilique du prince des Apôtres, le 28 décembre 1661 , la Béatification du même François de Sales , le sacrifice de la messe achevé , nous donnâmes notre consentement à ce qu'on procédât à sa canonisation. Enfin, lorsqu'il n'a plus rien manqué des formalités que requièrent , pour une si sainte cérémonie , les règles des saints Pères, les décrets des sacrés Canons , l'ancienne coutume de la sainte Eglise Romaine et les ordonnances des nouveaux décrets , nous avons regardé que c'était un devoir de justice de rendre sur la terre un culte de louange et de vénération publique à celui que Dieu comble d'honneurs dans le ciel.

C'est pourquoi nous, et les cardinaux de la sainte Eglise Romaine , les patriarches , archevêques et évêques ; nos chers fils les prélats de la cour de Rome , nos officiers et les autres personnes de notre suite, le Clergé séculier et régulier de la même ville , et une grande affluence de peuple, nous étant tous solennellement rendus dans la sainte basilique du Vatican , trois demandes nous ont été faites pour le même décret de canonisation , au nom du roi très-chrétien , par notre fils bien-aimé noble

personne Charles , duc de Créquy , son ambassadeur auprès de nous. Alors ayant imploré les grâces du Saint-Esprit par des hymnes , des litanies et d'autres prières , agissant en l'honneur de la très-sainte et indivisible Trinité , pour l'exaltation de la foi catholique et l'accroissement de la religion chrétienne, en vertu de l'autorité de notre Seigneur Jésus-Christ , de celle des bienheureux Apôtres Pierre et Paul , et de la nôtre , après une mûre délibération et de fréquentes prières pour implorer l'assistance divine , d'après le conseil de nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Eglise Romaine , les patriarches , archevêques et évêques qui sont présentement à Rome , nous avons décrété et défini , comme par ces présentes nous décrétons et définissons que le bienheureux François de Sales , évêque de Genève , est saint , et nous l'avons inscrit, comme par ces présentes nous l'inscrivons au catalogue des saints, ordonnant que tous les ans , le 29 janvier , on fasse , dans l'Eglise universelle , avec piété et dévotion , mémoire de lui comme d'un saint confesseur pontife. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Et par la même autorité , nous avons accordé à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe , vraiment contrits et confessés , qui , chaque année au dit jour 29 janvier , visiteront le tombeau où repose son corps , sept ans et autant de quarantaines d'indulgence ; leur relâchant miséricordieusement , au nom du Seigneur , et en la forme qui est d'usage dans

l'Eglise , pour autant de temps des pénitences qui leur auraient été enjointes ou auxquelles ils seraient tenus en quelque manière que ce fût.

Après cela, pour louer et remercier l'infinie bonté et la suprême majesté de Dieu d'avoir voulu se servir de notre ministère pour décerner à saint François de Sales , évêque de Genève , le culte , les éloges et les honneurs que l'Eglise a coutume de rendre aux saints confesseurs pontifes , nous avons chanté le *Te Deum* ; ensuite nous avons récité l'oraison à l'autel de saint Pierre , et nous avons célébré , selon la coutume , une messe solennelle du second dimanche après Pâques , en ajoutant une seconde oraison qui a été la propre de saint François de Sales , avec la secrète et la postcommunion du commun des confesseurs pontifes , et nous avons accordé à tous les fidèles présents à la cérémonie , la plénière Indulgence et rémission de tous leurs péchés.

Que Dieu qui est admirable dans ses saints , soit donc béni de ce que nous avons reçu sa miséricorde au milieu de son temple par le don qu'il a fait à son Eglise d'un protecteur et d'un intercesseur nouveau auprès de sa divine majesté pour la tranquillité de la même Eglise , pour l'accroissement de la foi catholique , pour l'instruction et la conversion des hérétiques qui errent hors de la voie du salut.

Au reste , comme il serait difficile que l'original des présentes pût être porté partout où besoin serait , nous voulons qu'aux copies , même imprimées ,

revêtues de la signature d'un notaire public , et munies du sceau de quelque personne constituée en dignité , même foi soit partout ajoutée qu'à l'original , s'il était produit ou présenté.

Qu'il ne soit donc permis à personne d'enfreindre cet acte de décret , de définition , inscription , ordonnance , statut , concession , largesse et déclaration de notre volonté ; que personne ne soit si téméraire que d'oser y contrevenir. Si quelqu'un avait l'audace de se porter à un tel attentat , qu'il sache qu'il encourra l'indignation de Dieu tout-puissant et de ses bienheureux Apôtres Pierre et Paul.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, l'an de l'Incarnation de notre Seigneur 1665 , le 13^e jour avant les Calendes de mai (19 avril) , l'onzième de notre pontificat.

N^o 2.

RÉCIT DE DEUX MIRACLES MENTIONNÉS DANS LA BULLE DE
CANONISATION DE S. FRANÇOIS DE SALES, SAVOIR LA
RÉSURRECTION DE FRANÇOISE DE LA PESSE, LE
28 AVRIL 1623, ET CELLE DE JÉRÔME GENIN,
LE 1^{er} MAI DE LA MÊME ANNÉE.

François de la Pesse , seigneur de Viallon , conseiller du duc de Savoie , et maître-auditeur de la chambre des comptes du duché de Genevois , avait épousé Henriette Floccard dont il avait eu un fils et une fille. Cette famille était particulièrement chérie de saint François de Sales , ainsi qu'on le

voit dans plusieurs de ses lettres , et elle avait réciproquement beaucoup de vénération et de confiance en lui.

La mère de M. de la Pesse se nommait madame de Conflans , parce qu'elle avait épousé en secondes noces le Seigneur de Conflans ; elle demeurait à Anneci. Madame Berguère , épouse du premier sénateur de Chambéri , vint à Anneci rendre visite à M^{me} de Conflans , qui , à cette occasion , invita à dîner , le 28 avril 1623 , son fils avec son épouse et ses deux enfants , dont l'aîné , nommé François , avait près de dix ans , et la cadette , nommée Françoise , en avait environ neuf. Quatre mois s'étaient écoulés depuis la mort de saint François de Sales ; toute la ville d'Anneci retentissait du bruit de ses vertus et de ses miracles.

Après le dîner diverses personnes vinrent rendre visite à M^{me} Berguère , ce qui empêcha les parents des enfants d'avoir l'œil sur eux. Ceux-ci en profitèrent pour aller sans permission se promener dans le jardin qui était situé sur le bord de la rivière de Thioux , c'était alors environ midi et demi (car en ce temps-là on dînait ordinairement entre dix et onze heures du matin). Les enfants , étant arrivés dans le jardin , aperçurent quelques fleurs de l'autre côté de l'eau , ils eurent le désir de les cueillir , mais il n'y avait , pour passer la rivière , qu'une simple planche , et les eaux étaient fort grossies par la fonte des neiges. Néanmoins cela ne put arrêter la petite Françoise , et elle se hasarda à

passer sur cette planche ; elle faisait assez heureusement son trajet, lorsqu'étant au milieu de la planche, elle laissa tomber un de ses gants ; elle voulut se hâter de le relever, mais, en se baissant pour cela, la tête lui tourna, et elle tomba dans l'eau. Alors elle essaya de s'aider des pieds et des mains pour remonter sur la planche et elle voulut appeler son frère à son secours ; mais en ouvrant la bouche, elle fut tellement suffoquée par la masse d'eau qui s'y précipita, qu'elle perdit connaissance.

Son frère, triste témoin de cet accident, pleurait en vain et criait : *ma pauvre sœur ! ma pauvre sœur !* Il lui était impossible d'aller à son aide, et bientôt il ne la vit plus. Alors il fut réduit à retourner promptement chez M^{me} de Conflans, pour instruire ses parents de cet affreux accident. En y entrant, il rencontra la femme de chambre, nommée Jeanne Tronchet, à qui il fit part de ce malheur ; elle appela aussitôt madame de Conflans, et lui raconte ce qui était arrivé ; toutes les deux en firent part à madame de la Pesse, dont il est plus aisé de se représenter la douleur que de l'exprimer.

Le jeune François de la Pesse descendit dans la basse-cour, il y trouva son précepteur, M. Verdan, qui venait le chercher pour le mener au collège, et lui dit d'une voix tremblante : *ma sœur est noyée.* Celui-ci monta promptement dans la maison, il trouva toutes les dames dans la désolation, et particulièrement la mère qui, étant à genoux, s'écriait : *Glorieux François de Sales, je vous recommande*

ma fille , je vous voue un cœur d'or , si je puis la recouvrer.

Mesdames de Crest et de Crans , toutes deux de la ville d'Anneci , étaient du nombre de celles qui se trouvaient là . Elles sortirent avec le précepteur et avec M^{me} de Conflans pour aller le long de la rivière de Thioux chercher si on pourrait découvrir où était le corps . Plusieurs autres personnes d'Anneci se joignirent à elles . Pendant environ un quart d'heure les recherches furent vaines ; mais enfin , assez loin du lieu où l'accident était arrivé , M. Verdan aperçut au fond de la rivière quelque chose de blanc , il appela aussitôt toutes les autres personnes qui , ayant considéré avec soin , reconnurent que c'était effectivement le corps de Françoise de la Pesse , qui portait ce jour-là un tablier de couleur blanche . Le corps était couché à la renverse , le visage était à découvert , et les jambes étaient entrelascées dans quelques herbes qui se trouvaient au fond de l'eau .

La rivière avait en cet endroit plus de vingt pieds de profondeur , et aucun de ceux qui étaient accourus ne voulut se hasarder de plonger dans l'eau pour en retirer le corps . Alors M. Verdan alla chercher un nommé Jean-Louis d'Aurillac , très-bon nageur , et il l'amena sur le lieu . Lorsque d'Aurillac y fut arrivé , il se jeta une première fois dans la rivière , mais l'eau était si froide qu'il en eut le cœur saisi , et il se trouva en péril de sa vie . Il fit alors le vœu d'aller visiter le corps de saint

Claude, en Franche-Comté , s'il sortait heureusement de ce danger. Il revint effectivement au bord de la rivière , mais sans rapporter le corps de la petite Française.

On lui fit de nouveau de vives instances et la promesse d'une forte récompense s'il se jetait encore une fois dans l'eau et rapportait le corps de la petite noyée. Il refusa long-temps , en sorte que pendant plus d'un quart-d'heure toutes les sollicitations furent inutiles , jusqu'à ce qu'enfin le chevalier Janus de Sales déclara qu'il allait lui-même plonger dans la rivière pour chercher le corps. Cette résolution fit honte à d'Aurillac qui consentit à faire une seconde tentative.

Après donc qu'il se fut réchauffé , il fit le signe de la croix , et se plongea dans l'eau d'où il revint tenant le corps de la petite d'une main , et nageant de l'autre. Lorsque le corps fut sur le rivage , tous les assistants reconnurent que la jeune personne était morte. D'Aurillac ayant pris le corps sur ses épaules , le porta dans la maison du seigneur de Conflans.

Le médecin Grandis et l'apothicaire Langlois visitèrent le corps avec soin ; ils mirent sous le nez et sur la bouche du coton cardé , et voyant qu'il ne remuait point , ils firent apporter un miroir qu'ils laissèrent assez long-temps au-dessus de la bouche , sans qu'il parût terni en aucune manière. Après ces expériences et un examen soigneux , ils déclarèrent qu'elle était bien décidément morte. Les si-

gnes de mort, outre ceux que je viens de rapporter , étaient 1° que le corps se trouvait entièrement privé de tous ses sens et de toute sorte de mouvements de pouls et de respirations ; 2° qu'il jetait du sang et de l'écume par la bouche , comme cela arrive souvent aux noyés véritablement morts ; 3° que le visage était enflé , livide, noirâtre et verdâtre ; 4° que le corps était froid en toutes ses parties comme un glaçon , ce qui faisait connaître que la chaleur naturelle était entièrement éteinte ; 5° que tous les membres étaient inflexibles et raides comme un bâton ; 6° que les yeux étaient monstrueusement gros et enflés ; 7° que le corps était tellement enflé et plein d'eau jusqu'à la gorge , que pour lui ôter ses habits , il fallut les couper et les déchirer.

Au reste la petite Françoise était restée plus de deux heures au fond de la rivière , dans un temps où l'eau était d'un froid glacial , et dans un lieu où il y avait plus de vingt pieds d'eau. Il aurait été impossible que la vie eût pu subsister en elle pendant si long-temps , vu la cessation de toute transpiration et respiration.

Après l'examen fait par le médecin , on mit le corps sur un lit que l'on couvrit d'un drap , et l'on chargea Jeanne Tronchet , qui était , comme je l'ai dit , femme de chambre , de garder le corps. Plusieurs parents et amis vinrent successivement voir ce triste spectacle. Parmi eux était M. Pathod , curé des Ollières , paroisse située à deux lieues d'Anneci. Il était venu dans cette ville pour quelques affai-

res. Il y avait rencontré, dans une rue, vers quatre heures après midi, le chevalier de Sales, qui lui avait raconté le malheur qui venait d'arriver à Françoise de la Pesse, et la désolation de toute la maison. M. Puthod s'y rendit aussitôt, et après avoir vu l'état affreux du corps de la petite, il alla porter quelques paroles de consolation à madame de la Pesse, dont il était fort connu. Il la trouva à genoux, pleurant et s'écriant : *Bienheureux François de Sales, ma fille !* Elle lui dit qu'elle était à plaindre, mais qu'elle espérait en Dieu par l'intercession de son serviteur. Elle recommença aussitôt à s'écrier : *Bienheureux François de Sales, ma fille !*

Les dames de Grans et de Crest étaient auprès d'elle ; elle les pria d'aller au tombeau du serviteur de Dieu, et de ratifier en son nom le vœu qu'elle avait fait de donner un cœur d'or, si elle obtenait, par son intercession, la vie de sa fille. Ces deux dames se chargèrent de la commission, et sortirent pour l'aller exécuter. Le curé des Ollières était sorti aussi pour aller vaquer à ses affaires.

Les deux dames se rendirent donc à l'église de la Visitation, où elles ratifièrent le vœu de madame de la Pesse. Pendant qu'elles s'acquittaient de cet exercice de piété, vers les quatre heures du soir, il arriva que madame Claudine Floccard et sa fille Henriette Floccard, qui étaient toutes deux auprès de madame de la Pesse, voulurent retourner dans leur maison. Madame de Conflans sortit pour les accompagner, et toutes trois entrèrent dans la

chambre où était le corps de la petite , pour le voir encore une fois. Elles y trouvèrent Jeanne Tronchet , et elles levèrent le drap qui couvrait le corps pour le regarder ; mais quelle fut leur surprise , lorsque tout-à-coup elles virent la petite ouvrir les yeux , joindre les mains et s'asseoir sur son lit ! Aussitôt , Jeanne Tronchet courut en grande hâte dans la chambre où était madame de la Pesse , et lui cria que Françoise était ressuscitée. Tous ceux qui étaient là accoururent à la chambre de la petite , et on la trouva assise sur son lit. Elle leur dit qu'elle avait bien dormi , et fut fort étonnée d'entendre tout le monde crier au miracle.

On remarqua cependant encore avec douleur qu'elle avait le visage enflé et tout livide. Mais madame de la Pesse se mit aussitôt à genoux et renouvela son vœu , en priant Dieu , par l'intercession de son serviteur , de lui accorder la grâce tout entière. Aussitôt l'enflure et la laideur disparurent , et le visage de la jeune fille reprit en entier sa première forme. Après cela , la petite s'étant levée marcha d'un pas ferme dans la chambre.

Le bruit de ce miracle se répandit bientôt ; et une foule de personnes accoururent pour en être témoins. De ce nombre fut le curé des Ollières ; il sortait de chez le président Favre , lorsqu'il apprit cette nouvelle. Il vint chez madame de la Pesse , qu'il trouva tenant entre ses bras sa fille en parfaite santé. La chambre était pleine de personnes qui ,

dans une vive admiration , célébraient les louanges de François de Sales.

Le même jour, vers les six heures du soir on conduisit la petite Françoise chez son père. Sur la route tout le monde sortait en foule pour contempler cette merveille.

Dès que madame de la Pesse fut arrivée chez elle, elle rassembla tout ce qu'elle avait d'or en bracelets, colliers , bagues et autres bijoux , et l'envoya à un orfèvre avec ordre de travailler incessamment à en faire un cœur d'or massif.

Le lendemain elle alla avec la petite ressuscitée et plusieurs dames de la ville au tombeau du serviteur de Dieu ; elle fit dire une messe en actions de grâces dans l'église de la Visitation. On remarqua que la petite Françoise n'éprouva ni lassitude , ni fatigue , et qu'en un mot elle se trouva dans le même état que si jamais elle n'était tombée dans la rivière , et cela quoiqu'elle n'eût pas rejeté une seule goutte de tant d'eau qu'elle avait avalée.

Le jour suivant , 30 avril , l'orfèvre ayant achevé son travail , la petite Françoise fut conduite par ses parents , au milieu d'une foule immense de peuple, au tombeau du bienheureux François de Sales , où madame de la Pesse fit l'offrande du cœur d'or qu'elle avait voué.

Environ dix ans après Françoise entra dans l'Ordre des religieuses de la Visitation , où elle s'est toujours distinguée par son éminente piété, n'ayant terminé sa carrière mortelle que le 23 du mois de septembre 1675.

Lorsqu'en 1656, c'est-à-dire trente-trois ans après ce miracle, on fit des informations pour le procès de la Canonisation de François de Sales, il se trouvait encore plusieurs témoins oculaires de cette merveille, dont les dépositions très-détaillées ont été insérées dans le procès de la Canonisation. Les principaux de ces témoins sont 1° Françoise Angélique de la Pesse, sur laquelle le miracle avait été opéré, 2° M. Verdan, curé de Frangy, qui était précepteur chez M. de la Pesse, dans le temps où le miracle arriva; 3° François de la Pesse, frère de la ressuscitée. Il avait été marié, mais après la mort de son épouse, il était entré dans l'état ecclésiastique; 4° Béatrix de Grans, qui était âgée de dix-neuf ans lors du miracle, et qui s'était trouvée alors avec sa mère auprès de madame de la Pesse; 5° Marguerite Garbillion d'Anneci, qui avait dix-sept ans lors du miracle; elle était du nombre des dames qui étaient venues rendre visite à madame de Conflans, et qui se trouvaient auprès de madame de la Pesse en cette circonstance; 6° Jeanne Tronchet, d'Anneci, qui avait cinquante ans lors du miracle, et qui était cette femme de chambre de madame de la Pesse, dont il a été parlé plus haut; 7° le chanoine Claude-Aimé Puthod, qui, lorsque le miracle arriva, était âgé de trente neuf ans, et curé des Ollières.

Je reprends maintenant l'histoire du chanoine Claude Puthod. Le 29 avril, le lendemain de la résurrection de Françoise de la Pesse, il retourna

de bonne heure à la cure des Ollières , où , après avoir célébré la sainte messe , il raconta le miracle à Claude Crozet , son vicaire , et à deux écoliers nommés Jérôme et François Genin. C'étaient deux frères qui avaient été placés par leurs parents à la cure des Ollières, pour y apprendre le latin sous la direction de M. Crozet, vicaire. Jérôme avait quinze ans et François quatorzé. Ils étaient natifs de Sainte-Hélène-du-Lac, dans le diocèse de Maurienne. Pendant le reste du jour on parla beaucoup du miracle obtenu par l'intercession du bienheureux François de Sales , et ces enfants furent vivement frappés d'un récit si extraordinaire.

Le lendemain , 30 avril, le curé partit avant le jour pour aller à Thorens, où il avait quelques affaires à régler. Ce même matin l'abbé Crozet ayant trouvé que Jérôme Genin avait mal fait son thème et ne savait pas bien ses leçons, lui donna rudement le fouet , car c'était un homme impitoyable. Après cela il partit à six heures du matin pour aller voir un frère qu'il avait dans une paroisse voisine. Jérôme Genin, qui était outré de la conduite rigoureuse de l'abbé Crozet, engagea son frère François à profiter de l'absence du curé et du vicaire pour se sauver furtivement de la maison , et retourner chez leurs parents. Ils partirent donc ensemble , et après avoir fait une lieue et quart de chemin , ils arrivèrent, vers les huit heures du matin , sur le bord de la rivière de Fier ; ils la trouvèrent prodigieusement enflée et débordée à cause de la fonte des neiges.

Il n'y avait pas de pont pour la passer, mais seulement trois planches ou chevrons qui n'étaient pas attachés ensemble, et qui, quoiqu'ils fussent d'une grande longueur, allaient à peine d'un bout de la rivière à l'autre.

Nos deux jeunes gens furent alors en grande perplexité. Ils tinrent conseil ensemble : François inclinait beaucoup à retourner chez le curé des Ollières ; mais Jérôme appréhendait de retomber entre les mains de l'abbé Crozet, sachant bien que cette fuite leur attirerait les plus sévères punitions. Il fit donc de si vives représentations à son frère, que la résolution fut prise de passer la rivière, malgré le danger auquel on s'exposait. Mais comme les planches n'étaient point solides, et qu'on ne pouvait pas marcher dessus sans les faire vaciller, Jérôme voulut passer seul le premier, et dit à François :
• Il ne faut pas, mon frère, que tu commences à
• passer avant que je sois entièrement arrivé à
• l'autre bord, de peur que cela n'imprime aux
• planches un mouvement qui nous fasse tomber
• l'un et l'autre dans la rivière. »

Ce n'était pas au reste sans frayeur que Jérôme entreprenait ce passage périlleux ; c'est pourquoi il dit encore à son frère qu'il fallait faire avant tout un vœu au bienheureux François de Sales, qui avait tant de pouvoir auprès de Dieu, et promettre que s'ils passaient, ils iraient entendre la messe dans l'église de la Visitation d'Anneci, où reposait le corps du serviteur de Dieu. Ils se mirent donc à

genoux , et firent ce vœu. Ensuite Jérôme s'étant levé , fit le signe de la croix et commença à marcher sur les planches. Mais lorsqu'il fut arrivé vers le milieu de la rivière, la profondeur de l'eau, qui était en cet endroit de plus de trente pieds, l'effraya et lui fit tourner la tête, tellement qu'il tomba sur les planches. Il eut encore assez de présence d'esprit pour renouveler son vœu, et il s'écria trois fois : *Bienheureux François de Sales , sauvez-moi !* Après cela il ne put se soutenir plus long-temps sur les planches qui vacillèrent tellement , qu'il tomba tout-à-fait dans la rivière.

François Genin s'avança deux ou trois fois pour aller au secours de son frère , mais son désir de le sauver l'exposa lui-même à un grand danger ; il tomba aussi sur les planches , et il courut grand risque de se noyer ; alors il s'écria à plusieurs reprises : *Bienheureux François de Sales , sauvez-moi !* Et rempant sur son ventre en s'aidant des pieds et des mains , il parvint enfin à regagner le rivage dont heureusement il n'était pas fort éloigné. Alors il marcha le long du courant de la rivière , se tenant sur le bord , et s'occupant à examiner s'il n'apercevrait point son frère. Il l'appelait à grands cris , mais inutilement ; il ne put voir que son chapeau que l'eau entraînait avec rapidité .

Après avoir fait environ deux cents pas , il reconnut qu'il n'y avait plus d'espérance , et il résolut de retourner aux Ollières , afin d'avertir M. Puthod de cet accident. Il fallait traverser le village

d'Ornay, qui était situé environ à un quart de lieue de l'endroit où l'accident était arrivé. Y étant venu, et passant devant la maison de Jean Raphin, marchand de vin, sa fille nommée Antoinette Raphin, qui était âgée d'environ vingt-ans, et qui se trouvait sur le seuil de la porte, fut étonnée de voir ce jeune homme pleurer à chaudes larmes ; elle l'aborda et lui demanda la cause de ses pleurs. Il lui raconta l'affreux malheur dont il venait d'être témoin, et pendant qu'il lui faisait ce triste récit, Jean Raphin, Marin Raphin, frère d'Antoinette, et plusieurs autres personnes d'Ornay survinrent, auxquelles il rapporta également ce qui était arrivé, et il les pria d'aller au bord de la rivière pour tâcher de trouver le corps ; ils y coururent en grand nombre, entre autres Jean Raphin, son fils Marin et sa fille Antoinette, Philippe de Rouzier, et Louise sa fille, âgée de 22 ans, Nicolas Curtet et son fils Martin, âgé de 27 ans.

Pendant ce temps, François Genin continua sa route ; mais étant arrivé aux Ollières, il ne trouva ni M. Puthod, ni M. Crozet. Il ne put donc faire autre chose que de recommander qu'on les instruisit de ce funeste événement dès qu'ils seraient de retour, et il reprit ensuite le chemin de la rivière avec trois hommes des Ollières, qui l'accompagnèrent.

Étant arrivés sur le bord de l'eau, ils y trouvèrent plus de trente personnes qui y étaient venues d'Ornay pour chercher le corps, mais sans que l'on

eût rien pu découvrir, car l'eau était extrêmement trouble. On fit encore pendant quelque temps d'autres recherches qui ne furent pas moins infructueuses. Enfin, à midi et demi, on vit arriver Alexandre Raphin, cousin de Jean Raphin ; c'était le plus habile nageur et plongeur qu'il y eût dans le pays ; et il lui était arrivé en diverses fois de retirer de cette rivière plus de quarante corps morts ; car elle est extrêmement dangereuse, surtout dans les mois d'avril et de mai, où les neiges des montagnes voisines ont coutume de fondre ; et elle l'était encore plus cette année, parce que la fonte des neiges avait été plus considérable qu'à l'ordinaire.

Quand François Genin eut appris que cet homme était un habile plongeur, il le supplia de chercher le corps de son frère, lui promettant de le faire bien récompenser par le curé des Ollières. Plusieurs de ceux qui étaient présents l'en prièrent aussi, et il promit de le faire. Il considéra d'abord attentivement le lieu où Jérôme Genin était tombé, et après en avoir sondé avec un cordeau la profondeur, qui se trouva de plus de trente pieds, il plongea et demeura dans la rivière environ un quart d'heure, revenant de temps en temps sur l'eau pour respirer. Après cela il en sortit, et annonça qu'il n'avait rien pu trouver, et que l'eau était si froide qu'il ne lui était pas possible d'y demeurer davantage. C'est pourquoi Jean Raphin, pour l'encourager, envoya sa fille Antoinette chercher chez lui du pain et du vin, afin qu'il prît des forces. Alexan-

dre Raphin voulait néanmoins s'en retourner, mais les larmes redoublées de François Genin et les instantes sollicitations de ceux qui étaient présents eurent assez d'empire sur lui pour le déterminer à faire une nouvelle tentative.

Ainsi après avoir bu et mangé, et s'être longtemps reposé, il se jeta dans l'eau, au même endroit, et chercha inutilement de tous côtés. Ensuite il descendit beaucoup plus bas, et ne trouvant encore rien, il fut contraint de sortir de l'eau une seconde fois, parce qu'il n'y pouvait demeurer plus long-temps.

Lorsqu'il se fut un peu remis, il cotoya la rivière avec tous ceux qui étaient présents, examinant de tous côtés en quel endroit le corps pouvait être arrêté. Enfin, après des recherches qui durèrent près d'une heure, et après que les assistants eurent bien consulté les uns avec les autres, on fut unanimement d'avis que le corps se serait probablement arrêté à un endroit où la rivière fait un coude, et où il y a un creux d'environ vingt-deux pieds de profondeur. Alexandre Raphin plongea donc encore en ce lieu, et chercha long-temps inutilement dans le fond de ce gouffre. Il avait même perdu l'espérance de rien trouver, et se disposait à retourner au rivage, lorsqu'il toucha du pied quelque chose de froid comme glace. Il regarda attentivement, et reconnut que c'était un cadavre qui avait été arrêté en cet endroit par un tronc d'arbre que la rivière y avait entraîné, et par de grosses pierres. Il

remonta aussitôt sur l'eau en s'écriant : *je l'ai trouvé !* Après cela , il sortit de l'eau , disant qu'il avait grand besoin de se reposer , et qu'ensuite il irait avec son fils chercher le corps et le retirer de l'eau. Il le fit effectivement , et le ramena par un bras , tandis que son fils poussait le corps par derrière.

C'était environ quatre heures après-midi. Ainsi le corps avait resté huit heures dans l'eau. Aussi , quand on le plaça sur le rivage , il était si enflé et si hideux , qu'il était à peine reconnaissable. Il était rempli d'eau jusqu'à la gorge , la bouche pleine de sang et de sable , le visage noir et livide. Il était meurtri en divers endroits , ce qui était arrivé par le choc des pierres contre lesquelles il avait heurté lorsqu'il était entraîné par le courant de l'eau.

Alexandre Raphin , après s'être un peu reposé , chargea le corps sur ses épaules , tandis que son fils Martin le soutenait par les pieds , et ils le portèrent ainsi au village d'Ornay dans une grange appartenant à Jean Raphin. Ornay est un hameau de la paroisse de Ville , et on était allé avertir M. Jacques de Bellegarde , qui en était curé. Il arriva à Ornay vers les cinq heures , et trouva un grand nombre de personnes autour du mort , qui lui conseillèrent de faire aussitôt l'enterrement.

Dans ce moment , un juge d'Anneci nommé Michel Bovard , passait par Ornay pour aller à Thorrens. Voyant une multitude de personnes rassemblées , il s'informa du motif de ce concours , et ayant appris ce qui s'était passé , et qu'on délibé-

rait s'il fallait enterrer tout de suite le cadavre , il représenta au curé de Ville qu'il était à propos d'attendre l'arrivée de M. Puthod , sans lequel il ne convenait pas de rien faire. Après cela il continua sa route. L'enterrement fut en effet renvoyé au lendemain , et le curé de Ville se borna à marquer dans le cimetière le lieu où il fallait creuser la fosse.

A six heures le curé des Ollières arriva enfin a Ornay. Il était revenu aux Ollières sur les cinq heures du soir , et il y avait appris tout ce qui s'était passé en son absence. A cette nouvelle il était parti en grande hâte pour Ornay , où il trouva le corps étendu dans la grange , et si difforme , que s'il n'eût pas été averti de l'accident , il ne l'eût pas reconnu. Il se mit à genoux auprès de ce cadavre , et il fit vœu que , s'il plaisait à Dieu , pour la gloire de son serviteur François de Sales , de le ressusciter , il célébrerait , pendant neuf jours de suite , la messe dans l'église de la Visitation , où était son tombeau. Il prit ensuite par la main François Genin , frère du défunt , et après lui avoir fait une courte remontrance , il alla avec lui chez le curé de Ville , auquel il demanda la permission de dire le lendemain la grand'messe pour l'ensevelissement , ce qui lui fut accordé aisément , et le curé les retint pour souper et pour coucher.

Sur ces entrefaites Etienne Gorré , d'Anneci , vint demander au curé de Ville s'il avait quelque commission pour Anneci , et M. Puthod le chargea

d'aller au tombeau du serviteur de Dieu renouveler le vœu qu'il avait fait.

Après souper, les deux curés allèrent dans la grange où était le corps ; ils y firent apporter de l'eau bénite, et y récitèrent ensemble l'office des morts. Ensuite ils se retirèrent ; mais, sur la demande de M. Puthod, Antoinette Raphin, Louise de Ronzier et Jeanne Ramu passèrent une partie de la nuit dans la grange pour y veiller le mort. Elle se retirèrent au premier chant du coq, ayant été remplacées par Martin et Marin Raphin, qui y demeurèrent jusqu'au jour, et alors celles qui avaient veillé la nuit revinrent les relever, mais cet exercice de charité leur fut très-pénible, surtout cette seconde fois, à cause de la mauvaise odeur qu'exhalait le cadavre.

Vers les six heures du matin M. Puthod retourna dans la grange et y demeura environ deux heures, pendant lesquelles il dit son bréviaire et renouvela son vœu. Ensuite il alla à l'église de la paroisse où il servit la messe que le curé dit pour le défunt, après laquelle il se confessa à lui, et célébra la grand'messe. Ensuite on alla faire la levée du corps. M. Puthod était revêtu d'un surplis et d'une étole, le curé de Ville avait un surplis, ils étaient précédés de la croix. Ils entrèrent ainsi dans la grange vers onze heures, et ils y trouvèrent plusieurs personnes qui leur dirent qu'il n'y avait plus moyen de rester auprès du cadavre, tant il sentait mauvais. Ils en sortirent eux-mêmes après avoir

jeté de l'eau bénite sur le corps , et ils chantèrent hors de la grange les psaumes ordinaires. Cependant ceux qui étaient restés auprès du corps le revêtirent d'une chemise, suivant la coutume de ce lieu, où l'on ne rend ce dernier devoir au corps de ceux qui sont noyés , qu'à l'instant même où l'on veut les porter en terre. Ce fut Antoinette Raphin qui apporta la chemise, et comme elle achevait de la lui mettre , Jérôme Genin leva le bras , et s'écria : *O bienheureux François de Sales !* Alors ceux qui étaient venus pour l'enterrement , au nombre de plus de trente , furent tellement surpris , que quelques-uns prirent la fuite ; d'autres plus courageux criaient : *miracle ! miracle ! il est ressuscité.* Louise de Ronzier tomba évanouie. L'un des hommes qui devaient porter le corps en terre , nommé Jacques Ramu , en fit autant ; et dans la confusion où l'on était , quelqu'un de ceux qui étaient là prit le bénitier et lui jeta de l'eau bénite au visage pour le ranimer.

Le bruit confus qu'entendirent les deux curés qui récitaient les prières des morts , les obligea à discontinuer leurs prières et à regarder derrière eux. Ils virent cette foule , les uns à genoux , les autres les bras levés vers le ciel , et la plupart qui les appelaient à venir voir le miracle , entre autres Alexandre Raphin qui était sorti de la grange en grande hâte pour les avertir , et qui criait de toutes ses forces : *Messieurs , accourez , ce mort est ressuscité !*

Les deux curés rentrèrent donc précipitamment dans la grange , et s'étant approchés du corps dont le visage avait déjà été découvert par l'un des assistants , ils virent le jeune homme plein de vie , son visage rétabli au même état où il était avant sa mort, ses yeux ouverts , sa parole assez ferme. M. Puthod lui demanda s'il le reconnaissait. Il répondit : *Je connais le bienheureux François de Sales par qui j'ai été ressuscité, et vous aussi, M. le curé.* Aussitôt il se leva et commença à marcher. La frayeur saisit si fort M. Puthod , que les jambes lui manquant , il fut obligé de se mettre à genoux.

Comme Jérôme Genin avait de la peine à parler à cause du sable et de la boue dont il avait la bouche pleine , on lui apporta du vin avec lequel il se lava la bouche , les yeux , les oreilles et les narines. Il raconta que François de Sales lui avait apparu vêtu pontificalement , ayant le visage rayonnant , et que le regardant d'un œil de douceur et de bonté il lui avait donné sa bénédiction ; qu'après cela il avait été fort surpris de se voir en chemise dans une grange , et d'apercevoir auprès de lui le brancard sur lequel on a coutume de porter les morts , et autour de lui un grand nombre de personnes dont les unes étaient épouvantées et les autres criaient au miracle.

On le fit changer de chemise , et on remarqua qu'il était meurtri en plusieurs endroits des cuisses, des jambes et des bras. En effet, il se plaignait des douleurs qu'il y ressentait. On l'habilla d'un habit

qu'un voisin prêta , parce que les siens étaient mouillés et pleins de boue.

Le curé de Ville fit une courte exhortation aux assistants ; il leur rapporta comment Jérôme Genin s'était recommandé au bienheureux François de Sales , et le vœu qu'avait fait pour sa résurrection le curé des Ollières. Il leur fit remarquer la grandeur du miracle , puisque celui qu'ils voyaient plein de vie avait été mort pendant 26 heures. Il termina son exhortation en leur recommandant d'avoir une dévotion spéciale pour le bienheureux François de Sales , et de pratiquer exactement les saintes instructions qu'ils avaient souvent entendues de la bouche de ce serviteur de Dieu.

Il est à remarquer que Jérôme Genin ne vomit point l'eau qu'il avait avalée dans la rivière. Ainsi cette prodigieuse quantité d'eau disparut par un effet miraculeux de la protection de saint François de Sales.

M. Puthod voulut promptement conduire le resuscité dans son église paroissiale , et exposer à ses paroissiens ce miracle. Il alla donc sans délai aux Ollières, à pied; Jérôme Genin l'accompagnait aussi à pied avec François son frère. Aussitôt qu'ils furent entrés dans l'église , M. Puthod sonna la cloche , et plusieurs des paroissiens s'étant rassemblés, il leur raconta le miracle , leur recommandant d'avoir une grande dévotion au bienheureux François de Sales , et entonna le *Te Deum*, qui fut chanté en actions de grâces.

Dans l'après-midi, le juge d'Anneci, Michel Bo-
vard, vint de Thorens faire une visite de consola-
tion au curé des Ollières. Mais quelle fut sa sur-
prise lorsque en entrant dans la maison le premier
qu'il rencontra fut celui qu'il avait vu mort la veille,
et horriblement défiguré ! Il fut saisi de frayeur,
croyant que c'était un fantôme ; mais on le rassura
bientôt en lui racontant le miracle.

Le reste du jour se passa comme à l'ordinaire ;
mais Jérôme Genin ressentit plus vivement pendant
la nuit les douleurs que lui causaient les meurtris-
sures de ses cuisses, de ses jambes et de ses bras ;
ce qui n'empêcha pas que le lendemain il ne se
levât et ne vaquât à ses exercices comme à l'ordi-
naire. Les trois jours suivants il continua à éprouver
les mêmes souffrances.

Le 4 mai, M. Puthod, Jérôme et François Genin
allèrent à Anneci pour exécuter leurs vœux au
tombeau du serviteur de Dieu. Ils y arrivèrent à
neuf heures, et M. Puthod célébra la messe pen-
dant laquelle il donna la communion à Jérôme et
à François Genin. Après qu'il eut fait son action
de grâces dans la sacristie, il dit à Jérôme Genin
de se prosterner sur le tombeau du serviteur de
Dieu. Celui-ci demeura dans cette situation environ
un demi-quart d'heure, après lequel il se leva et
dit avec une vigueur extraordinaire : *Par la misé-
ricorde de Notre-Seigneur, mes douleurs viennent
de cesser tout-à-coup.* En effet, toutes ses meurtris-
sures avaient disparu, et il n'en ressentit plus au-
cune souffrance.

Ils demeurèrent à Anneci quelques jours, durant lesquels M. Puthod célébra les neuf messes qu'il avait vouées. Ensuite ils s'en retournèrent aux Ollières, où les frères Genin demeurèrent jusqu'au mois de septembre. Alors leurs parents les retirèrent pour les envoyer au collège de Cham-béri.

Dans la suite Jérôme Genin entra dans l'état ecclésiastique, et devint docteur en théologie, curé de la paroisse de la Rochette, et official du diocèse de Maurienne. Il exerçait ces emplois, lorsqu'en 1656 on fit les informations pour le procès de la canonisation de saint François de Sales. On y reçut sa déposition, ainsi que celle de plusieurs autres témoins oculaires. Voici les noms des principaux :

1. Claude Puthod, alors chanoine d'Anneci, et qui était curé des Ollières lors du miracle.

2. Jérôme Genin, sur qui le miracle s'était opéré, comme je viens de dire.

3. François Genin son frère, qui était, en 1656, greffier à Sainte-Hélène-du-Lac.

4. Alexandre Raphin, âgé, en 1656, de 73 ans.

5. Martin Raphin, qui avait aidé Alexandre son père à tirer le cadavre du fond de l'eau.

6. Marin Raphin, fils de Jean Raphin.

7. Martin Curtet.

8. Michel Bovard, juge d'Anneci.

9. Antoinette Raphin, fille de Jean Raphin.

10. Louise de Ronzier, qui avait passé une partie

de la nuit et du jour auprès du cadavre, avec Antoinette Raphin.

Leurs dépositions sont fort détaillées, et il est impossible, quand on lit attentivement le procès de la canonisation, de ne pas reconnaître que ce fait est attesté de la manière la plus incontestable.

FIN.

TABLE

ALPHABÉTIQUE

DES

PRINCIPALES MATIÈRES CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

A.

ABANDON DE SOI-MÊME ENTRE LES MAINS DE DIEU.

Importance de cet abandon, tom. II, p. 217.

Exercice de cet abandon, tom. II, p. 219.

Exemple de cet abandon, tom. II, p. 270.

ABJECTION.

Amour de l'abjection, tom. I, p. 93.

ADIEU.

Signification de ce mot, tom. I, p. 94.

AMOUR DE DIEU. *Voyez tout le chapitre second de la troisième partie*, tom. I, p. 235 et suiv.

Tout par amour, rien par force, tom. II, p. 62.

Il n'y a point de motif plus sublime que celui de l'amour de Dieu, tom. I, p. 75.

L'amour de Dieu donne un grand prix à nos œuvres, tom. I, p. 226, 249.

L'amour de Dieu est le meilleur moyen d'avancer dans la perfection, tom. I, p. 30.

L'amour de Dieu est la meilleure disposition pour bien mourir, tom. I, p. 51.

L'amour de Jésus-Christ nous presse, t. I, p. 165, 124, 235.

Effusions d'un cœur pénétré d'amour, tom. I, p. 150.

Tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu, tom. I, p. 9.

AMOUR DU PROCHAIN. *Voyez le chapitre entier de la troisième partie, sur cet objet*, tom. II, p. 12 et suiv.

Effets de la communion relativement à l'amour du prochain, tom. I, p. 205, 209.

AMOUR DES ENNEMIS. *Voyez le chapitre entier de la troisième partie, sur cet objet*, tom. II, p. 37 et suiv.

ASPIRATIONS.

Modèles d'aspirations, tom. I, p. 147.

Utilité des aspirations, tom. I, p. 146.

Importance des aspirations la veille de la communion, tom. I, p. 219.

AUBERGISTE.

Réponse ingénieuse faite à un aubergiste, tom. II, p. 29.

AUSTÉRITÉS.

Elles doivent être réglées par la prudence, tom. I, p. 28.

B.**BÉATITUDES.**

Les huit béatitudes comparées à la petite pierre qui renversa la statue de Nabuchodonosor, tom. II, p. 148, 152.

SAINT BERNARD.

Sa conduite dans les cours et dans les armées, tom. I, p. 16.

BONTÉ DE DIEU.

Dieu est notre père, tom. I, p. 10.

Correspondance entre la richesse divine et l'indigence humaine, tom. I, p. 295.

C.**CALOMNIES.**

Règles de conduite pour ceux qui sont calomniés, tom. I, p. 301 et suiv.

CHASTÉTÉ. *Voyez le chapitre entier de la troisième partie, sur cet objet*, tom. II, p. 78.

COMMUNION.

Inestimables fruits de la communion, tom. I, p. 204.

Préparation à la communion, tom. I, p. 212.

Prières pour la préparation et l'action de grâces, tom. I, p. 220.

Effets de la communion relativement à l'amour du prochain, tom. I, p. 205, 209.

Règles concernant la communion fréquente, tom. I, p. 196.

Dispositions pour la fréquente communion, tom. I, p. 198.

Avantages de la fréquente communion, tom. I, p. 200.

Cémisements sur la diminution du nombre des communions, tom. I, p. 199.

CONDESCENDANCE. *Voyez le chapitre entier de la troisième partie, sur cet objet*, tom. II, p. 72.

En quoi consiste la condescendance, tom. II, p. 70.

CONFESSION.

Avantages et douceur de la confession, tom. I, p. 188.

Il faut user d'une grande franchise dans l'aveu de ses péchés, tom. I, p. 186.

CONFIANCE EN DIEU. *Voyez le chapitre entier de la troisième partie, sur cet objet*, tom. II, p. 1 et suiv.

Motifs de confiance en Dieu, tom. I, p. 9.

Il faut naviguer toujours entre l'espérance et la crainte, tom. II, p. 193.

La grandeur d'âme fait que nous nous confions en Dieu, tom. I, p. 275.

Il faut penser à la mort avec confiance en Dieu, tom. I, p. 40, 42.

CONFRÉRIES.

Exhortation à s'aggréger aux confréries, tom. I, p. 154.

CORRECTION. *Voyez le chapitre entier de la troisième partie, sur cet objet*, tom. II, p. 66.

Il faut faire la correction avec douceur, tom. I, p. 62.

Scrupules concernant la correction fraternelle, tom. II, p. 292.

COUR.

On peut être saint à la cour, tom. I, p. 15.

CRAINTE.

Diverses espèces de crainte, tom. II, p. 195.

Crainte du tonnerre, tom. II, p. 244.

CRAINTE DE DIEU. *Voyez tout le chapitre troisième de la troisième partie*, tom. I, p. 253 et suiv.

CROIX.

Dévotion à la sainte croix, tom. I, p. 126.

Méditation sur Jésus élevé en croix, tom. I, p. 108.

Vérités contenues dans le livre de la croix, tom. I, p. 118.

Sainte Madeleine au pied de la croix, tom. I, p. 117.

Les deux pièces de la croix représentent l'humilité et la patience, tom. I, p. 120.

Se glorifier en la croix de Jésus-Christ, tom. I, p. 121.

La prière doit être appuyée sur les mérites de Jésus crucifié, tom. I, p. 101.

La croix de Jésus est un grand aiguillon d'amour, tom. I, p. 124.

Il faut puiser l'humilité au pied de la croix, tom. I, p. 139.

De la croix de notre Seigneur et de la nôtre, tom. I, p. 132.

Il faut porter notre croix et suivre Jésus crucifié, tom. I, p. 133, 137.

Dieu nous destine la croix en ce monde et la gloire en l'autre, tom. I, p. 140.

Amour des croix, tom. I, p. 271.

Pensées sur une croix d'or, ornée de diamants, tom. I, p. 20.

D.

DÉSIRS.

Avis sur les désirs de la sanctification du prochain, tom. II, p. 164.

Désir d'aimer Dieu, tom. I, p. 248.

De quelle manière nous devons désirer notre salut, tom. I, p. 36.

DÉVOTION.

En quoi consiste la véritable dévotion, tom. I, p. 1, et suiv.

De la dévotion fervente, tom. I, p. 6.

Maximes pour servir de guide à l'âme dévote, tom. I, p. 9.

La dévotion doit être judicieuse, tom. II, p. 277.

Accord de la dévotion avec le soin des affaires domestiques, tom. I, p. 14.

Il ne faut pas blâmer la dévotion des personnes qui vivent dans le monde, tom. I, p. 18.

DIEU.

Exercice de la présence de Dieu, tom. I, p. 142.

Ne vivre qu'en Dieu, ne travailler qu'en Dieu, ne se réjouir qu'en Dieu, tom. I, p. 152.

Des péchés de David et de la miséricorde de Dieu, tom. I, p. 189.

DOMESTIQUES.

Il faut les traiter avec beaucoup de bonté, tom. II, p. 47 et suiv.

DOUCEUR. *Voyez le chapitre entier de la troisième partie, sur cet objet*, tom. II, p. 55 et suiv.

La douceur ne doit pas dégénérer en mollesse, tom. II, p. 70.

DOUCEUR ENVERS SOI-MÊME. *Voyez le chapitre entier de la troisième partie, sur cet objet*, tom. II, p. 61 et suiv.

Il faut avoir patience avec tout le monde, mais premièrement avec soi-même, tom. I, p. 72.

Il faut faire la correction à soi-même, comme aux autres, avec douceur, tom. I, p. 62.

E.

ÉGALITÉ D'ESPRIT.

Il faut conserver l'égalité d'esprit dans l'adversité et la prospérité, tom. II, p. 222 et suiv.

EGLISE.

Bonheur d'avoir l'église catholique pour mère, tom. I, p. 42.

EMPRESSEMENT. *Voyez tout le chapitre troisième de la quatrième partie*, tom. II, p. 277 et suiv.

ÉTAT.

Il faut demeurer de bon cœur dans l'état où l'on se trouve engagé, tom. I, p. 22 et suiv.

Il faut se conformer humblement à l'ordre que Dieu a établi, tom. II, p. 207.

ÉTERNITÉ.

Tout ce qui n'est pas pour l'éternité, ne peut être que vanité, tom. I, p. 12.

Inconséquence des hommes relativement à l'éternité, tom. I, p. 39.

EXEMPLE.

Bonne odeur de la vertu, tom. I, p. 231.

F.

FIDÉLITÉ AUX PETITES CHOSSES. *Voyez le chapitre entier de la troisième partie, sur cet objet*, tom. II, p. 136 et suiv.

FOI.

La foi est un bouclier contre les tentations, tom. II, p. 199.

Comment il faut combattre les tentations contre la foi, tom.

I, p. 218, tom. II, p. 176.

Beauté des mystères de notre foi, tom. I, p. 85.

Deux espèces de vérités que la foi enseigne, tom. I, p. 82.

Différence entre les maximes de la foi et celles de la prudence mondaine, tom. I, p. 79.

Il faut marcher selon l'esprit de foi, tom. I, p. 78.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Sa dévotion envers les saints dont il portait le nom, tom. I, p. 159.

Son désir de se rendre, même après sa mort, utile au prochain, tom. II, p. 27.

Sa conduite à l'égard de M. Déage, son gouverneur, tom. II, p. 40.

Sa conduite à l'égard de ses domestiques, tom. II, p. 47 et suiv.

Ses sentiments à l'occasion d'une bague perdue, tom. II, p. 88.

A quelle occasion il a écrit *l'Introduction à la Vie dévote*, tom. I, p. IV.

Sa conduite à l'égard de ceux qui critiquèrent ce livre, tom. I, p. XI.

Faveurs extraordinaires qu'il reçoit du ciel, tom. I, p. 252.

Son amour pour Dieu seul, tom. I, p. 75.

Sa béatitude favorite, tom. II, p. 38.

Miracles opérés par son intercession, tom. II, p. 313, 318.

Bulle de canonisation, tom. II, p. 294.

G.

GRANDEUR D'ÂME.

Sa définition, et son alliance avec l'humilité, tom. I, p. 275.

GRAVITÉ.

Union de la gravité et de la douceur, tom. II, p. 56.

GRIMALDI.

Histoire de Vespasien Grimaldi, archevêque de Vienne, tom. II, p. 118.

H.

HUMILITÉ. *Voyez les chapitres 5 et 6 de la troisième partie*, tom. I, p. 275 et suiv. tom. II, p. 1 et suiv.

Il faut puiser l'humilité au pied de la croix, tom. I, p. 139.

L'humilité est une des conditions de la prière, tom. I, p. 98.

L'humilité doit accompagner le jeûne, tom. II, p. 111.

L'humilité et la confiance en Dieu nous disposent à bien mourir, tom. I, p. 51.

I.

IMITATION.

Avantages de se proposer un saint pour modèle, tom. I, p. 163.

Saint Antoine, modèle de l'imitation des saints, tom. I, p. 162.

Utilité de lire les vies des saints pour former notre conduite sur la leur, tom. I, p. 178.

IMPERFECTIONS.

Mauvais effets de l'affection aux imperfections, tom. I, p. 69.

Conseils sur la manière de combattre les imperfections, tom. I, p. 68.

Nous aurons toujours des imperfections à combattre, tom. II, p. 183.

INJURES.

Vertus qu'il faut pratiquer lorsqu'on est en butte aux outrages et aux injures, tom. I, p. 301 et suiv.

INQUIÉTUDE. *Voyez tout le chapitre troisième de la quatrième partie*, tom. II, p. 277 et suiv.

J.

SAINT JEAN-BAPTISTE.

Nous trouvons en lui un exemple de la vie de foi, tom. I, p. 87.

JEÛNE.

Avantages et conditions du jeûne, tom. II, p. 106.

JUGEMENTS TÊMÉRAIRES.

Avis concernant les jugements sur le prochain, t. II, p. 122, 125.

L.

LECTURE.

Moyen de profiter de la lecture spirituelle, tom. I, p. 178.

Avantages de la lecture spirituelle, tom. I, p. 177.

M.

SAINTE MADELEINE.

Réflexions sur sainte Madeleine au pied de la croix, tom. I, p. 117.

MALADIES.

Avantages des maladies, tom. II, p. 254.

Résignation dans les maladies, tom. II, p. 259.

- Exemple de patience dans la maladie , tom. II , p. 262.
 Patience de saint François de Sales dans ses maladies , tom. II , p. 264.
 Sa conformité à la volonté de Dieu dans une grave maladie , tom. II , p. 266.
 Du service des malades , tom. II , p. 272.
 Conduite de saint François de Sales envers les malades , tom. II , p. 274.
- MODESTIE.** *Voyez le chapitre entier de la troisième partie , sur cet objet* , tom. II , p. 82 et suiv.
- MONDE.**
 Opposition entre les maximes du monde et celles de Jésus-Christ , tom. II , p. 148.
- MORT.**
 Crainte de la mort , tom. I , p. 40.
 Désir de la mort , tom. I , p. 56.
 Avantages de penser à la mort , tom. I , p. 50.
 Préparation à la mort , tom. I , p. 49.
 Dispositions à une bonne mort , tom. I , p. 51.
 En quoi consiste la mort dans le Seigneur , tom. I , p. 54.
 Récit d'une heureuse mort , tom. I , p. 52.
 Résignation de saint François de Sales à la mort de sa belle-sœur , tom. II , p. 279.
 Prières pour les défunts , tom. I , p. 59.
- MORT SPIRITUELLE.**
 De la mort des passions , tom. I , p. 137.
- MORTIFICATION.** *Voyez le chapitre entier de la troisième partie , sur ce sujet* , tom. II , p. 97 et suiv.
- O.
- OBÉISSANCE.** *Voyez tout le chapitre de la troisième partie , sur cet objet* , tom. II , p. 72 et suiv.
- P.
- PAIX DE L'ÂME.** *Voyez tout le chapitre troisième de la quatrième partie* , tom. II , p. 277 et suiv.
 Moyen de vivre content , tom. II , p. 8.
 Avis pour conserver la paix de l'âme , tom. II , p. 236.
 Paix du cœur dans le tracas des affaires , tom. II , p. 233.
 Tranquillité dans les importunités , tom. II , p. 46.
 Avis contre l'impatience et le découragement , tom. II , p. 64.
 Il ne faut pas nous troubler de nos imperfections , tom. I , p. 68.
- PARESSEUX.**
 De la crainte des paresseux , tom. II , p. 195.
- PAROLES.** *Voyez en entier les chapitres de la troisième partie , sur cet objet* , tom. II , p. 120, 134.

Des paroles affectées, tom. II, p. 55.

PAROLE DE DIEU.

Amour de la parole de Dieu, tom. I, p. 169.

Dispositions pour profiter de la parole de Dieu, tom. I, p. 173.

MYSTÈRE DE LA PASSION.

Importance de méditer souvent le mystère de la Passion, tom. I, p. 105.

PATIENCE. *Voyez tout le chapitre quatrième de la troisième partie*, tom. I, p. 261 et suiv.

Nécessité d'une patience entière dans les maladies, tom. II, p. 211.

Exhortation à la patience dans les traverses et les contradictions, tom. I, p. 22, tom. II, p. 58.

PAUVRETÉ.

En quoi consiste la pauvreté d'esprit, tom. II, p. 86.

Avantages de se contenter de peu, tom. II, p. 91.

Vivre de ménage, tom. II, p. 95.

Supporter la disette, tom. II, p. 96.

PÉCHÉ.

Des occasions de péché, tom. II, p. 187.

Des péchés de David et de la miséricorde de Dieu, tom. I, p. 189.

PÉCHÉS VÉNIELS.

Danger de l'affection au péché véniel, tom. I, p. 64.

Il ne faut pas mépriser les fautes légères, tom. II, p. 139.

Il faut s'en relever aussitôt avec humilité, mais sans inquiétude, tom. I, p. 62.

PENCHANTS.

Nécessité de combattre les mauvais penchants, tom. II, p. 183.

Courage avec lequel il faut combattre les mauvais penchants, tom. II, p. 185.

PÉNITENCE.

Comment il faut faire pénitence, tom. I, p. 192.

PERFECTION.

Trois motifs pour nous animer dans le chemin de la perfection, tom. I, p. 232.

Les exercices pour la perfection doivent être assortis à notre état, tom. I, p. 32.

En quoi consiste pour chacun la perfection de son état, tom. I, p. 21.

L'amour de Dieu est le meilleur moyen d'avancer dans la perfection, tom. I, p. 30.

PLAINTES.

Réponse de saint François de Sales à une plainte injuste, tom. I, p. 308.

Il ne faut pas regarder toute espèce de plaintes comme une infidélité, tom. II, p. 250.

Des plaintes justes et injustes, tom. II, p. 248.

La douleur est ordinairement indiscreète dans ses plaintes, tom. II, p. 246.

PRÉCIPITATION.

Inconvénients de la précipitation, tom. II, p. 277.

PRÊT.

Prêts changés en donation, tom. II, p. 59.

PRIÈRE.

Première condition de la prière : l'humilité, tom. I, p. 98.

Seconde condition : l'espérance, tom. I, p. 100.

Troisième condition : s'appuyer sur les mérites de Jésus crucifié, tom. I, p. 101.

Modèle de prière dans les paroles de la sainte Vierge lors des noces de Cana, tom. I, p. 96.

PRUDENCE. *Voyez le chapitre entier de la troisième partie, sur ce sujet*, tom. II, p. 140 et suiv.

Opposition entre la prudence mondaine et la prudence chrétienne, tom. I, p. 78.

PURETÉ D'INTENTION. *Voyez tout le chapitre dixième de la première partie*, tom. I, p. 74 et suiv.

En quoi consiste la pureté d'intention, tom. II, p. 78.

La pureté d'intention est une condition du jeûne, tom. I, p. 114.

PURGATOIRE.

Effet des bonnes œuvres en faveur des âmes du purgatoire, tom. II, p. 34.

Des souffrances du purgatoire, tom. I, p. 58.

PURIFICATION.

Nécessité d'une purification continuelle, tom. I, p. 33.

R.

RECUEILLEMENT.

Exercice du recueillement intérieur, tom. I, p. 146.

RENONCEMENT.

En quoi consiste le renoncement à nous-mêmes, tom. I, p. 33.

RÉPUTATION.

Soin qu'il faut prendre de sa réputation, tom. I, p. 298.

Il faut éviter les paroles nuisibles à la réputation du prochain, tom. II, p. 128.

RICHESES.

Savoir supporter l'abondance, tom. II, p. 96.

Conseil demandé à saint François de Sales par un homme riche, tom. II, p. 90.

S.

SCRUPULES. *Voyez tout le chapitre quatrième de la quatrième partie*, tom. II, p. 289 et suiv.

SENSIBILITÉ.

Comment il faut pleurer la mort des personnes qui nous sont chères, tom. II, p. 42.

SILENCE.

Divers motifs qui font garder le silence, tom. II, p. 134.

SIMPLICITÉ.

Accord entre la simplicité et la prudence, tom. II, p. 142.

SINGULARITÉ.

Il faut éviter la singularité, tom. I, p. 29.

SOBRIÉTÉ.

Elle est fort utile à la santé, tom. II, p. 118.

Il ne faut pas faire attention à ce que l'on mange, tom. II, p. 116.

SUPÉRIEURS.

Respect pour les supérieurs, tom. II, p. 73.

Les défauts des supérieurs peuvent être avantageux aux inférieurs, tom. II, p. 72.

SUPPORT.

Il faut pratiquer fidèlement le support du prochain, tom. II, p. 44.

Patience dans les importunités, tom. II, p. 46.

T.

TENDRESSE.

Différence entre la faiblesse naturelle et la tendresse sur soi-même, tom. II, p. 253.

TENTATIONS. *Voyez tout le chapitre premier de la quatrième partie*, tom. II, p. 169 et suiv.

La vie de l'homme sur la terre est un combat continuel, tom. I, p. 33.

V.

VAILLANCE.

Avis concernant la vaillance spirituelle, tom. II, p. 169.

VERTUS.

Vertus auxquelles il faut donner la préférence, tom. I, p. 225.

Des petites vertus qui croissent au pied de la croix, tom. I, p. 228.

VIE.

La vie ordinaire et commune a été pratiquée par Jésus-Christ, tom. I, p. 28.

Vie de Jésus-Christ en nous, tom. I, p. 92.

